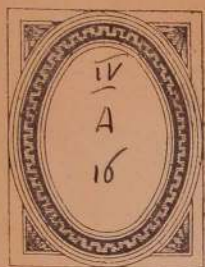


NUOVA
PRUDENZA
del Santo
Padre



di Maria
Giovanni

h inv. 2078

III Q 146

F-ANT.V.C.80
REC 36878

OBSERVATIONS

S U R

LES DEVOIRS DES HOMMES,

RELATIVEMENT

AU DROIT NATUREL

ET AU DROIT DES GENS.

PAR M. LE BARON DE M***.

NOUVELLE ÉDITION.



A P A R I S,

CHEZ VOLLAND, Libraire, quai des
Augustins, près la rue du Hurepoix.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Permission,

CHURCH OF THE HOLY TRINITY

OF THE CITY OF NEW YORK

IN THE COUNTY OF NEW YORK

IN SENATE

AND ASSEMBLY

OF THE STATE OF NEW YORK

FOR THE YEAR 1880

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS

OF THE LAND OFFICE

IN RESPONSE TO A RESOLUTION

PASSED BY THE SENATE

AND ASSEMBLY

ON JANUARY 14, 1879

AND CONFIRMED BY THE SENATE

ON MARCH 1, 1880

AVANT-PROPOS.

Has Delphici Apollinis templo primitias
sapientiæ dedicarunt , Inscripseruntque
communi consensu septem Græciæ Sa-
pientes , Nosce teipsum. Ne quid nimis.

Plato Protag. vel Soph.

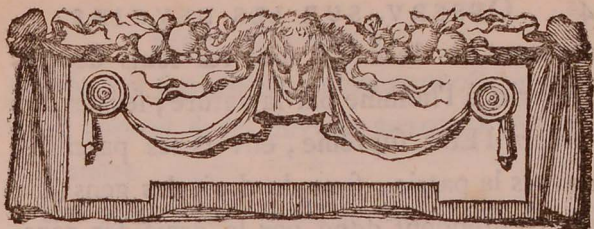
Tous les devoirs des hommes sont de droit naturel , ou ils en dérivent ; les loix même des Souverains qui s'écartent des principes de ce droit , produisent néanmoins des devoirs de droit naturel , non par elles-mêmes , mais parce qu'elles émanent d'une puissance à laquelle , pour notre propre bien & pour le bien public , nous devons obéir , suivant les loix de la nature ; mais on distingue les devoirs par leur objet , ceux qui n'ont pour objet que l'homme intérieur ou ses mœurs sur lesquelles les loix humaines n'ont aucune prise , ou qu'elles ont trop négligées , sont appelés devoirs de droit naturel ; ceux qui

2 *AVANT-PROPOS.*

ont pour objet le droit mutuel de différentes sociétés d'hommes , sont nommés devoirs de droit des gens : ceux qui ont pour objet les membres d'une société d'hommes envers la société , & de la société envers eux , sont appelés devoirs de droit public : enfin les devoirs mutuels des membres d'une société , sont appelés devoirs ou obligations (1) de droit civil.

Nous ne parlerons dans cet Ouvrage que de la première sorte de devoirs qu'on nomme proprement devoirs de droit naturel , & nous en écarterons toutes les questions de pure spéculation , leur discussion ne devant pas apprendre aux hommes à devenir meilleurs ; nous croyons d'ailleurs que nos observations rendent toutes ces questions inutiles.

(1) On nomme particulièrement *obligations* , tous les devoirs qui ont rapport au droit civil.



OBSERVATIONS
SUR LES DEVOIRS DES HOMMES
RELATIVEMENT AU DROIT NATUREL,
ET SUR LES LOIX DE LA NATURE
RELATIVES AUX HOMMES.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'est que le droit naturel.

LE droit naturel, suivant les loix romaines, est celui dont la nature a instruit tous les animaux (1). Elles ne font aucune différence entre la nature de l'homme & celle des brutes.

Se nourrir, faire des enfans, les élever,

(1) L. 1. §. Jus natur. ff. de justit. §. 1. Inst. de jure nat.

ajoutent ces loix (1), font les seuls devoirs prescrits à l'homme par la nature ; ses devoirs envers l'Etre suprême , envers ses parens & envers la patrie , font de droit des gens (2) ; elles entendent donc par le droit des gens, le droit naturel propre à l'homme , c'est leur juste interprétation , & alors leur définition du droit naturel de l'homme n'est pas exacte.

Nous disons au contraire que les hommes ont reçu de la nature les mêmes qualités que l'animal , & des qualités que l'animal n'a pas : le droit naturel de l'homme n'est donc ni celui que les loix romaines appellent droit des gens , ni celui dont la nature a instruit tous les animaux ; mais c'est le droit dont elle a instruit tous les individus de l'espece humaine, c'est - à - dire , le droit relatif à l'essence de l'homme, puisque nous ne pouvons trouver que dans son essence le droit dont la nature l'a instruit.

Voyons donc quelles sont les qualités qui

[^e (1) *L. 1. §. Jus natur. ff. de just. §. 1. Inst. de jure nat.*

(2) *Ibid. §. Jus gentium & seq.*

constituent son essence ; nous connoîtrons son droit naturel & les devoirs auxquels ce droit le soumet.

Les principales qualités de l'essence de l'homme sont la moralité & l'intelligence ; il est de plus , par sa nature , un être physique & sensible (1) ; nous allons le prouver & montrer en même tems qu'elles sont les loix de la nature relatives à toutes ces différentes qualités , & par conséquent les devoirs qu'elle lui prescrit.

(1) Grotius & Puffendorf admettent que l'homme a dans l'état de nature toutes les qualités que nous lui donnons. J. J. Rousseau lui accorde la pitié & la perfectibilité ; & néanmoins il prétend que toutes les qualités morales dont il est doué dérivent de son état civil , & que son état civil n'est pas un état de nature. Cela paroît impliquer ; puisque la perfectibilité suppose le pouvoir de devenir meilleur , & d'acquérir des connoissances , & la pitié suppose un sentiment d'amour , ce qui constitue la moralité & l'intelligence ; il faut donc conclure des principes de J. J. Rousseau que l'homme est un être moral & intelligent par sa nature , & que ne pouvant déployer ses qualités morales , ni en faire usage que dans un état civil , il est également par sa nature un être sociable.

CHAPITRE II.

Que l'homme est un être moral & intelligent, que la nature lui a prescrit des devoirs relatifs à ces deux qualités.

Nous entendons par la moralité d'un être la connoissance qu'il a de ce qui est juste ou injuste.

L'intelligence est la faculté de connoître par la réflexion les attributs des choses purement intellectuelles dont les idées sont en lui, & de découvrir les qualités des choses physiques par la combinaison des sensations qu'elles lui font éprouver.

L'homme connoît ce qui est juste & ce qui ne l'est pas (1) ; il est donc un être moral.

(1) Hobbes enseigne qu'avant l'établissement des gouvernemens civils, l'homme ne connoissoit pas ce qui est juste ou injuste, que le juste ni l'injuste n'existoient pas, & que maintenant tout est juste ou injuste au gré de la loi du Souverain, c'est-à-dire, du Monarque, suivant cet Auteur. Ce système mérite à peine qu'on le réfute, puis-

Les productions de son esprit attestent son intelligence ; il est donc un être intelligent.

La nature ne produit rien en vain ; elle lui a donc imposé des devoirs relatifs à sa moralité & à son intelligence , afin qu'il se conduise en être moral & intelligent.

Tâchons de découvrir le principe de sa moralité & de son intelligence ; ce principe sera celui de ses devoirs relatifs à ces deux qualités , & nous les fera connoître.

qu'il n'y a point d'homme qui ne sache discerner parmi les loix des Souverains celles qui sont justes de celles qui ne le sont pas , d'où il s'ensuit qu'ils ont un sentiment de justice antérieur à ces loix. D'ailleurs si la loi du Souverain étoit toujours juste , & que l'injustice ne consistât que dans l'infraction de sa loi , il faudroit dire que s'il lui plaisoit d'ordonner le crime , la loi qui l'ordonneroit seroit juste , & ce seroit une injustice d'y contrevenir , ce qui est évidemment absurde. Il faudroit encore dire que tout ce que la loi auroit omis ne seroit ni juste ni injuste , ce qui ne choque pas moins le bon sens. Ce n'est donc pas la loi du Souverain qui fixe ce qui est juste ou injuste , mais le sentiment que la nature nous en a donné.



C H A P I T R E III.

Quel est le principe de la moralité & de l'intelligence de l'homme ? Quels sont ses devoirs relatifs à ces deux qualités ?

UN seul principe meut tout ce qui existe, & produit toutes les merveilles de l'univers ; car s'il existoit deux principes dont la puissance fût égale & l'action la même, ils ne feroient qu'un seul principe : si leur puissance étoit égale, & leur action diverse, l'égalité de leur résistance rendroit nulle leur action ; & si leur puissance étoit inégale, le plus foible seroit bientôt détruit par le plus puissant.

Tel est le sort des êtres physiques. Si l'Auteur des choses leur avoit donné une force égale, ils n'auroient formé entr'eux qu'un seul être sans mouvement divers ; il leur a départi une force inégale, ils s'entredétruisent nécessairement. Mais le principe unique par qui tout existe, est un principe créateur, & par conséquent conservateur des êtres

qu'il a créés ; de-là cette étonnante merveille, la dissolution d'un être sert à la régénération d'un autre. Tout périt successivement dans ce vaste univers , & par une reproduction proportionnée l'univers reste le même.

Ainsi la moralité & l'intelligence tiennent nécessairement à un seul principe. Quel est ce principe ? c'est celui qui a tout créé , c'est de lui que dérive l'intelligence humaine , cette émanation du plus auguste de ses attributs , ce trait sublime de sa ressemblance qu'il a imprimé à l'homme (1) , & par lequel l'homme se connoît (2).

(1) L'homme ne peut avoir reçu la connoissance de soi, ou l'intelligence , que d'un être intelligent , & cet être intelligent est nécessairement l'être incréé ; autrement l'être créateur de l'homme auroit reçu lui-même l'intelligence d'un autre être intelligent , & il faudroit remonter à l'Etre suprême : l'intelligence est donc un attribut divin.

(2) Tous les Philosophes enseignent que la connoissance de soi est le principe de la sagesse ; ils reconnoissent donc qu'elle est le principe de tous nos devoirs. Cette vérité est de toute évidence , puisque nos devoirs ne peuvent être que le résultat de nos rapports avec tous les autres êtres , & que nous ne pouvons connoître ces rapports que par la connoissance de nous-mêmes.

10 OBSERV. SUR LES DEVOIRS

L'homme se connoît : il fait qu'il ne s'est pas créé lui-même ; son premier sentiment doit donc le porter à se prosterner devant l'auteur de ses jours pour lui en rendre hommage.

L'homme se connoît : il apperçoit en lui des facultés toutes divines ; il doit donc s'aimer, s'estimer & s'occuper sans cesse à les perfectionner.

L'homme se connoît : il apperçoit les mêmes facultés dans ses semblables ; il doit donc les aimer, les estimer, & par conséquent être bienfaisant envers eux.

Tels sont les devoirs relatifs à la moralité & à l'intelligence de l'homme, ils résultent du principe qui constitue sa moralité & son intelligence ; il tient de la nature ces deux qualités ; les devoirs qui y sont attachés sont donc de droit naturel.

Donnons encore un plus grand jour à cette vérité, en examinant particulièrement chacun de ces devoirs.



CHAPITRE IV.

*Des devoirs de l'homme envers l'Être
suprême. Qu'ils sont de droit naturel.*

J'EXISTE ! me suis-je donné l'être ? non ,
puisque avant d'être je ne pouvois agir. Suis-
je un être incréé ? si je suis incréé , j'ai tou-
jours existé tel que je suis ; je n'ai point de
commencement , & si je n'ai point de com-
mencement , je n'ai point de fin ; puisque ce
qui a toujours été est éternel , & ce qui est
éternel n'a point de terme : je ne peux donc
périr.

Cependant une foule de générations éteintes
m'apprennent que celles qui les suivront s'é-
teindront également ; l'espece humaine peut
périr , puisque l'individu meurt : l'homme a
donc un terme possible ; il n'est donc pas
éternel , il a été créé.

Il m'importe peu de savoir comment il l'a
été , & si les principes qui constituent son
existence sont éternels ou créés ; l'homme tel

qu'il existe a été créé, le néant ne produit rien, il existe donc un créateur. Quel est cet être? c'est nécessairement le moteur, l'auteur, l'ame de toutes choses, l'arbitre, le souverain de l'univers, l'infini, sans quoi il faudroit remonter à d'autres êtres, jusqu'à ce que nous eussions trouvé celui-ci.

Mais quelle est la nature de cet être infini? il cesseroit d'être, si l'on pouvoit le définir,

Je tiens de lui mon existence; tous les momens de ma vie lui appartiennent; je lui en dois l'hommage, mon entendement m'en fait un devoir; cet entendement qui me soumet à ce devoir est une partie de moi; cette partie de moi constitue principalement mon essence; puisque sans elle je cesserois d'être ce que je suis: le sentiment de mon devoir envers l'Etre suprême est donc intimement lié à la nature de mon être; il est donc de droit naturel.

Les desirs nous assaillent, le Sage même se défend de leurs traits avec peine, les obstacles les irritent, & le succès ne les réprime pas. L'empire de l'univers ne satisferoit pas l'homme ambitieux.... que veut-il? le sou-

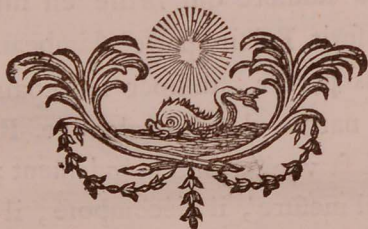
verain bien il croit le trouver dans tous les objets qu'il désire , mais il est détrompé , lorsqu'il les possède ; il reprend sa chaîne , il desire encore , il est comblé , n'est point heureux , & ne peut l'être qu'alors qu'il obtient cet ensemble de félicité qui forme le souverain bien. Le souverain bien n'existe qu'en Dieu , & l'homme , en le désirant , rend un hommage tacite à sa divinité.

Considérons maintenant ce rayon étincelant de lumière qui brille en lui , qu'on nomme esprit. Eclairé par ce flambeau céleste , je le vois percer , dissiper les épais nuages dont la nature s'est enveloppée. Rien n'échappe à sa vue , à son entendement ; il voit , il pèse , il mesure , il décompose , il analyse tous les corps , il en crée qui n'existoient pas , il embellit , il améliore la nature , il en corrige les défauts ; plus il voit , plus loin il veut voir ; plus il acquiert de connoissances , plus il veut en acquérir : il fouille jusqu'au centre de la terre , il s'élève à la plus haute région des cieux , il en parcourt la vaste étendue , il ose en franchir les barrières. Mortel ! où portes-tu tes regards ? rien ne t'effraie , tu



14 OBSERV. SUR LES DEVOIRS
t'élances jusques vers l'infini , cois-tu pouvoir
en sonder l'immense profondeur ? ...

Tout entraîne donc l'homme vers son créateur , tout lui annonce ses devoirs envers cet Etre suprême ; son esprit , son cœur , son entendement l'y ramènent sans cesse : son plus intime sentiment est donc celui de ses devoirs envers ce souverain être.



CHAPITRE V.

*Des devoirs de l'homme envers lui-même.
Qu'ils sont de droit naturel.*

L'OUVRAGE le plus parfait qui soit sorti des mains de la nature (1), est l'homme ; il a reçu le sentiment de la noblesse de son être ; peut-il se considérer sans chérir , sans admirer les dons précieux que la nature lui a prodigués ? Non ; l'amour & l'estime de lui-même sont donc des sentimens intimement liés à son existence ; il les tient de la nature , elle lui a donc fait un devoir de s'aimer & de s'estimer.

En est-il de même du devoir de se perfectionner ? On ne sauroit en douter , car l'homme n'a reçu de la nature que le germe des vertus. Les ronces étouffent bientôt cette divine semence , lorsqu'il néglige de la cultiver ; mais

(1) Nous entendons par le mot *nature* l'Etre suprême qui en est l'auteur ; c'est dans cette acception que nous l'emploierons dans tout cet Ouvrage.

étant cultivée avec soin , elle produit les fruits les plus précieux : plus l'homme veut se perfectionner , plus il se perfectionne ; la carrière qu'il court n'a point de bornes , celui qui ne cesse d'améliorer sa moralité devient le plus parfait de tous les êtres créés , celui qui néglige ce devoir en est le plus abject.

De même l'homme qui néglige de perfectionner son entendement croupit dans la plus stupide ignorance , tandis que celui qui s'applique à l'améliorer fait toujours des progrès proportionnés aux soins qu'il prend ; la différence de l'un à l'autre est infinie , l'expérience de tous les tems nous l'apprend. Cette vérité est si évidente que celui qui voudroit la contester en fourniroit lui-même (1), en la

(1) J. J. Rousseau prétend que les sciences contribuent à la dépravation des mœurs ; d'où il conclut qu'on ne doit pas les cultiver. Cependant il admet , comme nous l'avons dit dans une précédente note , que l'homme a reçu de la nature la perfectibilité , & il enseigne autre part que l'on ne s'égare jamais , lorsqu'on prend la nature pour guide : or la perfectibilité suppose nécessairement le sentiment de se perfectionner , l'en-

contestant,

contestant, une preuve invincible; il abuseroit de ses connoissances, mais l'abus qu'il en feroit n'empêcheroit pas d'appercevoir celles qu'il auroit acquises, & combien elles auroient amélioré les qualités de son être.

L'homme a donc reçu de la nature la faculté de perfectionner sa moralité & son intelligence; seroit-il possible qu'elle eût négligé de lui en inspirer le sentiment? Non.

tendement est une de nos principales facultés, par conséquent la nature nous a donné le sentiment de le perfectionner, & puisque nous ne pouvons nous égarer, en nous conduisant par les sentimens qu'elle nous dicte, nous devons cultiver notre entendement. Il est étonnant que ce judicieux Ecrivain n'ait pas vu l'analogie parfaite de cette conséquence avec ses principes; mais il avoit une si grande horreur du vice, que dès qu'il en appercevoit la moindre racine, il vouloit aussitôt l'extirper, & il n'a pas fait attention que le vice est toujours le produit de l'excès des sentimens que la nature nous a inspirés pour le bien, comme nous le prouverons dans la suite. En effet le fanatisme est un excès dans l'exercice du devoir le plus sacré; faut-il décrier la religion, parce qu'il y a des fanatiques? Non: de même il ne falloit pas décrier les sciences, parce qu'il y a des savans qui en abusent, il falloit s'élever contre l'abus qu'ils en font.

Tous les hommes aspirent à l'estime de leurs semblables ; ils respectent , ils honorent tous la vertu , & lui rendent hommage : le méchant est forcé d'en emprunter le masque , il envie même l'homme vertueux : la nature a donc gravé dans le cœur de tous les hommes le sentiment de la vertu , & conséquemment celui de perfectionner la moralité de leur être.

Tous les hommes sont également curieux ; l'ignorant l'est encore plus que le savant , parce qu'il fait moins : la moindre nouveauté , le moindre phénomène réveille son esprit , l'entraîne & l'attache ; il presse son imagination dans l'espérance qu'elle va lui découvrir le principe & la cause de ce qu'il voit.

Chacun prétend à l'esprit , ou du moins au bon sens ; ce n'est que par indolence , ou par défaut de moyens que tous les hommes ne paroissent pas y aspirer également. L'esprit de supériorité est de tous les états ; celui qui dans une classe d'hommes sent son infériorité , va bientôt s'en dédommager dans un autre cercle , où il fêche d'envie.

Le sentiment de curiosité inné en nous n'est

autre chose qu'un desir vif & pressant d'acquérir des connoissances ; l'ambition est un aiguillon qui avive en nous ce desir. La nature inspira ces sentimens à tous les hommes ; elle leur inspira donc le sentiment de perfectionner leur entendement.

Passons à une preuve d'un ordre supérieur. Qu'est-ce qui distingue l'homme des autres êtres créés ? c'est sa moralité & son intelligence : or s'il ne cultive ces éminentes qualités, à peine s'apercevra-t-on qu'il est un être moral & intelligent. Le Créateur le voulut ainsi, afin que l'homme eut la gloire de se perfectionner lui-même ; il est donc de son essence de cultiver des attributs qui les distinguent de tous les autres êtres : la nature lui en a donc donné le sentiment & prescrit le devoir.



C H A P I T R E V I.

Des devoirs de l'homme envers ses semblables. Qu'ils sont de droit naturel.

LA connoissance de notre existence & de nos facultés produit en nous un sentiment d'amour & d'estime de nous-mêmes, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent; la connoissance des mêmes facultés dans nos semblables devrait produire en nous les mêmes sentimens d'amour & d'estime (1) pour eux, & cet amour peut nous conduire au

(1) Il est très-essentiel que les hommes s'estiment mutuellement, sans quoi ils ne s'aimeroient pas; car on méprise ceux qu'on n'estime pas, bien loin de les aimer, & nous ne nous aimons nous-mêmes qu'autant que nous nous estimons; mais la plupart des hommes sont couverts de vices, comment pourrons-nous les estimer? en les excusant, comme nous nous excusons, dans l'espérance de nous corriger: d'ailleurs un moment de faiblesse est souvent la cause de leurs égaremens. L'homme est capable des plus hautes vertus; il mérite par-là notre estime.

plus haut degré de bienfaisance , puisque l'on n'a jamais fait assez de bien à celui qu'on aime & qu'on estime véritablement.

Ces sentimens dérivent sans doute immédiatement de la connoissance de nous , principe de notre moralité & de notre intelligence ; ils sont donc de l'essence de notre être.

Mais de plus ils sont si profondément empreints dans nous , qu'on ne peut douter que nous ne les tenions de la nature. En effet , les malheurs de nos semblables nous affectent si sensiblement , que la fuite est le seul moyen de nous soustraire aux vives sensations qu'ils font sur nous ; notre amour-propre en murmure envain : à peine le malheureux , l'indigent s'offrent-ils à nos regards que nos entrailles se déchirent. Il faut que nous les soulagions , ou que nous les fuyons promptement , & lorsqu'étant obligés d'être les témoins de leurs calamités , de leurs miseres , nous ne pouvons leur donner aucun soulagement ; nous souffrons de leurs propres maux , & le desir de les secourir devient pour nous un supplice. Les cris même que pousse le scélérat , en expiant son crime , réveille en sa

faveur notre sensibilité ; la seule représentation, & même le récit des malheurs de l'honnête homme infortuné, si nous y prêtons attention (1), nous affligent jusqu'à nous arracher des larmes.

Jouissons-nous seuls d'un plaisir ? il est nul, ou du moins il a bien peu d'attraits (2). Le partageons-nous ? il augmente à proportion des sensations agréables qu'il cause à celui qui le partage avec nous. Est-ce avec un ami que nous le partageons ? il est délicieux ; la joie la plus pure est celle de faire des heureux : notre ame enveloppée du physique de notre être suffit à peine pour en goûter tous les charmes.

Nous voudrions envain étouffer en nous ces sentimens ; la nature les réclame sans cesse. Tous les hommes en sont affectés : il n'y a

(1) Tout dépend de là ; voilà pourquoi on pleure si souvent au spectacle, & ailleurs si rarement.

(2) Je n'excepte que le plaisir que cause une conscience pure ; mais ce plaisir prend sa source dans l'observation de tous nos devoirs, & sur-tout dans l'observation de nos devoirs envers nos semblables, & par conséquent de notre bienfaisance envers eux.

que la passion qui puisse les en distraire ; nous devons donc aimer , estimer nos semblables , & être bienfaisans envers eux ; la nature nous en a imposé le devoir , puisqu'elle en a gravé si profondément le sentiment dans nos cœurs.

Non , dit l'Egoïste , l'homme n'a reçu de la nature aucun sentiment d'amour pour ses semblables ; il ne s'afflige de leurs maux que par un retour sur lui-même ; il ne répand de bienfaits que pour en recevoir , pour acquérir de la considération , ou par orgueil ; il se recherche toujours , il n'a d'amour que pour lui-même ; son amour-propre est le seul motif du bien qu'il fait à ses semblables , ou tout au plus , c'est par un sentiment de pitié & d'humanité qu'il les assiste : la nature n'exige autre chose , si ce n'est qu'il ne leur fasse aucun mal.

Loin de nous des maximes aussi funestes : elles déshonorent l'humanité. Ainsi la vertu prendroit sa source dans le vice , & ne seroit que l'effet du sentiment le plus vif : l'homme seroit l'être le plus méprisable , il ne tiendrait à rien qu'à lui-même ; il auroit été créé pour

lui seul ; il suffiroit que par pitié, & pour ainsi dire malgré lui , il donnât quelques legers secours à ses semblables, & même qu'il ne leur fît aucun mal ; il seroit privé de tout mérite. Rendons-lui la noblesse & la générosité de ses sentimens.

Il n'est pas vrai que les maux d'autrui ne l'affligent que par un retour sur lui-même, c'est-à-dire , par l'idée de la douleur qu'il ressentiroit , s'il souffroit les mêmes maux ; le souvenir d'une maladie ne causa jamais de douleurs : l'affliction que les maux d'autrui lui causent, est le produit de ses rapports intimes avec ses semblables qui l'identifient avec eux.

Il n'est pas non plus vrai qu'il ne soit bien-faisant que par des vues d'intérêt, pour acquérir de la considération, ou par orgueil, puisqu'il tend une main secourable à des malheureux qui ne peuvent s'acquitter envers lui, & qui souvent ne connoissent pas celui qui les assiste.

Il n'est pas même vrai que l'homme puisse faire du bien à ses semblables, lorsqu'il agit par des vues d'intérêt, ou par une vanité

déplacée. L'ami de l'homme est le seul être bienfaissant.

La pitié est sans doute un sentiment de la nature ; mais nous l'avons dit, elle n'est pas le seul sentiment que la nature ait inspiré à l'homme pour ses semblables ; ce n'est pas par pitié que deux amis confondant , pour ainsi dire leurs ames , volent au secours l'un de l'autre sur les aîles de l'amitié : ce n'est pas non plus par pitié que l'on rend des services à ses égaux , à ses supérieurs & même à ses ennemis. Ces sentimens existent dans la nature , & répandent en nous une volupté que le sentiment de pitié ne donne pas. L'homme veut d'ailleurs être aimé & estimé de ses semblables : de quel droit pourroit-il le prétendre , s'il ne reconnoissoit qu'il doit les aimer & les estimer à son tour ? & puisqu'il doit les aimer & les estimer , il doit être bienfaissant envers eux , parce qu'on est nécessairement bienfaissant , comme nous l'avons dit , envers ceux que l'on aime & que l'on estime ; il a donc reçu de la nature non-seulement un sentiment de pitié , mais un sentiment d'amour , d'estime & de bienfaisance

pour tous les individus de son espece, d'où dérive sa pitié pour les malheureux.

Je fais bien pourquoi on célèbre tant parmi les hommes ce dernier sentiment aux dépens de la bienfaisance, c'est que la pitié est un sentiment du supérieur envers son inférieur, & que l'amour-propre & l'orgueil ne s'en offensent pas, au lieu que la bienfaisance consiste à faire du bien à tous les hommes par amour, par estime pour eux, parce qu'ils sont nos égaux, nos freres, & de même nature que nous : ce sentiment choque l'amour-propre ; voilà pourquoi on refuse de reconnoître que nous le tenons de la nature.

Il est encore moins vrai enfin qu'elle n'ait imposé à l'homme d'autre devoir envers ses semblables que celui de ne leur faire aucun mal : je doute même qu'il ait jamais existé sur la terre un seul homme qui ait enseigné une doctrine aussi dangereuse & aussi inconsequente (1), puisque celui-là même n'auroit pas été bien aise que dans la détresse on ne

(1) *Abstine, substine*, ont dit certains Philosophes ; la loi a dit : *quod tibi fieri non vis alteri ne feceris*, ce

lui eût donné aucun secours ; & s'il existe quelqu'un qui par sa fortune ou par son économie, & par une sage conduite, pouvant se suffire à lui-même, n'exige autre chose de ses semblables, si ce n'est qu'ils ne lui fassent aucun mal, il désirera du moins d'en être aimé & estimé ; il reconnoîtra donc , comme nous

qui est à-peu-près le même. Ces maximes sont très-sages, mais ceux qui les ont enseignées n'ont pas ajouté qu'elles renferment tous les devoirs de l'homme, ou ils l'auroient bien peu connu ; car du moins il faut encore que l'homme rende à la société dans laquelle il vit, & aux membres qui la composent, tout ce qu'il leur doit, c'est-à-dire, tous les avantages qu'il en reçoit, par conséquent il doit travailler sans cesse pour le bien de cette société, & si elle lui assure la jouissance d'un superflu, il ne doit pas permettre que les membres de la même société manquent du nécessaire. Que fait le Philosophe égoïste ? aveuglé par son amour-propre, il prend les maximes que nous venons de rapporter pour le type de tous ses devoirs ; il s'abstient de faire du mal à ses semblables, mais il s'abstient aussi de leur faire du bien : il n'agit jamais que pour lui-même ; sa vertu (car la vertu est le mot de tous les Philosophes) est purement négative, tandis qu'il donne l'essor à son amour-propre qui est le vice le plus actif ; il n'y a pas de système plus dangereux ni plus absurde.

l'avons dit, que tous les hommes doivent s'aimer & s'estimer, & que par conséquent ils doivent être bienfaisans les uns envers les autres, autrement leurs desirs seroient vains & absurdes.

Il est donc démontré que l'homme a reçu particulièrement de la nature un sentiment d'amour & d'estime, & conséquemment de bienfaisance pour ses semblables.

Ce sentiment généreux, noble & sublime est sans doute lié intimement à l'amour de nous : la nature ne se contrarie pas ; tous les sentimens qu'elle inspire tendent à un seul objet, à une seule fin, comme nous le dirons bientôt, & tiennent au même principe. Oui, celui qui aime & estime ses semblables, & qui est bienfaissant envers eux, fait s'aimer & s'estimer dignement lui-même, puisque ce n'est que par la bienfaisance que l'homme ennoblit son être, & qu'il atteint au plus haut degré de perfection auquel il puisse aspirer.

C'est ainsi que l'Etre souverainement bon, désirant sur-tout que l'homme fût bienfaissant, ne s'est pas borné à lui en inspirer le sentiment ; mais il l'a excité à remplir ce devoir

par le motif le plus pressant , par l'amour de lui-même : il résulte de-là une nouvelle preuve que ce devoir est de droit naturel.

CHAPITRE VII.

Quels sont les principaux devoirs de l'homme , relativement à sa moralité & à son intelligence.

Tous nos devoirs nous ont été prescrits par le souverain Etre ; c'est l'offenser que d'en omettre aucun : nous devons les remplir tous également , mais quel est l'ordre que nous devons garder dans leur accomplissement ?

Homme ! que vois-je ? être aussi incompréhensible que celui qui t'a créé ! Ton entendement me retrace sa suprême intelligence ; ta raison sa profonde sagesse ; ta bienfaisance son infinie bonté : ton cœur est le temple de sa justice , & tu deviens sa plus parfaite image , lorsque tu remplis tous les devoirs qu'il ta imposé. Quel a été son objet ? c'est de te rendre digne de lui présenter tes hom-

mages; l'obligation qu'il t'en a prescrite est donc le terme, le complément, la fin de tous tes devoirs.

L'homme ne peut donc se rendre digne de présenter ses hommages à son créateur, que par l'observation de ses devoirs, c'est-à-dire, par sa vertu : c'est le seul tribut que ce souverain Etre agrée.

La bienfaisance renfermée dans les bornes de la justice, est sans doute la principale vertu : c'est par ce sacré lien qu'intimement uni à l'Etre suprême, d'où tout bien émane, l'homme participe en quelque façon à l'ouvrage de son créateur, en rendant heureux les êtres qu'il a créés. La bienfaisance est donc son premier devoir.

Il faut aussi que pour rendre ses hommages agréables à l'Etre souverainement intelligent, il s'occupe sans cesse à perfectionner son entendement, c'est-à-dire, son esprit & sa raison; mais les qualités de l'esprit sont très-inférieures à celles du cœur, & conséquemment l'on ne doit placer qu'au second rang le devoir de l'homme, de cultiver son entendement.

Lorsqu'il aura accompli l'un & l'autre de ces devoirs, qu'il présente à l'Eternel ses hommages, cet Etre infiniment bon daignera les accueillir (1).

Venons maintenant aux devoirs qui concernent le physique de son être.

CHAPITRE VIII.

Quels sont les devoirs de l'Homme relatifs au physique de son être.

CHACUN les connoît, mais que peu d'hommes les remplissent ! Ils consistent à nous conserver, à nous défendre, & à perpétuer & conserver notre espece : de - là naissent, de même que de la moralité de notre être, les devoirs des parens envers leurs enfans, les devoirs mutuels des époux, & ceux des enfans envers leurs pere & mere.

Nous parlerons séparément de chacun de ces devoirs, & nous montrerons en même tems qu'ils nous sont tous prescrits par la nature.

(1) *Hæc cedo ut admoveam templis & farre litabo.* Pers. Satyr.

CHAPITRE IX.

Du devoir de l'homme de se conserver. Que ce devoir est de droit naturel.

PARMI les êtres créés ; les uns , comme les végétaux & les minéraux , trouvent leur nourriture sur le sol où la nature les a placés ; les autres sont obligés de la chercher (1) : tels sont les animaux de toute espèce , parmi lesquels nous comprenons l'homme , puisque nous ne le considérons ici que comme un être physique.

La nature a donc imposé aux hommes , de même qu'à tous les animaux , l'obligation de chercher leur nourriture , & par conséquent le devoir de se conserver , sans quoi elle auroit créé des êtres pour les voir périr peu après.

Il suffit pour se convaincre de cette vérité , de considérer les vives sensations de l'homme ,

(1) Il y a peu d'animaux attachés au sol qui leur fournissent leur nourriture.

de même que de l'animal, lorsque les pertes insensibles qu'ils font à chaque instant demandent d'être réparées : nul obstacle ne sauroit les empêcher de remplir un besoin aussi pressant.

Il faut de plus pour se conserver, qu'ils évitent les dangers qui les environnent : la nature y a encore pourvu ; la douleur aiguë que leur cause ce qui nuit à leur conservation, les avertit de s'en préserver.

Sommes-nous jeunes & sans expérience, la foiblesse de notre corps diminue le danger : la nature a d'ailleurs attaché si fortement le pere & la mere de toute espece d'animaux à leurs tendres nourrissons, qu'ils ne les quittent pas jusqu'à ce qu'ils aient acquis une expérience suffisante (1).

Le sentiment de se conserver est donc inné en l'homme, de même que dans tous les animaux.

Nous n'en disons pas assez : c'est le premier sentiment que la nature lui inspire ; toutes

(1) Les hommes ont trouvé à propos de se décharger de ce soin sur des étrangers qui ne les remplacent pas : leurs enfans meurent ; ils en sont les meurtriers.

les autres sensations sont subordonnées à celle-ci , puisqu'il faut premièrement qu'il existe pour remplir les vœux de l'auteur de ses jours , & que son existence dépend de sa conservation.

Passons au second devoir relatif au physique de son être.

C H A P I T R E X.

Du devoir de l'Homme de se défendre. Que ce devoir est de droit naturel.

IL ne faut pas recommander à l'homme ce devoir , il ne l'oublie jamais : son premier mouvement , lorsqu'il est attaqué , le porte à se défendre.

La défense est une partie essentielle de notre conservation : le devoir de nous conserver est de droit naturel , par conséquent celui de nous défendre l'est également.

Mais observons que la nature ne nous fait un devoir de nous défendre que pour notre conservation ; il ne faut donc pas nuire en nous défendant , à moins qu'il nous soit im-

possible d'écarter tout danger par un autre moyen : la défense n'est même qu'indirectement un devoir dans l'ordre de la nature , puisque l'attaque est directement contraire à ses loix.

Les animaux de même espece ne se battent que rarement : il est encore plus rare qu'ils ensanglantent le lieu de leur combat ; ils ne se détruisent point , leurs querelles ne sont que passageres : le plus foible cede la place au plus fort , & s'enfuit.

L'homme au contraire est sans cesse en guerre avec ses semblables : il n'affouvit sa haine qu'après avoir immolé son ennemi.

Quelle est la raison de cette différence ? c'est que l'animal ne sent rien au-delà de ses besoins actuels ; ainsi lorsqu'il a repoussé l'animal qui l'empêchoit de les remplir , il dépose sa colere : les desirs de l'homme sont insatiables.

La défense est donc de droit naturel ; mais ce n'est que quand elle n'a d'autre objet que notre conservation , & que nous n'en excédons pas les bornes.

CHAPITRE XI.

Du devoir relatif à la propagation de notre espece. Que ce devoir est de droit naturel.

DE tous les devoirs que la nature a prescrits à l'homme, il n'en est aucun qu'elle exige plus puissamment que celui de propager son espece, faut-il le lui rappeler ? Oui, il le faut ; puisqu'à force de dérèglemens il se met hors d'état de le remplir ; il le faut, puisqu'étant forcé de le remplir, il ose en éluder l'objet. Il semble que plus d'attraits la nature attache aux devoirs qu'elle lui prescrit, plus il se plaît à s'en écarter ; mais il n'en est que plus coupable.

Non, ce n'est pas l'austérité rare du célibat (1), c'est la licence effrénée des célibataires que nous censurons.

(1) Celui qui peut s'élever à ce haut degré de perfection de se dépouiller entièrement du physique de son être, n'est plus un homme ; il n'appartient qu'à Dieu de lui assigner sa place parmi les êtres.

Pourquoi la nature demande-t-elle si instamment à l'homme & à l'animal de propager leurs especes; c'est que ni l'homme ni l'animal n'eussent jamais consenti à se dépouiller d'une partie de leur existence pour former un autre être, s'ils n'y eussent été forcés par l'aiguillon du sentiment le plus vif.

Rien n'est donc si conforme aux loix de la nature que ce devoir, rien n'est plus répréhensible que d'y manquer : que d'hommes privés par-là du premier principe de vie?

CHAPITRE XII.

Du devoir des pere & mere d'élever leurs enfans. Que ce devoir est de droit naturel.

QUE les animaux naissent, croissent & multiplient, la nature n'en exige rien de plus; aussi ne leur inspire-t-elle pour leurs petits que des sentimens relatifs à leur conservation: dès qu'ils savent chercher leur nourriture, & se préserver des dangers, leurs pere

38 OBSERV. SUR LES DEVOIRS
& mere cessent de leur être attachés, & même de les connoître.

Il n'en est pas ainsi de l'homme créé pour améliorer les facultés de son être, & se rendre digne de son créateur, ce grand œuvre doit être celui de tous les instans de sa vie : aussi la nature a-t-elle prolongé sa jeunesse, c'est-à-dire, son état de foiblesse & de dépendance plus que celle des animaux, & n'a-t-elle fixé aucun terme à l'amour du pere & de la mere pour leurs enfans.

On demande si l'éducation étrangere est préférable à celle des parens ? cette question me paroît singuliere. Je demande à mon tour si l'éducation étrangere est dans l'ordre de la nature, c'est-à-dire, si la nature a créé des hommes destinés à élever leurs semblables : non ; eh bien ! si les enfans doivent être élevés, ce soin regarde les parens, puisque la nature n'en a chargé personne autre.

Je découvre dans le cœur du pere & de la mere une tendresse infinie pour leurs enfans : j'apperçois dans ceux-ci un amour, un respect pour leurs parens, & une confiance extrêmes : l'union de ces sentimens est absolument né-

ceffaire pour faire une bonne éducation. Que mettra-t-on à la place, l'intérêt ? il détruit le fentiment, la fageffe de l'instituteur qu'on aura choifi. Où est cet homme rare ? ne fe trompera-t-on pas dans le choix ? Le vrai fage fait que fa tâche n'est pas d'élever les enfans d'autrui, il ne s'en charge pas ; rien ne peut donc dans une éducation étrangere fuppléer les qualités néceffaires à une bonne éducation, dont la nature a pourvu les parens.

Ils ne font pas tous en état d'élever leurs enfans : qu'entend - on par - là ? qu'ils ne font pas tous en état de leur apprendre les arts & les sciences ? nous en convenons ; cette partie de l'éducation regarde les maîtres ; mais la principale éducation confifte à former les mœurs de l'enfant qu'on élève, & à exciter en lui le defir de fe perfectionner : il ne faut pour cela que de l'amour & du zèle ; perfonne n'en est plus capable que le pere & la mere, & moins capable que l'étranger ; car l'on a toujours de l'amour & du zèle pour tout ce que l'on fait avec plaifir : or rien n'est comparable au plaifir qu'un pere & une mere goûtent en élevant leurs enfans.

En effet quel touchant spectacle pour des parens de voir les foibles organes de leurs enfans, leur entendement, leurs sentimens pour la vertu se développer à chaque instant, croître & se perfectionner par les soins qu'ils leur donnent, & leur tendre reconnoissance devancer même ces soins par les plus vives caresses.

Nous n'en difons pas assez : si l'homme goûte une bien grande satisfaction à voir perpétuer, pour ainsi dire, son existence physique par une nombreuse postérité ; si une heureuse fécondité semble semer des fleurs sur le sentier qui le conduit au terme de la vie, quel charme n'est-ce pas de perpétuer réellement notre existence morale, seule vraie existence de l'homme, en transmettant à nos enfans nos talens, nos mœurs & nos vertus, par l'éducation que nous leur donnons : c'est le comble de la félicité.

Le sage qui s'occupe ainsi s'aperçoit à peine qu'il s'avance vers sa dernière heure : les bonnes actions de ses enfans lui appartiendront & honoreront sa mémoire dans tous les siècles à venir : il vivra par eux, il s'en

dort en paix dans le fein de l'éternité , & ne meurt pas.

Mais si les bonnes actions des enfans appartiennent aux parens qui les ont élevés , que cette vérité , que l'antiquité la plus reculée nous a transmise (1) , doit effrayer les pere & mere qui abandonnent l'éducation de leurs enfans à des étrangers ; puisque par la même raison les mauvaises actions des enfans qu'ils n'auront pas élevés leur appartiendront , & non-seulement elles couvriront leur mémoire d'ignominie ; mais ils en rendront compte au Créateur qui les avoit chargés du soin d'élever leurs enfans.

Nous pourrions ajouter qu'ils rendront encore compte des vertus que ceux-ci n'auront pas pratiquées , & qu'ils auroient pu leur inspirer , s'ils ne s'étoient reposés de leur éducation sur des étrangers , puisqu'ils devoient la leur donner eux-mêmes.

Les parens n'élèvent pas leurs enfans , de-là l'indifférence , & quelquefois le mépris de ceux-ci pour les auteurs de leurs jours (2) ,

(1) Sad-der. port. 55.

(2) Il est impossible que les enfans aiment des parens

la désunion des époux (1), le relâchement de tout devoir, & enfin les plus affreux défordres. Les parens manquent envers leurs enfans au devoir le plus essentiel, pour se soustraire à toute contrainte, & se livrer librement à leurs passions ; ils les autorisent à secouer à leur tour le joug du devoir, & ceux-ci, emportés par la fougue d'une bouillante jeunesse, s'abandonnent à de bien plus grands excès : voilà la cause des progrès du vice.

Mais que fera-t-on lorsque les parens n'ont point de mœurs ? leur laissera-t-on l'éducation

dont ils n'ont reçu aucune tendresse : ils ne font pas plutôt nés qu'on les chasse de la maison paternelle, pour les donner à des nourrices, ensuite on les place chez des maîtres, & puis on les livre à eux-mêmes. Il ne faut pas être surpris que des enfans ainsi élevés voient avec tant de satisfaction leurs parens déloger à leur tour une maison dont ils les ont chassés si durement pendant toute leur jeunesse.

(1) La raison en est évidente ; c'est que la nature n'exige que l'union des époux soit durable que pour l'éducation de leurs enfans, comme nous le dirons dans le Chapitre qui suit.

de leurs enfans ? oui, s'ils veulent s'en charger ; je ferois bien trompé si un pere & une mere débauchés ne se contenoient pas en présence de leur famille, & même s'ils ne se réformoient pas : il n'y a point de parens qui veuillent donner à leurs enfans des leçons de débauche.

Doit-on aussi confier l'éducation des enfans à des parens assez indulgens pour leur permettre tout ce qu'ils désirent ? Oui, pourvu qu'ils ne flattent pas leurs passions : leur bonhommie fera pour leurs enfans une leçon continuelle d'humanité & de bienfaisance.

Je dis plus : je suppose des parens tout à fait simples & stupides, mais honnêtes : leurs enfans recevront auprès d'eux une meilleure éducation que chez l'étranger. Qu'apprendront-ils ? Chéris par leurs pere & mere, ils apprendront à aimer leurs semblables, ils deviendront des citoyens & des hommes bienfaisans ; c'est principalement ce qu'il faut qu'ils apprennent.

Que n'aurions-nous pas à dire encore sur une matiere aussi importante, si les plus célèbres Ecrivains ne l'avoient épuisée ? Qu'on

44 OBSERV. SUR LES DEVOIRS
nous permette d'ajouter une seule réflexion
& nous terminons ce Chapitre.

Nous demandons quelles sont les personnes que la nature a chargées de surveiller à la conservation de l'existence physique des enfans ? Elle en a sans doute chargé leurs pere & mere, puisqu'elle a placé dans le sein de la mere la nourriture propre à leur premier âge, & qu'elle a donné à l'homme la force pour les défendre, & l'industrie nécessaire pour fournir à leurs besoins lorsqu'ils sont fevrés. Elle a plus fait pour obliger le pere & la mere à leur fournir ces secours, elle a imprimé dans leur cœur un amour si vif & si tendre, qu'il n'y a aucun pere, aucune mere, qui ne soient prêts de se sacrifier pour eux (1).

(1) L'homme a un empire absolu sur ses sentimens, nous le prouverons bientôt; il peut en aiguïser ou en éteindre l'aiguillon à son gré, & en effacer dans son cœur la plus légère empreinte. L'animal ne se conduit que par l'instinct ou par les impulsions de la nature : c'est par l'énergie de l'amour qu'elle inspire aux animaux pour leurs petits, qu'il faut juger de l'amour qu'elle exige des hommes pour leurs enfans. Quelle force le plus foible animal n'a-t-il pas ? à quel danger ne s'exposent-ils pas tous

Telle est l'énergie du sentiment qu'elle leur a inspiré relativement à l'existence physique de leurs enfans : & quand il a été question de leur existence morale , croira-t-on qu'elle ne leur ait rien inspiré ? qu'elle ait resté muette ? qu'elle ait abandonné au caprice du hazard cette principale portion de l'essence humaine ? Non , l'homme dans l'état de liberté dont il jouit , est comme un roseau qui cede à tout vent : ses mœurs ont besoin d'être fortifiées bien plus que son corps , par une excellente nourriture ; son entendement a besoin d'être cultivé , sans quoi il fait peu de progrès : la nature auroit donc manqué son objet : si elle n'avoit inspiré aux parens le sentiment d'élever leurs enfans , c'est-à-dire , de cultiver en eux toutes les facultés dont elle les a doués : il auroit mieux valu que moins libérale envers eux , elle ne leur eût donné que l'instinct pour se conduire ; elle ne se contrarie pas , nous aurons souvent

pour leurs nourrissons ? Ils ne les quittent jamais , ils se privent de tout pour les nourrir. Tel est l'amour que la nature exige du pere & de la mere pour leurs enfans.

46 OBSERV. SUR LES DEVOIRS
occasion de rappeler ce principe. Il est donc
démontré qu'elle a prescrit aux parens le
devoir d'élever leurs enfans, de même qu'elle
les a chargés de la conservation du physique
de leur être, & que par conséquent l'éduca-
tion domestique étant dans l'ordre de la na-
ture, est non-seulement préférable à toute
forte d'éducation, mais la seule qu'on doive
leur donner.

CHAPITRE XIII.

*Des devoirs mutuels de l'homme & de la
femme vivans en société. Que ces devoirs
sont de droit naturel.*

L'HOMME & la femme doivent élever leurs
enfans ; nous l'avons dit, ils doivent donc
vivre en société (1) : toute société suppose des

(1) Il est surprenant que des Philosophes aient com-
paré la société de l'homme & de la femme à l'accou-
plement des animaux. L'homme ne perd pas sa qualité
d'être moral, lorsqu'il remplit les besoins du physique
de son être ; il ne faut donc jamais, lorsqu'on l'ob-
serve, séparer en lui ces deux qualités.

devoirs qui en serrent le lien. Quels sont les devoirs de l'homme & de la femme vivans en société ? L'objet de leur société va nous en instruire.

La propagation de l'espece & l'éducation des enfans en font le double objet ; leur société doit donc être durable : l'amour est le ressort de la génération ; ils se doivent donc un amour tendre & constant. C'est leur premier devoir.

Qu'est-ce qui pourra produire ce sentiment dans leur cœur ? Les qualités extérieures n'en produisent que de passagers ; la vertu seule a des charmes toujours renaissans , elle doit donc être la base de leur union.

La femme doit sur-tout garder à son mari une fidélité inviolable , pour ne pas l'exposer à partager à des étrangers des soins qu'il ne doit qu'à ses enfans. Combien de désordres ne s'ensuivent-ils pas de l'infraction de ce devoir ?

Le concours de deux volontés implique dans une société, elles produisent nécessairement la désunion. Quelle attention la nature n'a-t-elle pas eu pour réunir la volonté de

l'homme & celle de la femme en une seule volonté ? Il semble que de ces deux êtres, elle ait voulu n'en former qu'un seul, dont la perfection dépendit de l'union des différentes qualités qu'elle leur a partagées ; afin qu'étant si étroitement unis, leur volonté le fût également. Elle a mis dans le lot de l'homme la force, la prudence, la fermeté, l'industrie & le courage ; & dans celui de la femme la douceur, la modestie, un esprit de détail, la beauté, l'amabilité, les grâces ; elle doit donc présider à tout ce qui a du rapport à ces aimables qualités ; mais dans tout le reste il faut qu'elle obéisse.

Expliquons - nous : nous n'entendons pas, en accordant à l'homme le droit de commander à sa femme, lui donner sur elle un empire absolu : il doit sans cesse se rappeler qu'il commande à un être libre, auquel on n'a droit d'ordonner que ce qui est juste.

Telles sont les bornes de l'empire de l'homme sur la femme ; mais l'obéissance qu'elle doit à son époux n'en a point, sa soumission doit être aveugle & entière, autrement la discorde romproit bientôt leur
lien.

lien. Que d'époux dont le plus tendre amour avoit formé les chaînes, ont été désunis, pour n'avoir sçu, l'un commander, l'autre obéir !

On demande combien la société de l'homme & de la femme doit durer ? Les enfans qui en sont l'objet naissent successivement, leur jeunesse est longue, la vie de leurs parens suffit à peine pour former leur éducation ; la société de deux époux doit donc durer toute leur vie (1).

Mais dira-t-on, les hommes sont si inconstans, si légers ; leur goût, leurs desirs varient si souvent que rien ne peut les fixer ; la nature se contrarie donc, lorsqu'elle exige de la constance dans leur union ?

Non, les hommes ne sont inconstans que lorsqu'ils s'abandonnent au vice : que s'ils s'attachent à leurs devoirs, aussi inébran-

(1) On dira que je décris ici les devoirs de l'homme en société & non de l'homme en l'état de nature..... Mais je prouverai bientôt que l'état de société est un état de nature ; d'ailleurs, quand même on n'admettroit d'autre société naturelle que celle de la famille, à laquelle on ne sauroit contester cette qualité, tous les devoirs que j'ai prescrits lui conviennent.

lables que les loix de la nature qui les leur prescrivent, ils ne sont pas plus susceptibles que ces loix d'inconstance (1).

Vous n'adopterez pas ces maximes, hommes sans mœurs, qui ne voyez dans la femme que l'objet de vos brutalités, & non le doux épanchement de deux cœurs unis par le sentiment de la vertu : votre union avec la femme ne diffère en rien de celle des brutes ;

(1) Distinguons le physique du moral. Le physique ne pouvant donner que des plaisirs imparfaits, parce qu'il est lui-même imparfait, la nature a varié d'un nombre infini de manières les sensations agréables que chaque être physique fait sur l'homme pour lui donner un nombre infini de plaisirs, & suppléer leur imperfection par leur variété ; mais le moral est plus parfait en lui-même, parce qu'il est une émanation de l'Être souverainement parfait, & par conséquent il produit des plaisirs parfaits qui nous fixent. Ainsi l'homme ne recherche-t-il dans la femme que ses rapports physiques avec elle, il sera sans doute inconstant ; mais il cessera d'être homme, puisqu'il cessera d'être un être moral : celui au contraire qui recherche dans la femme toutes les qualités dont la nature a doué cet être physique & moral, adorera éternellement celle qu'il aura choisie, & goûtera avec elle des plaisirs que l'homme sensuel ne connoît pas.

ce n'est pas de vous dont il s'agit ici : nous traçons les devoirs de deux êtres vertueux ; y a-t-il de la ressemblance entr'eux & vous ? Non , cessez donc de censurer nos maximes , elles vous sont étrangères.

Nous avons montré que , suivant les loix de la nature , deux époux doivent avoir l'un pour l'autre un amour tendre & constant , dont leur vertu soit la base : l'épouse doit par ses qualités aimables faire les délices de cette société ; l'époux doit commander , mais ses ordres ne doivent jamais s'écarter des regles de la justice ; l'obéissance de l'épouse doit être aveugle & entiere : une union aussi douce ne peut durer trop long-tems , elle ne doit avoir d'autre terme que celui de la vie. Tels sont les devoirs mutuels de l'homme & de la femme ; s'ils sont vertueux , ils les rempliront aisément. Passons aux devoirs des enfans envers leurs pere & mere.



C H A P I T R E X I V .

*Des devoirs des enfans envers leurs pere
& mere. Que ces devoirs sont de droit
naturel.*

L'ENFANT doit à ses pere & mere, sa naissance, sa fortune & son éducation ; mais si cette éducation a été bien soignée , s'il devient, par elle, utile & vertueux, pour ce seul bienfait, il doit à ses parens, mille fois plus de reconnoissance que pour tous ceux qu'il en a reçu.

Oui, ce bienfait doit l'attacher à ses auteurs, par les liens d'un amour durable, & son premier devoir est de le reconnoître. Que si les parens confient à des étrangers le soin de cette éducation si nécessaire aux êtres à qui ils ont donné le jour, le feu du sentiment que ceux-ci leur doivent, peut s'attédir, & leur devoir envers eux avoir moins d'étendue.

Voyons maintenant, ce que les enfans doivent à des parens qui les élèvent eux-mêmes.

La fin de toute éducation est de former les jeunes gens à la vertu, & de cultiver leur entendement. Pour y parvenir, il faut qu'ils soient obéissans & dociles aux leçons des parens qui les élèvent, qu'ils aient une entière confiance en eux, qu'ils les respectent, & qu'un retour de tendresse de leur part donne encore de l'énergie à tous ces sentimens.

Les devoirs des enfans envers leurs pere & mere sont donc une obéissance aveugle, une extrême docilité, un profond respect, une entière confiance, & un amour égal à celui que leurs pere & mere ont pour eux.

Nous pouvons sans cesse nous instruire; notre éducation ne finit qu'à notre dernière heure : l'expérience des parens surpasse toujours celle que leurs enfans ont acquise; ainsi les devoirs de ceux-ci envers leurs parens, n'ont d'autre terme que le moment où ils ont le malheur de les perdre.

L'obéissance est une soumission aux ordres de celui qui a le droit de commander. La docilité est un abandonnement continuel de notre volonté à la sienne. Le respect est une sorte de vénération pour les ordres qu'il

prescrit. La confiance est la conviction que l'on a de ses lumieres & de sa sagesse; il est donc évident que la docilité, le respect & la confiance ne sont que des qualités de l'obéissance que l'élève doit à son instituteur. L'amour enfin, est un sentiment qui nous unit particulièrement à la personne aimée, & qui rend agréables les devoirs que nous lui rendons.

Ainsi tous les devoirs des enfans envers leurs pere & mere se réduisent à ceux-ci; obéissance & amour: ils doivent leur obéir avec docilité, avec respect, & avec une aveugle confiance; ils leur doivent encore toute leur tendresse: elle n'égallera jamais celle que leurs parens ont pour eux.

Mais leur obéissance doit-elle être servile? Non, il en est de même que de l'obéissance de la femme à son époux. L'enfant est un être libre, les ordres qu'on lui prescrit ne doivent jamais s'écarter des regles de la justice.

On perd tout, si on le plie à se soumettre à la force, elle éteindra en lui tout sentiment de respect, de confiance & d'amour pour son instituteur: s'il manque à ses devoirs

il n'aura plus de mœurs, la contrainte fera le seul ressort de ses actions, & le seul frein à ses désordres : il s'y livrera tout entier, dès qu'il pourra échapper à la force ou à la vigilance de son instituteur.

L'enfant, dit-on, n'a point de sentimens de moralité jusqu'à l'entière adolescence ; il ne connoît même que fort tard les attraits de la vertu ; on n'a de prise sur lui que par le châ-timent..... On se trompe : le moral affecte l'enfant beaucoup plus que le physique, il soutient mieux que nous la douleur, il ne pleure que quand nous nous allarmons pour lui : si nous avions à souffrir tous les maux qu'il endure, nous ne pousserions que des hurlemens.

Ne débitons jamais des maximes à de jeunes élèves : elles sont pour eux des mots vuides de sens, jusqu'à ce que l'expérience leur en ait fait sentir la vérité ; rien ne leur est plus fastidieux que la loquacité de leurs pédagogues : ne soyons pas verbeux avec eux ; mais montrons-leur des hommes affligés ; rapprochons-les des malheureux, qu'ils soient témoins de leurs maux, ils y seront plus sen-

fibles que nous. Des enfans élevés d'après ces principes seront plus charitables & plus humains que la plupart de ces hommes qui prêchent la charité aux autres. Le moral affecte donc les enfans encore plus que le physique de leur être.

Supposons même que le moral n'agisse pas sur eux, faut-il les gouverner par la force ? Non, vous fermeriez leur cœur à la bienfaisance, vous les rendriez cruels : croyez-moi, par des moyens plus sûrs vous ploierez leur jeunesse sous le joug du devoir.

Nous naissons imitateurs. Les enfans ont plus de facilité que l'homme fait, à se former sur le modèle des personnes qu'ils voient fréquemment, & même à les surpasser ; parce que leurs organes sont plus flexibles, & que leur imagination est plus vive : foibles d'ailleurs & sans expérience, ils se méfient d'eux-mêmes, ils donnent la plus grande attention à ce qu'ils voient ; parce qu'ils ont le plus grand intérêt à se conduire sur l'exemple d'autrui.

Mettons à profit leurs penchans, leurs besoins ; instruisons-les par de bons exemples, qu'ils voient toutes nos actions, que notre

conduite soit pour eux une leçon continuelle de sagesse, écartons d'eux tout ce qui pourroit corrompre leurs mœurs : cette éducation est bien aisée à des parens, mais bien difficile à des maîtres : qu'on l'emploie ; j'en garantis le succès.

Les enfans sont opiniâtres, il faut leur résister..... Oui, mais il ne faut pas pour cela user envers eux de violence. Opposons-leur la résistance des obstacles physiques, ils apprendront à ne pas desirer ce qu'ils ne peuvent pas avoir, ils s'accoutumeront à la nécessité des choses, ils prendront la plus grande confiance en leur instituteur.

On doit encore moins exercer sur eux une volonté arbitraire, ce seroit leur apprendre à en user à leur tour, lorsqu'ils en auront le pouvoir. L'autorité arbitraire est la source d'une infinité de maux.

L'homme fuit souvent le bien, uniquement pour secouer le joug de toute contrainte, comme si la nécessité de remplir ses devoirs étoit une chaîne pesante, & non un doux lien. Le vice est bien plus impérieux ; on en voit toute l'horreur, on en gémit, sans en

rompre l'habitude, parce qu'on s'y est livré par choix.

Gardons-nous donc d'user envers les enfans d'une volonté arbitraire ; ce seroit leur donner l'exemple du vice le plus dangereux.

Mais nous allons parler de l'amour qu'ils doivent à leurs pere & mere : c'est le plus essentiel de leurs devoirs.

Cet amour naît comme l'amitié, du rapport & des convenances particulieres entre deux personnes qui s'aiment ; la reconnoissance peut encore former ce lien. Si la vertu n'en est la base, il ne peut être durable ; le défaut de retour l'éteint.

Sans ces requis, cet amour particulier qui doit unir l'enfant à ses parens, ne sauroit exister. Les affections de l'enfant ne sont pas encore formées ; il faut donc que ses parens fassent germer & croître en lui l'amour qu'il doit avoir pour eux : ils parviendront à émouvoir les ressorts de son cœur par leur bonté ; à exciter sa reconnoissance par leurs bienfaits, & à se faire respecter par leurs vertus.

On n'imite bien que les personnes que l'on aime, on n'obéit pas volontiers à celles qu'on

n'aime pas ; conséquemment les parens ne fauroient trop s'attacher à se faire aimer de leurs enfans ; ceux-ci s'acquittent plus volontiers alors de leurs devoirs envers eux , & profiteront mieux de l'éducation qu'ils leur donnent.

Je dis plus : que l'enfant aime ses parens ; que ceux-ci ne cessent de l'instruire par leur exemple , sans autre instruction , il recevra une parfaite éducation. Uni par le plus tendre amour à des parens vertueux , il les respectera , il s'appliquera à former sur leurs mœurs , les siennes , à perfectionner à leur exemple son entendement ; c'est l'unique objet de son éducation : il remplira cet objet ; il accomplira donc tous ses devoirs envers ses parens , puisqu'ils sont tous relatifs à l'éducation qu'ils doivent lui donner.

Nous avons prouvé dans le XII^e Chapitre , que les devoirs des pere & mere d'élever leurs enfans sont de droit naturel ; par conséquent les devoirs des enfans envers leurs pere & mere étant relatifs à leur éducation , sont également de droit naturel.

C H A P I T R E X V.

Que l'homme est sociable par sa nature.

LES hommes ont toujours vécu en société, je n'en excepte pas les plus sauvages (1), les brigands même, ces fléaux du genre humain se réunissent sous des loix sociales qu'ils n'osent enfreindre.

Il n'est aucun temps, aucun pays où l'homme ait jamais vécu isolé, solitaire,

(1) Des sauvages vivans en société, dira-t-on; oui, sans doute, puisqu'ils vivent en communauté de tout ce que la terre produit. Quelles sont leurs loix? celles de la nature. Quel est le motif de leur union? leurs besoins mutuels. Au contraire nos loix sociales n'ont d'autre objet que de maintenir les hommes en paix dans leur état de désunion; puisque le *mien* & le *tien* établis par les nations, & dont toutes les loix de ces nations tendent à régler le droit, sont la dissolution de toute société parmi les hommes, & la cause perpétuelle de leurs discordes. Voilà pourquoi les loix sociales des peuples de l'Europe où le *mien* & le *tien* ont fait tant de progrès, sont si multipliées.

dispersé, où il ait pu se suffire à lui-même : il ne fauroit soutenir l'idée d'une solitude absolue, tant elle répugne à son essence.

Un usage constant, adopté unanimement par tous les hommes dans tous les temps, est nécessairement l'effet d'une forte impulsion de la nature ; nous pourrions en conclure qu'il est par là démontré qu'elle a créé l'homme sociable (1). Mais nous en avons bien d'autres preuves.

(1) Hobbes prétend que si l'homme avoit vécu dans l'état de nature les combats qu'il auroit été sans cesse forcé de livrer, auroient teint de son sang tous ses besoins & toutes ses jouissances ; puisque, malgré les loix civiles qui l'enchaînent, il commet un nombre infini de crimes, & que les nations qui n'agissent que d'après les sentimens de la nature, sont sans cesse en guerre entre elles ; d'où il conclut que la guerre est l'état naturel de l'homme, & qu'il n'est pas sociable par sa nature. . . . Nous en concluons précisément le contraire ; car le premier sentiment que la nature a inspiré aux hommes est celui de leur conservation ; or s'ils avoient resté dans l'état de guerre que Hobbes suppose être leur état naturel, ils auroient bientôt péri ; il étoit donc nécessaire pour leur conservation qu'ils se réunissent en société ; ils sont donc sociables par leur nature. Reprenons les

L'homme est naturellement bienfaissant : la bienfaisance est de l'essence de son être, nous

deux propositions de cet Auteur. Ou il refuse d'accorder à l'homme la moralité & la perfectibilité, & dans ce cas, l'homme n'auroit été qu'un animal que l'instinct auroit guidé comme les autres animaux, & il auroit vécu en paix avec ses semblables, ainsi que tous les animaux de même espèce vivent en paix entr'eux; & par conséquent dans cette hypothèse la première proposition de notre Auteur seroit fausse. Ou il admet la moralité & la perfectibilité de l'homme, & ces deux facultés lui étant accordées, il est nécessaire que, pour en faire usage, il se rapproche de ses semblables, & conséquemment qu'il soit sociable, comme nous le prouvons dans ce Chapitre. Examinons la seconde proposition du même Auteur. Il est vrai que les nations sont presque toujours en guerre entr'elles; mais cela ne prouve rien contre la sociabilité des hommes, il suffit qu'il y ait parmi eux des méchans pour qu'ils soient continuellement dans un état de guerres excitées par ceux-ci, & soutenues par les autres pour se défendre. Je demande maintenant si tous les hommes sont malfaisans? on m'accordera sans doute qu'il en est de bienfaisans: or, si les uns sont bienfaisans & les autres malfaisans, quel est parmi ces deux sentimens, celui que l'on pense que l'homme tient de la nature? C'est sans doute la bienfaisance; car la nature ne peut pas lui avoir donné l'un & l'autre de ces

l'avons prouvé. Quel est l'objet de sa bienfaisance ? Son semblable ; il faut donc qu'il s'en rapproche, il faut, pour lui faire du bien qu'il vive en société avec lui ; la nature lui en a donc inspiré le sentiment, autrement elle feroit en contradiction avec elle-même, elle auroit créé l'homme bienfaisant, & l'auroit éloigné de l'objet envers lequel il doit exercer sa bienfaisance.

Nous devons dire la même chose de toutes les autres qualités morales de notre être : nos semblables en sont principalement l'objet ; l'homme feroit donc en vain doué de moralité, si par sa nature il n'étoit pas sociable.

Que la société de deux êtres purement

sentimens, puisqu'elle ne se contrarie pas, & l'Etre souverainement bon qui a tout créé, ne peut être l'auteur du mal ; par conséquent il reste toujours cette vérité immuable que l'homme est sociable par sa nature ; puisqu'il en a reçu le sentiment de bienfaisance, d'où sa sociabilité, comme nous le prouvons encore dans ce Chapitre, résulte nécessairement. Nous expliquerons ailleurs comment l'homme ayant été créé bienfaisant, dégrade en lui ce sentiment, & passe de l'état de paix avec ses semblables à un état de guerre contraire aux vœux de la nature.

physiques soit contraire à leur nature, je le comprends aisément : deux corps physiques en se rapprochant se heurtent, se repoussent, & ne peuvent être unis, à moins qu'ils ne se décomposent & ne se détruisent ; alors ils cessent d'exister dans leur première forme. Il n'en est pas de même des êtres moraux tels que l'homme.

La moralité est une vertu répandue sur chaque individu du genre humain ; elle est une & indivisible ; ainsi tous les êtres moraux ne sont entr'eux qu'un seul & même être relativement à leur moralité ; conséquemment non-seulement l'union des hommes est de leur essence, mais ils ne forment relativement à leur moralité qu'un seul & même être ; ils doivent donc tendre sans cesse par leur essence à se réunir.

Jettons un coup-d'œil sur leurs autres facultés. Quel usage l'homme isolé, solitaire, feroit-il de son entendement ? Aucun ; puisque nul homme sans le secours de ses semblables ne sauroit franchir les premières bornes de son intelligence : en effet l'expérience de tous les temps nous apprend que
les

les progrès de l'esprit humain ne font dûs qu'au concours des connoissances réunies de tous les hommes ; il semble qu'il n'y a qu'un esprit répandu sur la terre qu'ils tâchent tous ensemble de développer , de débarrasser du voile épais qui l'environne : un seul homme feroit de vains efforts (1).

Mais encore , à quoi lui serviroit sa raison , ce flambeau qui l'éclaire & le guide dans la recherche des vérités relatives à son intelligence ? A peine , s'il vivoit seul & isolé , parviendrait-il à connoître la différence d'un être inanimé à lui ; il ne s'occuperoit que de sa conservation & de la propagation de son être ; ses sens lui suffiroient pour remplir ces objets , sa raison lui feroit inutile.

Il faut donc que l'homme cesse d'être ce qu'il est , il faut lui refuser routes les qualités qui constituent son essence , ou il faut con-

(1) C'est ainsi que la perfectibilité de l'homme suppose nécessairement sa sociabilité , sans quoi la nature se seroit contrariée. Cette conséquence , comme nous l'avons déjà remarqué , a échappé au célèbre J. J. Rousseau. Il admet la perfectibilité de l'homme , & soutient néanmoins qu'il n'est pas sociable par sa nature.

venir que par sa nature, il doit nécessairement vivre en société avec ses semblables : cette vérité est de toute évidence (1).

Toute société suppose des devoirs : nous allons examiner quels sont les devoirs que la nature exige de l'homme en société avec ses semblables.

CHAPITRE XVI.

Des devoirs de l'homme en société avec ses semblables (2). Que ces devoirs sont de droit naturel.

LES devoirs des membres d'une société sont toujours relatifs à son objet, comme nous

(1) Il ne faut pas conclure de-là que l'état civil actuel de l'homme est un état de nature, au contraire il en est fort éloigné, comme nous nous proposons de le prouver dans nos Observations sur les devoirs de l'homme relatifs au droit civil.

(2) Nous ne parlerons dans ce Chapitre que des principaux devoirs de l'homme en société avec ses semblables. Le détail de la matière que nous y traitons appartient au droit public & au droit civil.

l'avons dit ci-devant : la nature s'est proposée dans la société de l'homme avec ses semblables, l'accroissement des facultés dont elle l'a doué ; son premier devoir est donc de contribuer, autant qu'il le peut dans cette société, à l'accroissement de l'esprit humain & des vertus morales.

Ce devoir est si fortement imprimé dans le cœur de tous les hommes, qu'à l'instant qu'ils croient avoir acquis quelques connoissances, ils se pressent de les répandre. Chacun s'érige en précepteur du genre humain ; les vieillards sur-tout veulent sans cesse donner des leçons de sagesse aux jeunes gens, ceux-ci des leçons de bon goût à leurs contemporains ; ils se pressent de faire briller leurs talens, & de produire les vives saillies de leur imagination : tous les hommes semblent n'être occupés que du soin de s'instruire mutuellement.

Oui, dira-t-on, chacun s'empresse d'étaler son mérite, ses connoissances sur le théâtre de l'Univers ; mais c'est par vanité, par orgueil, & non pour éclairer & instruire ses semblables.

Nous convenons que l'orgueil n'est que

trop souvent le mobile des actions de l'homme : qu'est-ce qu'il ne dégrade pas par ses vices ? Mais l'on doit aussi convenir que, si l'homme de génie, le savant & le sage n'étoient excités par des motifs plus élevés & plus sublimes, le genre humain auroit fait peu de progrès.

L'homme vain ne sauroit nous instruire : il ne cherche qu'à briller, il prend pour de l'esprit la fausse lueur de son imagination égarée, & pour la vérité le sophisme. Peut-il la trouver ? Non ; il n'est occupé que de lui-même, on l'abandonne à son délire, on le fuit.

Il n'appartient qu'à l'homme désintéressé, qui n'a en vue dans l'instruction de ses semblables, que leur utilité, de remplir un objet aussi noble : il cherche de bonne foi à s'éclairer, il découvre des vérités, il les enseigne, on l'écoute, on s'instruit. C'est à lui que l'esprit humain & les vertus morales doivent tous leurs accroissemens.

Il ne suffit donc pas, pour remplir notre premier devoir envers la société, de nous abandonner au vain enthousiasme d'un orgueil

toujours déplacé : nous ne devons jamais perdre de vue l'utilité de nos semblables , & bien loin de nous enorgueillir, nous devons toujours craindre que nos découvertes ne leur soient funestes , en les égarant , au lieu de les conduire dans la voie de la vérité. Pourquoi d'ailleurs ferions - nous vains du bien que nous enseignons ; tandis que mieux instruits que les autres , souvent nous sommes moins sages qu'eux.

Mais, ajoutera-t-on, tous les hommes ne sont pas en état d'instruire leurs semblables ; il faut auparavant s'instruire soi-même par de longues études , auxquelles peu d'hommes peuvent s'appliquer..... Nous en convenons à l'égard des sciences ; mais l'étude de la sagesse est aisée , & ne distrait d'aucun travail ; tous les hommes peuvent y vaquer. Le sage instruit ses semblables par son exemple , c'est bien la meilleure instruction.

Passons à un autre devoir. Aucune société ne peut exister parmi des hommes , si leur amour mutuel n'en est le lien ; car un être libre tel que l'homme , ne peut recevoir d'autres chaînes. L'intérêt à la vérité peut

suppléer le sentiment dans une société particulière; mais elle sera aussi variable que le motif qui l'aura formée, & conséquemment elle sera peu durable : la société des hommes ne doit avoir aucun terme; ils doivent donc s'aimer mutuellement pour vivre en société, suivant les vœux de la nature; leur amour mutuel est donc un devoir essentiel qu'elle leur impose; nous l'avons déjà prouvé dans un autre Chapitre.

Mais doivent-ils aimer ceux qui ne les aiment pas? Oui, ceux-ci manquent à leur devoir, il ne faut pas les imiter.

Doivent-ils aimer les hommes vicieux? Oui, ils doivent les aimer, autrement le nombre de ceux qu'ils aimeroient feroit peu considérable, car tous les hommes ont des vices, ou du moins des défauts; ils ne sont ni des anges ni des dieux : placés entre la vertu & le vice, ils ont seulement la faculté du choix; il faut que nos semblables supportent nos vices, nous devons supporter les leurs : il n'est personne en effet dont les vices ne soient rachetés par quelques vertus; ne considérons que leurs vertus; & les qualités

éminentes de leur être, nous ne cesserons de les estimer & de les aimer. Cet homme tout couvert de vices peut se corriger & s'élever au plus haut degré de mérite; il faut le plaindre & non le haïr s'il s'est égaré du sentier de la vertu, ayez en horreur ses fautes, mais non pas la personne; puisqu'il est doué des mêmes facultés que l'homme le plus vertueux, & que ses vices sont étrangers à la noblesse de son être: lorsque je considère les hautes qualités dont il a pu déchoir, & auxquelles il peut aspirer, j'admire l'immense pouvoir de l'homme, j'apprends à ne pas en abuser, & à craindre une semblable chute.

Devons-nous enfin aimer ceux qui nous offensent (1)? Oui, nous devons les aimer, puisque nous devons leur pardonner: ce ne

(1) Qu'entend-on par le mot offense? est-ce un mal réel qui porte atteinte à nos jours ou à notre fortune? Nous sommes fondés à le faire réparer. A-t-on offensé notre amour-propre, notre orgueil? on nous a donné une utile leçon. Nous a-t-on méprisé? c'est le souverain Créateur de toutes choses de qui nous tenons la noblesse de notre être qu'on a offensé: il n'appartient qu'à lui de punir cette offense.

feroit pas leur pardonner, que de rompre à leur égard tout lien d'amour qui nous unit à nos semblables : nous sommes seulement dispensés de vivre avec eux, pour ne pas nous exposer à de nouvelles offenses..... Le mal que nous leur ferions répareroit-il celui qu'ils nous ont fait ?

Les hommes doivent donc s'aimer ; ils ne devraient non plus manquer à ce devoir que de bien se garder du malheur de haïr. Mais à les voir sans cesse occupés à se déchirer, il semble que la nature n'a rempli leur cœur que de fiel (1). Comment donc peut-elle leur avoir imposé le devoir de s'aimer ?

Ici ce sont des Peuples rivaux qui ne cherchent qu'à se détruire. Là des Peuples inquiets toujours prêts à frapper, & détruire leurs paisibles voisins. Ici des tyrans dont la haine ne peut être assouvie par la foule des victimes qu'ils sacrifient à leurs ressen-

(1) Il y a bien des hommes malfaisans, mais nous l'avons dit, ils ne le sont pas par nature ; ils contractent eux-mêmes ce vice, comme nous l'expliquerons bientôt ; autrement la nature, c'est-à-dire, son auteur, auroit produit le mal, ce qui implique avec l'essence de cet être.

timens. Là des ambitieux qui couvrent la terre de morts. Ce n'est par-tout que des ennemis qui se déchirent le sein. Ici, dans la même société d'hommes, sous le même gouvernement, dans l'enceinte de la même ville, ce sont des brigands, des assassins; ce sont des Citoyens encore plus dangereux & plus cruels que ces brigands : leur fanatique fureur allume entr'eux la guerre la plus opiniâtre & la plus sanglante; rien n'est capable de les arrêter : le frere s'arme contre son frere, le pere contre ses enfans. Là sous le même toit, dans les bras de l'amour, ce sont des époux, des enfans.....

Est-il donc possible que les hommes aient été créés pour aimer leurs semblables? Oui, c'est le plus essentiel, c'est le premier de leurs devoirs. Doit-on conclure de ce qu'ils s'abandonnent aux vices qu'ils n'ont pas été créés pour la vertu? Tout le mérite auquel ils peuvent aspirer, est attaché à l'amour de leurs semblables, c'est le seul moyen de complaire à leur créateur. L'amour de l'homme n'existe-t-il donc pas? Il existe, & tous ceux qui par leur amour singulier pour leurs semblables, ont mérité d'être

décorés de ce titre honorable , ont excité dans tous les temps la vénération de tous les peuples ; tous les hommes reconnoissent donc que l'amour de nos semblables est le devoir le plus essentiel que la nature nous ait prescrit ? S'il est peu d'hommes qui s'en acquittent , il est d'autant plus glorieux de s'en acquitter dignement.

Il est encore un devoir que l'homme en société doit remplir. Nous avons dit dans un autre Chapitre, que deux volontés impliquent dans la même société ; ainsi dans celle de l'homme avec ses semblables, les uns doivent commander, les autres obéir.

A qui appartient le droit de commander ? Au plus sage : l'on doit présumer que tel a été le choix des hommes, lorsqu'ils se sont donnés des chefs : la sagesse doit du moins dicter les loix de ceux-ci, nous l'avons dit ; telles sont les bornes du pouvoir de commander à des êtres libres.

Quelle doit être la soumission de celui qui obéit ? Elle doit être entière & parfaite.

Cela ne se peut , dira-t-on : les premières loix de la nature nous apprennent que tous

les hommes sont égaux; par conséquent aucun d'eux n'a le droit de commander à son semblable.

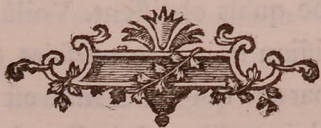
Oui, cela est vrai, la nature a donné à tous les hommes les mêmes facultés, ils sont tous à cet égard parfaitement égaux; mais combien ne différent-ils pas par l'usage qu'ils en font? Il y a souvent plus de différence d'un homme à un homme, que d'un homme à l'animal; il n'y a donc aucun inconvénient que les uns obéissent, & que les autres commandent.

Quelle est d'ailleurs l'autorité d'un homme sur ses semblables? Il n'a droit de leur commander que ce que la sagesse, c'est-à-dire, la connoissance de la justice lui dicte; ce n'est donc pas à la volonté de leur semblable; mais à la sagesse éternelle, infinie, d'où toute sagesse émane qu'ils obéissent. Voilà pourquoi leur soumission doit être parfaite & entière.

Le Monarque qui commande est lui-même soumis au loix qu'il prescrit. De plus ce n'est pas lui qui les prescrit, il n'est à cet égard que l'organe, comme nous l'avons dit, de la sagesse divine; tous les hommes sont donc

égaux , soit qu'ils commandent , ou qu'ils obéissent. Le Monarque à la vérité ne peut être forcé de remplir les devoirs importans de son auguste ministère : on force le Peuple à s'acquitter des siens ; il a de plus que le Monarque un frein qui le contient dans ses devoirs. Qui est plus heureux du Monarque ou du Peuple ?

Nous avons parlé de tous les devoirs de l'homme , & par conséquent de tous ses droits relativement au moral & au physique de son être : nous avons montré que la nature lui a prescrit tous les devoirs que nous avons indiqués ; & que par conséquent ils sont de droit naturel : nous allons néanmoins en fournir une nouvelle preuve dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE XVII.

Que l'accomplissement des devoirs dont nous venons de parler est toujours accompagné de plaisirs. Qu'il résulte de-là une nouvelle preuve que ces devoirs nous ont été prescrits par la nature.

RAPPELLONS les devoirs de l'homme. Nous avons dit qu'il doit se conserver, se défendre & perpétuer son espèce : tels sont les devoirs relatifs au physique de son être. Il doit rendre un perpétuel hommage de son existence à son Créateur ; il doit s'aimer, s'estimer, & ne cesser conséquemment de s'appliquer à se perfectionner ; il doit aimer & estimer ses semblables, & conséquemment être bienfaisant envers eux : voilà ses devoirs relatifs à sa moralité, & à son intelligence. L'accomplissement des précédens devoirs exige qu'il vive en société avec sa femme & avec ses semblables ; de-là naissent d'autres devoirs, savoir ceux des époux envers leurs enfans, les

78 OBSERV. SUR LES DEVOIRS
devoirs mutuels des époux, les devoirs des
enfans envers leurs pere & mere, & ceux de
chaque individu envers le genre humain, &
envers sa patrie.

Que l'homme remplisse tous ces devoirs,
nous osons lui promettre toute la félicité dont
un être créé peut jouir (1).

(1) L'homme doit mépriser le plaisir, dit le triste & orgueilleux Stoïcien, il ne doit rechercher la vertu que pour elle-même : c'est l'avilir, c'est s'avilir soi-même que de s'attacher à ses attraits. L'homme, dit au contraire le voluptueux Epicurien, ne doit rechercher que le plaisir même dans la vertu, elle ne lui a été donnée que pour le rendre heureux par le vrai plaisir qu'elle cause : c'est la dégrader que d'en rejeter les charmes. Le sage concilie ces deux doctrines également dangereuses : la vertu est son unique objet ; mais il se livre avec reconnaissance à tous ses charmes, parce qu'il sait qu'elle consiste dans l'observation de tous nos devoirs ; que pour les remplir dignement, il faut que nous nous y soumettions avec joie, & que par conséquent l'Etre suprême veut que nous goûtions cette joie qui est le principal caractère de la vertu qu'il exige de nous. Cet être souverainement bon ne peut d'ailleurs avoir créé l'homme que pour le rendre heureux dans tous les tems, même pendant cette vie : il a attaché cette récompense à la vertu ; pourquoi rejeterions-nous le don qu'il a voulu nous en faire ? c'est l'offenser que d'y être insensible.

Que de sensations agréables la nature ne lui prodigue-t-elle pas dans la seule fonction de son premier devoir de se conserver ? A ses repas , si son goût est satisfait , une secrète joie s'empare de lui : il fait qu'il faut la cacher , mais souvent il n'en est pas le maître. Ses plaisirs à table sont variés par une infinité de mets, & la nature le voulut ainsi pour multiplier ses plaisirs, & l'attacher d'autant plus fortement à la conservation de son être.

Unis par le goût & par le sentiment, que de charmes deux vertueux époux ne trouvent-ils pas dans leur union ? Au plaisir le plus touchant succede toujours le plus délicieux souvenir.

Tels sont les plaisirs des sens : passons à la moralité & à l'intelligence de l'homme.

S'occupe-t-il à perfectionner son entendement, s'il acquiert une connoissance, s'il découvre une vérité, il découvre un plaisir nouveau : son être s'agrandit, s'élève au-dessus de lui-même ; il embrasse par son esprit tous les objets qu'il parcourt ; il habite les cieux, il domine sur tout ce qui existe ; il

améliore tout ce que la nature créa. Et il arrive enfin au temple de la gloire qui le conduit à celui du bonheur. Mais lorsque ces connoissances qu'il a acquises, ces vérités qu'il a découvertes, il fait les peindre par des traits lumineux aussi fortement, aussi vivement qu'elles sont empreintes dans son esprit, lorsqu'il fait les faire adopter, & qu'il parvient par ce moyen à se rendre utile à ses semblables qu'il instruit; alors remplissant en même temps ses devoirs envers lui-même & envers ses semblables, chaque instant de sa vie est marqué par des plaisirs dont l'empreinte est ineffaçable.

Si l'homme de génie & le savant ne goûtent pas toujours cette joie qui devrait être le fruit de leurs travaux, qu'ils fondent leur cœur, ils s'apercevront qu'ils n'ont eu d'autre objet dans leurs occupations que de satisfaire leur vanité, dans le désordre des passions; au lieu de plaisir, on ne rencontre que des peines. N'ayons d'autre objet dans tout ce que nous entreprenons que de remplir nos devoirs, nous serons toujours contents de nous-même, nous goûterons cette volupté que la nature inspire

inspire à tous ceux qui s'en acquittent dignement.

Oui, le bienfait porte avec lui sa récompense, & cet heureux travail auquel vous vous livrez pour le bonheur d'autrui, est la base du vôtre. La nature auroit cru n'avoir rien fait pour nous, si les hommes n'avoient pu être heureux qu'en jouissant des biens répandus sur la terre. Elle voulut qu'ils le fussent encore par les bienfaits qu'ils peuvent rendre à leurs semblables, & pour les engager à rechercher cette félicité, la nature en épura la source & ne sema que des fleurs dans les chemins qui y conduisent.

L'homme qui comble de bienfaits une épouse chérie, qui rend ses enfans vertueux & ses amis heureux, a-t-il l'ame assez vaste, pour contenir le bonheur qu'il mérite? Celui qui par sa sagesse, sa prudence & ses lumieres devient le bienfaiteur du genre humain, existe-t-il assez pour jouir en entier de sa félicité? Cette félicité pleine & entiere, pure & délicieuse est celle des Monarques, qui pleins d'amour pour leurs sujets, ne s'occupent que du soin de les rendre heureux par la

sageſſe de leur gouvernement & par la voie des bienfaits.

Mais tous nos devoirs tendent à une ſeule fin ; c'eſt de nous rendre dignes de préſenter au Souverain de tous les êtres, nos juſtes hommages. Lorsque nous rempliſſons cet auguſte devoir, élevés juſqu'au trône de ſa toute-puiſſance, il ſemble que nous participions à tous ſes attributs divins : ſa ſageſſe infinie ſemble nous inſpirer, nous conduire, nous guider : ſa bienſaiſance nous raffure ; le bonheur éternel, immuable, dont cet Etre ſouverainement heureux jouit, nous ravit : nous le goûtons. Toujours occupés à imiter ſes vertus infinies, pourquoi ne participerions-nous pas à ſa parfaite félicité : peut-on n'être pas ſouverainement heureux auprès de l'Etre ſouverainement bienſaiſant ? L'accompliſſement de nos devoirs envers le ſouverain Etre, eſt donc pour l'homme, le comble de la félicité.

Si la nature au lieu du plaſir, avoit placé la douleur & la peine à côté de nos devoirs, elle ſe ſeroit contrariée, elle nous auroit invité à fuir ce qu'elle nous preſcrit de ſuivre :

les devoirs que nous venons d'indiquer, sont toujours accompagnés de vrais plaisirs, nous venons de le prouver ; la nature nous a donc imposé l'obligation de les remplir.

Cependant l'homme entraîné par tant d'attraits vers ses devoirs, les transgresse ; il préfère aux plaisirs délicats que la nature lui prodigue, lorsqu'il les remplit, une infinité de maux de toute espèce, dont il est accablé, lorsqu'il s'en écarte. Tous les êtres créés suivent exactement ses loix ; l'homme qu'elle a le plus favorisé, les transgresse : comment peut-il se conduire d'une manière opposée aux sentimens gravés dans son cœur, & si contraire à son propre bien ? Nous allons l'expliquer dans le Chapitre qui suit.



CHAPITRE XVIII.

Que l'homme est libre par sa nature.

Ce n'étoit pas assez que la nature eût marqué de l'empreinte du plaisir chaque devoir qu'elle imposoit à l'homme, & qu'elle eût ennobli son être du don précieux de la moralité & de l'intelligence; s'il avoit été forcé de se livrer aux sentimens qu'elle lui inspire, s'il n'avoit pu enfreindre ses loix, tout auroit été dans l'ordre parmi les hommes, une paix universelle auroit régné parmi eux; la joie, les plaisirs se feroient succéder, rien n'auroit pu les altérer..... Mais tous ces avantages, l'homme les tiendrait de la nature & non de lui-même. Etre purement passif, il n'agiroit que par les mouvemens secrets qu'elle lui auroit imprimé, elle détermineroit toutes ses actions, de même que le ressort d'une montre en détermine tous les effets: nous jouirions du bien qui en résulteroit; mais nous n'aurions ni le plaisir ni la gloire de

l'avoir produit, nous ne ferions que l'instrument dont la nature se serviroit, notre volonté n'auroit aucune part à nos actions, nous n'aurions aucun mérite, il ne consiste que dans le choix.

Que restoit-il à faire à la toute-puissance du Créateur, pour rendre l'homme aussi parfait qu'il pouvoit l'être ? Rien si ce n'est de lui laisser le mérite du choix du bien, après lui en avoir inspiré le sentiment.... Il le créa libre (1).

Tous les êtres de l'Univers sont soumis aux loix du mouvement ou de l'instinct, qui leur ont été prescrites : l'homme seul, comme son Créateur, est indépendant, il a été créé à son image.

C'est ainsi que malgré les fortes impulsions de la nature vers ses devoirs, il peut les enfreindre.

Mais est-ce un avantage de pouvoir faire le mal ? Oui, lorsqu'on a également le pouvoir de faire le bien ; c'est la prérogative

(1) Nous dirons dans le Chapitre suivant en quoi consiste la liberté de l'homme,

la plus précieuse, puisqu'on est le créateur du bien que l'on fait.

Il n'y a que le Tout-puissant infini en toutes choses, qui puisse avoir le mérite infini du choix du bien, sans pouvoir produire le mal; parce que, si son indépendance est infinie, son amour pour le bien l'est aussi. S'il avoir créé un être entièrement égal à lui, il auroit cessé d'être ce qu'il est; puisque la toute-puissance ne peut exister avec l'égalité: elle est par son essence, nous l'avons dit, une, simple & indivisible.

Cet Etre bienfaisant a communiqué à l'homme le plus auguste de ses attributs, en le créant libre. Il a plus fait: l'homme devenant l'arbitre de ses actions, son Créateur s'est départi en quelque façon de sa toute-puissance sur cet être (1), afin qu'il fût aussi indépendant que lui.

Que l'homme forme des vœux, il ne pourra rien désirer, qui ne soit bien inférieur à une

(1) La liberté de l'homme n'implique pas avec la toute-puissance de son Créateur, puisqu'il n'est libre que par la volonté éternelle de cet Etre tout-puissant.

faveur aussi singulière; cependant il en abuse : ce don glorieux qu'il a reçu de son Créateur devient en lui, par l'abus qu'il en fait, la source de son avilissement.

Voyons comment se fait un si grand changement dans l'homme.

CHAPITRE XIX.

Comment les vices & les passions se forment dans le cœur de l'homme.

LES vices & les passions ne sont pas innés en nous : la nature, nous l'avons dit, ne se contrarie pas; elle ne pouvoit placer dans le même être deux principes opposés : elle nous a créés pour la vertu, elle ne pouvoit nous donner des penchans pour le vice (1).

(1) On doit se rappeler que nous ne considérons ici l'homme que dans l'état de nature : sa chute par le péché, son rétablissement par la grace, & les effets de l'un & de l'autre, sont des questions de Théologie étrangères à nos observations.

Mais l'homme est libre; il n'est pas forcé d'agir d'après les sensations qu'il éprouve, il peut céder ou résister à leurs impulsions, leur donner plus ou moins de ressorts; il peut effacer de son cœur jusques aux plus légères traces des sentimens que la nature y a gravés. Elle l'invite par les appétits de ses sens, à remplir les devoirs de la conservation du physique de son être, & de la propagation de son espèce : elle l'invite par l'amour & l'estime de soi-même, par l'amour & l'estime de ses semblables, & par le profond respect envers son Créateur, dont elle a gravé en lui les sentimens, à remplir les devoirs concernant sa moralité & son intelligence.

L'homme peut agir, ou ne pas agir d'après ces différentes affections : s'il n'agit pas, il manque à tous ses devoirs, il n'en remplit aucun; & cette inaction est un vice qu'on nomme oisiveté.

Il peut se livrer entièrement aux appétits de ses sens, & étouffer en lui tout sentiment relatif à sa moralité, & à son intelligence : rien n'est si humiliant pour l'humanité, que

ce vice. On le nomme libertinage ou débauche.

Il peut exalter dans son cœur l'amour & l'estime de soi, lui subordonner tous ses autres sentimens ; alors livré entièrement à l'amour de soi-même, il ne remplit que ses devoirs envers lui, & manque à ses devoirs envers les hommes. Cet amour excessif de soi-même est un autre vice que nous nommerons amour-propre.

Il peut encore s'affecter trop sensiblement de l'amour de ses semblables, & s'oublier lui-même. C'est un vice bien rare, mais c'en est un, & je le nomme misanthropie ou crédulité, suivant les divers excès qu'il produit.

Rien n'est enfin si sacré & si saint que l'homme ne corrompe..... Il abuse même du sentiment d'amour & de respect qui l'élève vers son Créateur, & l'unit à cet Etre suprême. Cet amour qui doit être infini, comme celui qui en est l'objet, cet amour, principe de toute vertu, il le transforme en un vice détestable, lorsqu'au prétexte d'un zèle mal-entendu pour le culte auguste de la divinité, il néglige, il méprise & foule aux pieds tous

ses autres devoirs , & ose s'en faire un mérite auprès de cet Etre suprême qui lui en a imposé l'obligation. On nomme ce vice fanatisme.

Il y a sans doute d'autres vices , puisqu'il y a d'autres excès , & que tout excès est un vice ; mais ils ne sont que le produit de ceux que nous venons de nommer.

Lorsqu'on se livre à toute leur fougue , ils dégénèrent en passions : & précipitent l'homme dans les plus affreux défordres.

Ainsi cet être créé pour la vertu , s'il en altere les sentimens qui sont en lui , est sans cesse exposé sur la pente des crimes. On en fera parfaitement convaincu , lorsque nous aurons examiné séparément chacun des vices dont nous venons de parler.



CHAPITRE XX.

De l'oïfiveté, & des vices qu'elle produit.

Tout est en mouvement, tout agit dans ce vaste Univers, l'action est de l'essence de tous les êtres. L'homme doué des plus sublimes facultés doit-il rester dans l'inaction? Le repos est nécessaire à sa conservation, nous en convenons, tout sommeille pendant un temps dans la nature; mais le moment de l'action arrive-t-il? Tout s'éveille, tout s'ébranle..... L'homme doit-il rester dans un perpétuel repos?

A peine les frimats de l'hiver cessent-ils de coaguler l'humide qui nourrit les plantes, qu'elles reprennent leur première vigueur: elles pompent avec une nouvelle activité, avec une nouvelle force le suc qui doit les nourrir. Déjà elles sont émaillées de fleurs, leurs rameaux se développent, s'étendent; elles se parent de leur premier ornement, elles se pressent d'embellir, de croître & d'éla-

borer depuis leurs racines jusqu'au sommet de leur tige, l'essence des suc dont elles forment leurs fruits, pour le présenter à l'homme.

La pierre dans les concavités de la terre ne cesse d'agir, & de prendre de nouveaux accroissemens.

A peine l'aurore peint-elle les côteaux de l'incarnat de ses roses, que tous les animaux à l'envi fendant les flots, bondissans dans les champs, suspendus dans les airs, vont remplir les vœux de la nature : ceux-ci s'occupent à chercher à leurs petits une legere nourriture proportionnée à leur foiblesse ; ceux-là à réparer les forces qu'ils ont perdues ; & d'autres à préparer le duvet où ils doivent pondre & loger leurs tendres nourrissons.

Tous ces globes qui brillent dans les cieux, & qui nous éclairent, sont sans cesse en mouvement. Tout être est en action suivant les loix de la nature.

Qu'est-ce donc que l'homme prétend, lorsqu'il s'arroge le droit de vivre dans l'oïveté ? Quelle différence y a-t-il de lui à tous les autres êtres ? Nous n'en connoissons aucune autre, si ce n'est qu'indépendamment de sa

qualité d'être physique, la nature lui a encore donné la moralité & l'intelligence. Soumis par cette double qualité à de nouveaux devoirs, il est d'autant plus obligé d'agir (1).

L'homme est le seul être à qui la nature ait accordé la prérogative de connoître la main bienfaisante qui l'a formé : il sent en lui un feu divin qui l'embrâse, qui le porte par des élans continuels vers ce Souverain arbitre des choses, auquel il désire se réunir. Comment pourra-t-il s'acquitter de sa reconnaissance envers ce divin Auteur de ses jours ? La béatitude de cet Etre est infinie ; l'hommage que l'homme lui rend, n'y ajoute rien ; mais cet Etre créateur se complaît en ses créatures ; il exige de l'homme qu'il soit bienfaisant, il exige qu'il améliore toutes les facultés dont il l'a favorisé : ce n'est pas l'affaire d'un moment. Plus l'homme s'occupe de ses devoirs, plus il avance vers la perfection : l'Etre suprême ne lui a prescrit aucune borne ; il ne

(1) Le repos de l'ame est le seul repos que l'homme doit rechercher ; mais il ne peut l'acquérir qu'en observant tous ses devoirs, c'est-à-dire, en ne cessant d'agir.

doit donc s'en prescrire aucune, il doit sans cesse aspirer à de nouveaux progrès : ce n'est pas assez qu'il parvienne à un certain degré de connoissances, à un certain degré de bien-faisance & de sagesse, il doit compte à l'Auteur de ses jours, de toutes les connoissances qu'il auroit pu acquérir, de tout le bien qu'il auroit pu faire, & qu'il a négligé par son indolence & son inaction.

Tout l'Univers, nous l'avons dit, obéit sans cesse aux loix de son Auteur : l'homme est libre ; est-ce pour lui une raison de les enfreindre ? Non ; c'est au contraire une nouvelle raison de ne jamais s'en écarter ; puisque la liberté dont il jouit, lui fait un mérite de s'y soumettre.

Veut-on une preuve bien sensible que l'oisiveté est un état contre nature ? L'homme n'a pas d'ennemi plus fâcheux & plus incommode que l'ennui : il est le résultat de l'oisiveté. L'ennui produit bien-tôt ce fleau effrayant & meurtrier qu'on nomme vapeurs, dont l'homme autrefois laborieux, étoit exempt, & auquel l'art n'apporte aucun remède, ni même aucun soulagement : n'en

soyons pas surpris ; on ne détruit pas la cause de la maladie , le médecin ne peut en détruire les effets : un travail forcé en est le seul remède (1).

Les vapeurs ne sont pas la seule maladie qui afflige l'homme oisif. Le défaut d'action rouille le ressort du physique de notre être, ses fonctions ne se font pas avec l'activité nécessaire à la végétation des sucs qui doivent le nourrir : de-là naissent un nombre infini de maladies dont l'homme oisif est assailli, & que

(1) On vient de donner un traité des Vapeurs fort volumineux. Tous ceux qui ont eu recours aux talens de l'Auteur sont nommés dans cet Ouvrage : j'y remarque deux choses. La première est que le siège des vapeurs est principalement dans le genre nerveux, principe du mouvement, au moyen des esprits animaux qui s'y répandent ; le défaut d'action qui donneroit une libre circulation à ces esprits animaux est donc la cause de cette maladie. La seconde est que les gens du monde, & surtout les femmes qui dans ce siècle sont les êtres les plus désœuvrés, sont les seules qui en sont attaquées : les jeunes gens & les pauvres, les uns très-dissipés, les autres très-occupés ne la connoissent pas : c'est une nouvelle preuve qu'elle n'est produite que par l'inaction. On en connoît la cause : il est aisé d'y appliquer le remède.

le peuple toujours occupé ne connoît pas.

Passons au moral. Qu'est-ce qu'un homme oisif, conséquemment inutile aux autres ? c'est un homme méprisé de tous ceux qui le connoissent, esclave de tous ceux qui l'environnent, & qui ne peut briser ses fers; ridicule s'il aspire à tenir un rang dans la société, délaissé de tous s'il n'y tient par aucun rang. En effet, sans mérite, l'homme n'a point d'existence morale, on ne peut acquérir de mérite qu'en agissant, puisque rien ne produit rien; or l'homme oisif n'agit pas; il ne peut donc avoir d'existence que celle des animaux qu'on repaît dans une ménagerie : il leur est encore bien inférieur, puisque c'est par son choix qu'il leur ressemble.

Le travail est si nécessaire à l'homme, que ceux-là même qui vivent dans l'inaction, cherchent à faire de l'exercice; mais se mouvoir pour ne faire autre chose que se donner du mouvement, est-ce agir d'une manière digne de l'homme? Il me semble voir une machine qui va & revient au même point sans rien produire : à peine les enfans s'en amusent. Tel est le cas que l'on fait de ces
hommes

hommes encore plus machines qui n'agissent que pour se mouvoir. L'homme peut-il se persuader qu'il a été créé uniquement pour tenir une petite place sur la terre, & en respirer l'atmosphère? Cet être doué de facultés si éminentes, peut-il penser que sa tâche est remplie, lorsqu'après avoir reposé sur le duvet la moitié du jour, après avoir englouti dans son estomac les mets les plus délicats, & les vins les plus exquis, il se présente à une promenade, retourne au logis, & recommence ainsi chaque jour sa carrière? Qu'a-t-il fait lorsque sa dernière heure arrive? Rien. A-t-il du moins joui de quelques plaisirs? D'aucun; il vaudroit donc mieux pour lui & pour ses semblables, qu'il n'eût jamais existé.

Il y a des hommes qui s'occupent; mais quel est l'objet de leurs travaux? De passer le temps: ils se livrent à des amusemens, ils se donnent de légères occupations pour ne pas s'ennuyer. Remplissent-ils leur objet? Non, ces légères occupations ne les occupent pas, l'ennui les poursuit: il n'y a que les occupations utiles, celles dont le but est le plus grand bien que l'homme puisse faire, qui

soient agréables, & qui ne donnent aucune prise à l'ennui, cet ennemi de l'homme oisif qui sans cesse l'assiège pour le forcer à agir.

D'autres s'occupent à méditer. C'est encore quelque chose que méditer; mais ce n'est pas agir : s'ils méditent sur la règle de conduite qu'ils doivent suivre, ils agiront certainement; s'ils n'agissent pas, ce sont des êtres aussi inutiles que ceux qui ne s'occupent pas même à méditer, & ils sont bien plus répréhensibles; puisqu'il est impossible que leurs réflexions ne condamnent leur engourdissement.

L'homme n'a donc aucun prétexte de s'abandonner à l'oisiveté : il cesse pour ainsi dire d'être homme en cessant d'agir : il n'est pas même un être animé, il en perd la qualité par son inaction. Plus abject que les brutes, sa moralité & son intelligence ne servent qu'à lui reprocher l'abus qu'il en fait : l'ennui affoiblit son corps, les maladies le tyrannisent, il n'est fait que pour le mépris & les peines.

Voilà les maux que l'homme oisif se creuse. Voici ceux qu'il fait à la société.

L'homme oisif éprouve sans doute toutes les

sensations dont l'espece humaine est affectée : ces sensations le pressent de remplir les fins pour lesquelles il a été créé ; il est du moins un être passif : il sent toute la noblesse de son être, & combien il en est déchu ; il s'attriste ; prendra-t-il la résolution d'agir pour recouvrer le rang où la nature l'a placé parmi les autres êtres ? Non ; engourdi par l'oïveté, il n'est plus capable d'aucun effort, l'écorce qui l'environne ne lui permet plus de se mouvoir, il cherche à se faire illusion, il se flatte. Si la nature l'a favorisé de quelque talent qui n'est pas à lui, qu'il n'a pas sçu améliorer, il se l'attribue, l'amour qu'il a de lui-même le lui grossit ; il devient orgueilleux, vain, présomptueux : l'orgueil, la vanité, la présomption sont les vices propres à la fatuité ; la fatuité est l'appanage des ignorans. Qui est plus ignorant que l'homme oïfif ?

Veut-il se faire considérer par sa naissance ? Il est minutieux, pointilleux, fier, hautain, insupportable à tous ceux qui l'approchent : par sa fortune ? elle fera bientôt dissipée, s'il ne donne aucune attention à régler sa dépense : ne connoissant pas les hommes, il

deviendra prodigue, s'il croit capter leur estime par ses libéralités & par son luxe ; ou il deviendra avare, s'il croit que ses richesses lui donnent de la considération ; & son avarice fera d'autant plus fardide, qu'il voudra par son économie ramasser les mêmes trésors qu'il auroit pu accumuler par son travail.

Enfin n'ayant point de vrai mérite, celui d'autrui l'offusquera ; il en fera jaloux, envieux ; & ne pouvant y atteindre, il le déprimera par toute sorte de calomnies, pour se consoler de celui qu'il n'a pas.

Que fera-t-il encore ? S'il ne peut se faire considérer par ses talens, par sa naissance, ni par ses richesses il affectera le maintien du sage, & si cela ne suffit pas, il se couvrira du masque de la Religion, il deviendra hypocrite ; ou s'il se dévoue sincèrement au culte des autels, l'homme oisif n'agit pas, son culte ne fera qu'extérieur, il ne remplira aucun autre devoir, il ne fera qu'un fanatique.

Il est peu d'hommes oisifs, dira-t-on, qui cherchent à se faire considérer ; la plupart passent leur vie dans le plus parfait engourdissement, peu soucieux de l'estime, ou du

mépris de leurs semblables..... Oui, nous le savons, l'oïveté amène souvent l'homme à cet excès d'abrutissement ; mais alors que devient-il ? Celui qui n'est pas occupé, est d'autant plus assailli des appétits de ses sens : l'homme oïfif ne s'occupe jamais ; il est donc nécessaire qu'il soit sans cesse éguillonné par les plus vives passions. Quel frein opposera-t-il à leur fougue ? L'action ? Il n'agit pas. La crainte des hommes ? La honte ? Le sentiment n'a plus de prise sur celui dont nous parlons, il a perdu toute pudeur ; il sera donc le plus crapuleux, le plus débauché de tous les hommes ; & si sa fortune ne lui permet pas d'assouvir les infâmes passions qui l'assiègent de toute part, le crime coûte peu de peine, il s'y livrera sans remord.

C'est dans la classe des hommes oïfifs que l'on rencontre principalement les lâches, les voleurs, les brigands, les assassins.

C'est ainsi que l'homme altérant en lui le sentiment de la nature, qui le presse sans cesse d'agir pour remplir ses devoirs, est capable de toute sorte d'excès & de crimes.

C H A P I T R E X X I.

De la débauche ou du libertinage.

L'HOMME est un être physique, moral & intelligent; il est nécessaire qu'il éprouve des sensations différentes relativement à ces différentes qualités. On nomme appétits des sens, les sensations qui affectent le physique de son être : on nomme affections, ou sentimens, celles qui concernent sa moralité & son intelligence.

La nature l'a affecté de ces différentes sensations, pour l'instruire de ses différens devoirs : ses sens l'avertissent des soins qu'il doit prendre de sa conservation, & de la propagation de son être : sa moralité & son intelligence l'instruisent de ce qu'il se doit, de ce qu'il doit à ses semblables, de ce qu'il doit à son Créateur.

Quelle est la différence de l'homme physique à l'homme moral & intelligent ? C'est celle de l'animal à l'homme ; conséquemment

celui qui s'affujettit absolument aux appétits de ses sens n'est plus qu'un animal, une vile brute. On nomme ce vice, nous l'avons dit, débauche ou libertinage.

Nous ne prétendons pas que l'homme oublie qu'il est un être physique, & qu'à l'exemple de Diogène il s'abstienne de tout, excepté de mourir de faim. L'excès en tout genre est vicieux ; ce principe est essentiel, ne l'oublions jamais.

L'animal remplit ses besoins, après quoi la nature se tait, il n'a plus de desirs. Que l'homme remplisse également les siens : qu'il jouisse encore s'il le veut, des aises qu'il s'est données ; la nature l'a créé industrieux, c'est la récompense de son industrie : qu'il ne craigne pas même de se livrer aux plaisirs qui dérivent de l'accomplissement de tous ses devoirs, il ne faut jamais la contrarier, encore moins détruire les ressorts dont elle se sert pour nous amener à ses fins. Quand l'homme veut se dépouiller du physique de son être, il fait de vains efforts, il ne fait plus ce qu'il est : comment le sauroit-il ? Il n'est rien dans l'ordre de la nature : toujours

triste, sombre, inquiet, s'il remplit quelques devoirs, c'est toujours avec peine, il ne peut s'en acquitter dignement ; il rend la vertu âpre & dure, est-ce là le moyen de la faire aimer ?

Mais renfermons notre censure en de justes bornes : il vaut bien mieux que l'homme s'applique à détruire en lui tout appétit des sens, (il feroit trop heureux s'il pouvoit y parvenir) que de se livrer à toute leur fougue.

Quel est cet être à figure humaine que je vois assis à cette table couverte de mets ? Il nage dans les sucres qui coulent de toute part de son corps putride : ses muscles tendus lui permettent à peine de respirer ; sa voracité n'est pas encore rassasiée : on l'enlève, on l'emporte chez lui : il va s'y occuper à digérer, il n'a chaque jour d'autre occupation.

Cet autre moins vorace, mais plus somptueux & plus gourmet, ne se nourrit que des alimens les plus recherchés. Sa table en hiver n'est servie que de fruits d'été, & dans l'été que de fruits de l'hiver ; il dédaigne ce que la nature produit dans le pays qu'il habite, & ne fait cas que des mets étrangers. Ce n'est

pas sans peine que l'on parvienne à confondre ainsi les saisons & les climats ; aussi le gourmet a-t-il bien des occupations ; mais elles se bornent toutes au luxe de sa table.

Là je vois un crapuleux qui a perdu la raison & le sentiment : il vient de les sacrifier à son intempérance , c'est l'usage journalier qu'il en fait : on a peine à le relever , ses jambes chancelantes refusent de le soutenir.

Sont-ce là des hommes ? Non. Sont-ce des animaux ? Non : ce sont des êtres encore plus vils.

Suivons ce libertin. Où va-t-il ? Il va profiter sa santé à des femmes de débauche , ou corrompre l'innocence , acheter le plaisir de l'amour , l'éteindre , sans en jouir , sans en remplir l'objet , & se mettre hors d'état de le remplir jamais : il lui faut chaque jour de nouvelles jouissances , il en fait son unique occupation. Sexe trop facile qui surpassez quelquefois l'homme en dérèglements , vous avez corrompu en lui le sentiment , vous êtes la cause de ses excès , & souvent vous n'en êtes pas l'objet , tellement il vous méprise. Tel est le vrai portrait du libertin & de la femme

débauchée : ils ne diffèrent des animaux que par l'excès de leur abrutissement.

Quel mal dira-t-on le libertin & le débauché font-ils à la société ? Ils y portent la contagion, par leurs mauvais exemples ils corrompent les autres. Et d'ailleurs la débauche & le libertinage sont des dérèglemens de nos sens, & deviennent des passions très-vives, qui émoussent en nous tous les sentimens de nos autres devoirs. Lorsque l'homme en est subjugué, il n'est plus de bornes qui puissent l'arrêter, plus de freins qui puissent le retenir ; il n'est donc aucun excès, aucun crime dont le débauché & le libertin ne soient capables, pour assouvir leurs infâmes desirs.

Mais un vice aussi abject mérite-t-il que nous nous en occupions plus long-tems ?

Passons à l'amour excessif de nous, ou à l'amour-propre, vice d'autant plus dangereux, qu'on le prend souvent pour de la vertu ; tandis qu'il est la source d'un nombre infini de vices.



CHAPITRE XXII.

De l'amour excessif de nous ; ou de l'amour-propre , & des vices qu'il produit.

L'HOMME doit sans doute s'aimer & s'estimer ; c'est le premier sentiment que la nature lui inspire ; autrement il ne prendroit aucun soin de se conserver , ni de perfectionner les facultés de son être. Mais ce sentiment a ses bornes , il doit faire place aux autres sentimens empreints dans son cœur.

Ainsi l'homme doit s'aimer ; mais il doit aussi aimer ses semblables : il doit s'aimer ; mais il doit aimer sa femme , ses enfans , ses parens : il doit s'aimer ; mais il doit préférer le bien public au sien propre ; le bien d'un seul homme même à ses propres yeux , ne devoit rien être en comparaison du bien général : il doit enfin aimer l'auteur de ses jours au-dessus de toute chose , & plus que lui-même.

Plus l'homme s'aime , moins il aime les autres. Chaque vice a ses degrés , l'amour

excessif de foi a les siens : lorsque ce vice est exalté à son plus haut période, l'homme n'est affecté que de son intérêt personnel : concentré en lui-même, il rapporte tout à son individu, il lui sacrifieroit l'Univers; il n'est ni citoyen, ni époux, ni fils, ni pere, il n'est plus rien que lui, il méconnoît jusqu'à l'arbitre de ses jours.

Cependant il n'est pas de vice plus séduisant : il se déguise, comme un protégé, sous toute sorte de formes, & c'est le plus souvent sous le voile de la justice, qu'il nous fait adopter ses plus funestes erreurs.

La nature nous presse de secourir le malheureux. Délibérons, dit l'amour-propre, puisque le sage procede ainsi, avant de rien entreprendre. Que faisons-nous alors? Nous mettons dans la même balance l'amour d'autrui & l'amour de nous : le moindre mouvement de l'amour-propre la fait panacher en notre faveur; nous commettons une premiere injustice, nous en contractions l'habitude, nous parvenons à ne plus délibérer, nous en commettons une infinité d'autres.

Comment éviter cet écueil? Rien n'est plus

aisé. Dans le doute, faisons toujours du bien à nos semblables : nous ne formerons jamais de doute, en une parfaite égalité d'intérêt.

Mais de plus, quel est le vrai intérêt de l'homme ? Qu'il est foible lorsqu'il est seul & isolé ; il a donc le plus grand intérêt d'être intimement uni à ses semblables, & de cimenter cette union par ses bienfaits ; ainsi il acquerra un nombre infini de bras , au lieu d'un seul qu'il leur prête : les forces réunies sont bien plus puissantes que lorsqu'elles sont divisées. C'est par cette raison que la nature toujours occupée du bien des hommes, voulant donner aux facultés de leur être toute l'énergie possible, les créa sociables. L'amour-propre contrarie donc en même-tems tous les sentimens de la nature. Il contrarie même l'amour bien entendu de soi.

Que faire cependant , si chaque individu de l'espece humaine abandonne son devoir envers ses semblables pour son propre intérêt ? Que faire ? Nous l'avons dit , ne pas les imiter, l'on acquerra d'autant plus de mérite : la bienfaisance n'est pas d'ailleurs un commerce d'intérêt ; cependant il n'arrive

jamais qu'on en recueille aucun fruit : on fait des heureux , on l'est soi-même ; qu'a-t-on de plus à desirer ?

Que l'homme qui n'aime que lui-même , est au contraire malheureux ! Toujours solitaire , triste , sombre , inquiet ; au dehors rien ne l'affecte , rien ne le touche , il n'est sensible à rien , tout lui est étranger , indifférent ; oui , le plaisir d'autrui l'affecte ; mais c'est pour l'affliger. S'il rentre en lui-même , qu'y voit-il ? Un vuide affreux qui l'épouvante , & s'il se reconnoît il frissonne d'horreur. . . .

Nous avons prouvé dans le Chapitre précédent que l'oïveté est la source d'un nombre infini de vices : les mêmes vices naissent de l'amour excessif de soi , ou de l'amour-propre , & il en produit bien d'autres. L'homme oïsf peut aimer ses semblables , quoiqu'il ne fasse rien pour eux : celui qui n'aime que soi est nécessairement leur plus cruel ennemi. L'homme oïsf est lourd , pesant , efféminé , ses passions ont peu de ressorts : rien n'égale la vivacité de celles que l'amour-propre produit.

Le premier vice qui naît de celui-ci est le plus dangereux ; c'est la cruauté. La pitié

n'entra jamais dans le cœur de celui qui n'aime personne.

L'amour-propre produit encore l'orgueil, la vanité, la présomption; car celui qui s'aime uniquement, s'estime aussi uniquement, & conséquemment n'estime pas les autres; il est donc nécessairement vain, orgueilleux & présomptueux.

Celui qui s'aime uniquement est encore vindicatif & colere: il apprécie trop son mince mérite, & les qualités qu'il s'arroe, pour souffrir qu'on y porte la moindre atteinte: c'est un crime qu'il ne pardonne pas.

Il est aussi jaloux & envieux à l'excès. Toute préférence accordée au mérite d'autrui est l'affront le plus sanglant qu'on puisse lui faire.

A-t-il de la fortune & peu de talens? il cherche à éblouir ceux qui l'approchent, par le faste le plus imposant; c'est l'aliment dont il repaît chaque jour son amour-propre. Mais s'il place son mérite dans ses richesses, il n'est pas d'avares plus sordides, plus durs. Tous les hommes périroient de faim, qu'il ne déveroit pas sa bourse pour les secourir.

Son intérêt exige-t-il que pour les tromper, il feigne le zèle le plus ardent à ses devoirs, il fait aussi-tôt, mieux que personne, ajuster son maintien, affecter l'ordre, la décence, la vertu, & l'attachement le plus vif au culte des autels. Que ne feroit-il pas pour son intérêt ? il devient le plus parfait hypocrite, ou le fanatique le plus outré.

Crapuleux dans la débauche, audacieux, effronté, brutal dans le libertinage ; il est le plus pervers des êtres. Dans le délire de la plus vive passion, auprès de l'objet de ses vœux, il ne voit, il ne connoît, il ne cherche, il n'aime que lui-même.

Traître, perfide à tous, si la trahison & la perfidie la plus noire peuvent servir ses projets ; assassin, s'il peut espérer l'impunité de son crime ; aucun forfait ne l'effraie, lorsque son intérêt le lui commande.

L'homme doit donc se garder sur-tout de l'amour excessif de soi : c'est le plus dangereux de tous les vices.

CHAPITRE XXIII.

*De l'amour excessif de nos semblables ,
& des vices qu'il produit.*

Nous avons dit que tout sentiment n'est plus dans l'ordre de la nature & dégénère en vice , dès qu'il est poussé au-delà des bornes prescrites : alors même il nuit en proportion de son énergie aux autres sentimens que la nature a placés dans notre cœur.

Nous avons prouvé cette proposition à l'égard des sensations que nous éprouvons par nos sens , pour nous avertir de nos devoirs concernant le physique de notre être , & à l'égard de l'amour & de l'estime de nous , dont nous avons reçu le sentiment , pour nous exciter à perfectionner notre entendement & nos qualités morales.

Il en est de même de l'amour de nos semblables. Ce sentiment qui nous élève aux plus hautes vertus , lorsque nous le contenons en de justes bornes , devient nuisible à la société

& à nous-mêmes lorsque nous les transgressons.

Nous devons aimer, estimer nos semblables, & les combler de biens s'il nous est possible; mais nous ne devons pas nous affecter de ce sentiment, jusqu'à nous oublier pour eux.

L'homme est souvent dur & difficile envers ses semblables par trop d'amour pour eux, l'homme est souvent foible & facile par trop de crédulité. J'appelle le premier misantropie & l'autre crédule.

Que l'on ne dise pas que la misantropie, la crédulité sont simplement des défauts & non des vices : on en jugera par les maux qui en résultent. Non-seulement la société en est accablée, mais encore les cœurs où ces vices germent; cependant la misantropie est un vice moins dangereux que la crédulité.

Le misantrope a une si haute idée de l'excellence des qualités de l'homme, il prend un intérêt si vif & si ardent au bien du genre humain, qu'il voudroit que tous les hommes fussent aussi sinceres, aussi honnêtes, aussi vertueux que lui; & parce qu'ils sont vicieux, souvent il les fuit, il craint de les approcher : il gémit de leurs vices, il s'afflige de leurs

excès, de leurs crimes, il s'affecte même de leurs défauts : il parvient enfin par principe d'amour pour eux, à les haïr.

Mais observons que cette haine n'a pour objet que leurs vices, & jamais leurs personnes ; il fera des vœux pour leur bonheur, il ne laissera échapper aucune occasion de l'accroître, sa bienfaisance ne se lassera jamais ; enfin, il n'oubliera aucun de ses devoirs envers eux ; mais il ne se liera point, il ne leur épanchera point son cœur, il s'isolera même pour les fuir. . . . Eh ! s'il s'habituait à supporter leurs défauts, s'il ne s'obstinait pas à les décrier, s'il étoit indulgent, affable, il parviendrait au contraire à corriger les hommes, il deviendrait l'exemple des humains, & ses efforts rendroient à l'univers la vertu gémissante sous les chaînes du vice.

L'homme rare que je peins ici est cependant vertueux ; mais toujours triste, inquiet & chagrin, il se nuit à lui-même : il est brusque, incommode, & insociable ; on l'abhore, il fait abhorer la vertu ; il est donc nuisible à la société.

Le crédule, offre un caractère précisément

opposé à celui de l'homme dont je viens de parler : il ne peut se persuader que les hommes aient des défauts, il les croit tous bien-faisans comme lui ; aussi le trompent-ils à chaque instant. A peine a-t-il éprouvé la méchanceté & l'injustice des uns , qu'il devient le jouet de la fourberie des autres : toujours occupé à se sacrifier à ses semblables , personne ne fait rien pour lui , il reçoit mille dégoûts , & sa bonhomie l'expose sans cesse à en recevoir de nouveaux.

Mais , l'un a l'idée la plus noire des hommes , il ne les supporte pas : l'autre en a l'idée la plus avantageuse ; il ne se lasse pas de les accueillir. Il s'égarent l'un & l'autre par deux voies différentes ; leur principe est le même , c'est l'amour excessif de leurs semblables. Celui-là voudroit qu'ils fussent parfaits , & n'est jamais content d'eux : celui-ci est persuadé qu'ils le sont , & leur donne toute sa confiance : l'un ne cesse de les censurer , l'autre les excuse toujours.

Ils souffrent cependant l'un & l'autre dans un amas de peines & de sollicitudes. Celui-là a toujours le cœur ulcéré de la méchanceté

& des perfidies des hommes ; celui - ci des injustices qu'ils lui font : ils s'oublient l'un & l'autre pour ne s'occuper que de leurs sembla-
bles , ils ne peuvent goûter cette paix , cette consolation qui fait le charme de la vie & que l'on ne trouve qu'en soi , lorsqu'on a rempli ses devoirs.

Mais le crédule est plus nuisible à la société que le misantrope. S'il est en place , sa confiance aveugle pour tous les hommes , fait souvent gémir la vertu & triompher le vice : quel rang qu'il tienne dans la société , sa facilité , sa foiblesse pour ceux qui l'approchent , forment le fourbe & le scélérat , qui perfectionnant bientôt leur art , trompent ensuite tous les hommes. Y auroit-il des trompeurs , s'il n'y avoit des crédules ?

Il est des peres & des meres dont l'amour pour leurs enfans est si excessif , que leurs vices paroissent à leurs yeux des vertus , leurs excès , des vivacités de jeunesse ; ils les applaudissent , ils allument le feu de leurs passions , ils l'attisent par leur indulgence , & deviennent les complices de leur dérèglement.

Mais que dirons-nous de l'amour excessif

pour le sexe, de cette vive passion qui par la puissance irrésistible de ses charmes, force l'homme à admirer, même les plus dangereux égaremens de l'objet aimé ? Semblable à un torrent impétueux qui rompt toutes ses digues, & arrache, entraîne tout ce qui s'oppose à la rapidité de son cours, elle l'arrache à tous ses devoirs, à lui-même, & l'entraîne souvent sur la pente du crime. Que de maux n'a-t-elle pas causés ? Que de guerres n'a-t-elle pas allumées ? Elle fait à son gré un scélérat de l'homme le plus vertueux. C'est ainsi que le fidele ami de Pilade, ce modele de l'amitié, le vertueux Oreste, agité de la fureur de cette aveugle passion, devient un lâche assassin.

L'amour excessif de nos semblables est donc un vice très-nuisible à la société.



CHAPITRE XXIV.*Du Fanatisme.*

L'ETRE suprême est infini en toutes choses, on ne peut assigner de bornes à l'amour qui lui est dû; mais ce devoir important doit-il nous faire oublier que nous avons d'autres devoirs à remplir? Non, puisque c'est la main bienfaisante de ce souverain Etre qui nous les a tracés, & qu'il nous en a imposé l'obligation.

Nous devons aimer infiniment cet Etre tout-puissant, nous l'avons dit, il est le principe & la fin de tous nos devoirs; mais pouvons-nous croire de l'aimer, en ne prenant aucun soin de lui plaire, & pouvons-nous nous flatter de lui plaire, en ne prenant aucun soin de l'imiter? Cet Etre est souverainement intelligent : pouvons-nous croire de l'aimer, quand nous négligeons d'aggrandir notre être? Il est souverainement bon : pouvons-nous croire de l'aimer, quand nous

hommes souverainement méchans, durs ; coleres, vindicatifs & cruels ? Il est infiniment grand : pouvons-nous croire de l'aimer, quand nous nous sommes avilis par la plus honteuse débauche ? Il est infiniment juste ; pouvons-nous croire de l'aimer, quand nous nous fouillons chaque jour de nouvelles iniquités ? Non, si nous ne nous occupons à imiter ses qualités infinies, quelque culte extérieur que nous lui rendions, nous ne l'aimons pas, & notre cœur n'est embrasé que de la fureur du fanatisme, & non du feu sacré de son amour.

L'Etre suprême a daigné se faire connoître à l'homme, il lui a permis de l'aimer, il lui en a inspiré le sentiment. Ne pas l'aimer, c'est renoncer au plus haut degré de gloire auquel l'homme puisse aspirer ; mais abuser de ce sentiment qui nous élève vers ce souverain Etre, c'est commettre le crime le plus énorme. Aussi n'est-il aucun excès auquel le fanatique ne se livre en proportion de l'abus qu'il fait de ce devoir sacré.

L'hypocrite est certainement un homme abominable : il ose affronter en même-tems

les hommes & la divinité ; je préfère néanmoins la vertu feinte à la fausse vertu du dévot fanatique ; car du moins il cache ses vices , tandis que le fanatique ose les placer sur l'autel : il est bien plus dangereux d'ériger ses vices en vertus , que de feindre la vertu quand on n'a que des vices.

Pour tout dire en un mot , le fanatique est un homme dont le culte envers l'Etre suprême , au lieu d'être un frein à ses passions , est un prétexte , ou du moins une excuse pour leur donner un libre cours , & devient souvent un ressort , qui en accroît au plus haut degré l'activité , l'impétuosité , la fougue. Alors il court au crime avec la même ferveur que l'on fait le bien : il s'y complait , il l'ordonne , il le commet avec une sainte fureur ; rien ne le touche , rien ne l'émeut , rien ne l'ébranle : il entend gémir ses frères dans les fers , il les voit expirer dans les tourmens avec une sainte joie.

Il y a eu sur la terre des hommes inhumains , cruels , barbares ; il y a eu des tyrans , des monstres , qui pour un vil intérêt , ou pour satisfaire leur vengeance , n'ont pas

craint de couvrir la terre de victimes humaines. Le fanatique de sang-froid, sans ressentiment les immole, uniquement pour se satisfaire; il ne distingue ni rangs ni dignités: rien n'est sacré pour lui, si ce n'est l'enthousiasme déréglé auquel il se livre. Non-seulement il répand le sang humain sans remords; mais il s'en fait une gloire, un mérite: les victimes humaines qu'il immole, il ose les présenter en holocauste à l'Être souverainement bon. Quoi! L'homme, cet être doué de la raison, peut-il penser que le Créateur de toutes choses, lui saura gré d'égorger ses créatures? Peut-il penser que le Dieu de paix lui ordonne le meurtre? Cependant c'est au nom de ce Dieu de paix qu'il livre aux tourmens, aux bourreaux, aux flammes des êtres qui en font la plus parfaite image. Avidé de victimes, jamais las de frapper, à peine a-t-il exterminé les peuples livrés à son anathème, qu'il tourne sa rage contre les siens. Que de sang n'a-t-il pas répandu? Toute la terre en a été abreuvée. Si on lui livroit l'Univers, la race humaine seroit bientôt éteinte. Les plaies qu'il a faites au genre-hu-

main, ne sont pas encore bien fermées; la solide piété a enfin terrassé ce monstre, ne le rappellons à notre souvenir que pour le détester.

Nous avons prouvé que toutes les affections de notre cœur, lorsqu'elles sont exaltées au-delà des bornes que la nature leur a prescrites, se changent en des vices plus ou moins dangereux, selon leur degré d'énergie; parce que c'est dans cette proportion qu'elles effacent en nous l'empreinte des sentimens de nos autres devoirs.

Il nous reste à prouver que nous avons reçu de la nature un sentiment de justice, inhérent en nous, que rien ne sauroit effacer, que l'on nomme conscience, pour régler ces affections, & les contenir dans une parfaite égalité. Que leur modération dans cette parfaite égalité, est le suprême devoir que la nature a imposé à l'homme. Que la justice n'est autre chose que cette parfaite égalité. Qu'il n'est point de vertu ni de bonheur sans elle, & que par conséquent le seul homme heureux & vertueux est l'homme juste.

Nous allons remplir cet objet dans les

Chapitres suivans, & terminer par-là nos observations sur les devoirs de l'homme relativement au droit naturel.

CHAPITRE XXV.

Que l'homme a reçu de la nature un sentiment de justice qu'on nomme conscience. Qu'il ne doit consulter que ce sentiment, & non sa raison, pour régler les affections de son cœur.

LA raison est à l'esprit, ce que la conscience est aux sentimens du cœur. L'esprit apperçoit, la raison compare ce qu'il a apperçu, & détermine notre jugement. De même le cœur sent les différentes impulsions du sentiment, la conscience les apprécie & détermine nos actions. La raison nous a été donnée pour guider notre esprit, & la conscience pour régler nos sentimens.

Que fait l'homme? Il bouleverse tout, il veut juger des choses qui n'ont aucun rap-

port à la moralité de son être, par les sentimens qu'il puise dans son cœur, & veut régler les sentimens de son cœur par les lumieres de sa raison; il ne faut pas être surpris, s'il s'égare.

Ce n'est pas qu'en nous douant de la raison, la nature nous ait donné un guide capable de nous tromper. Que l'homme n'altère pas les sentimens de son cœur, sa raison en appréciera les impulsions avec autant de justesse que sa conscience; mais lorsqu'il les a altérés, il n'y a que sa conscience qui puisse en rétablir l'harmonie : s'il se conduit par sa raison elle l'égarera nécessairement.

Expliquons cette proposition. Lorsque nous disons que la raison ne doit pas diriger nos sentimens, l'on doit faire attention que nous n'entendons parler que des sentimens, ou des affections de notre cœur. Quant aux appétits de nos sens, ils sont soumis à l'empire de notre raison, elle suffit pour les contenir en de justes bornes : En effet ils se révolteroient en vain contre notre moralité, & s'efforceroient de la subjuguer, il ne faut que les lumieres de notre esprit pour appercevoir la

distance infinie de l'homme aux brutes; la raison nous dicte conséquemment de ne pas les imiter : le principe sur lequel elle juge est évident , elle ne peut nous induire à erreur. Comment donc peut-elle nous égarer dans l'appréciation des sentimens de notre cœur ? Le voici.

Ce n'est jamais notre raison qui nous trompe : elle est infaillible dans ses jugemens ; car si nous lui présentons des principes certains, elle nous donnera toujours des conséquences justes : c'est nous qui trompons notre raison , lorsque nous l'interrogeons , & la pressons de juger sur des objets mal apperçus ; alors de conséquences en conséquences toujours fausses , parce qu'elles sont posées sur de faux principes , elle nous induit en une infinité d'erreurs.

Ainsi , lorsque nous l'appellons pour diriger les sentimens de notre cœur : ou nous n'avons aucunement altéré ceux que la nature y a gravés , & la raison est alors un bon guide , mais assez inutile , notre conscience nous suffit : ou nous avons altéré ces sentimens , & la raison jugeant alors d'après les sentimens

qu'elle apperçoit en nous, & relativement à la vivacité de leur impulsion, il faut nécessairement qu'elle nous égare, ou du moins elle fournit un prétexte à nos égaremens.

Il est un guide plus sûr de la moralité de notre être ; c'est la conscience : nous appelons conscience, un sentiment de justice inné en nous, pour nous avertir de remplir tous nos devoirs. La justice est une volonté constante de rendre à chacun ce qui lui est dû.

Il n'est pas nécessaire, pour démontrer l'existence de ce sentiment dans l'homme, d'en puiser la preuve dans les secrets replis de son cœur, de lui rappeler les cris de sa conscience, lorsqu'il s'écarte de ses devoirs, ses remords lorsqu'il s'en est écarté, & la satisfaction qu'il ressent lorsqu'il s'en acquitte. Il est certain que l'existence d'un sentiment ne peut être mieux prouvée que par ses effets ; mais l'homme veut toujours qu'on emploie la raison pour le convaincre : éclairons sa raison.

Tout ce qui existe dans l'Univers est soumis à des loix justes, dictées par la sagesse du Créateur, sans quoi le désordre auroit déjà tout détruit : l'homme seul, nous l'avons dit,

est un agent libre, personne n'en doute ; il faut donc nécessairement qu'il soit doué d'une volonté de rendre à chacun ce qui lui est dû, que nous avons nommée justice ; autrement ne connoissant point de regles, n'ayant point de frein qui pût le retenir, tout périroit sous sa main, il seroit un monstre dans la nature : or toute volonté produit nécessairement un sentiment ; puisqu'il n'y a point de cause sans effet, de même qu'il n'y a point d'effet sans cause ; la raison nous l'apprend, elle nous apprend donc qu'il existe en nous un sentiment de justice : or la raison n'est pas elle-même ce sentiment ; elle nous apprend donc encore qu'elle ne doit pas diriger elle-même les affections de notre cœur, & que nous devons les régler par le sentiment de justice inné en nous, que nous nommons conscience. L'expérience va de plus nous le démontrer : que nous apprend-elle ?

Le genre-humain s'honore sans doute d'un nombre infini de sçavans toujours attentifs à régler leurs actions, de même que les productions de leur esprit d'après les lumieres de leur raison. Suivons la conduite de la plupart de

de ces zélés partisans de la raison humaine. En font-ils plus bienfaisans, plus humains ? Non, leur semblable va expirer sous les coups d'un brigand, d'un assassin, s'ils ne se pressent de le secourir ; leur cœur est ému ; mais ils n'agissent que par la raison, ils l'appellent, ils délibèrent & fuient pour ne pas s'exposer au moindre danger. L'indigent se présente à leur regard : ils sont touchés de son état ; mais bientôt leur raison les rassure. Pourquoi se priveroient-ils de leurs aises pour assister ce malheureux ? Leur amour-propre triomphe, ils s'éloignent de cet objet de pitié pour n'être pas obligés de céder aux mouvemens de leur conscience qui les presse de le soulager.

Au contraire, l'homme qui ne se conduit que par le sentiment, vole au premier cri du malheureux ; il ne délibère pas, la réflexion ne le fait pas rentrer en lui-même, hésiter & fuir ; elle ne le ramène pas à l'amour de soi, ou, disons mieux, à son amour-propre : il suit l'impétuosité du sentiment qui l'affecte, le presse & l'entraîne vers celui qui réclame son secours. Voit-il l'indigent ? Il délie sa bourse & l'assiste.

Quelle est la cause de cette différence ? c'est que celui qui raisonne sur les affections de son cœur se trompe toujours, lorsqu'elles sont altérées ; celui qui n'écoute que les cris de sa conscience, ne se trompe jamais.

Il est donc démontré que la raison n'a été donnée à l'homme que pour servir de guide à son esprit, & qu'il ne doit consulter que le sentiment de justice qu'il a reçu de la nature, qu'on nomme conscience, pour régler les affections de son cœur, & les contenir dans une parfaite égalité.

CHAPITRE XXVI.

Que la modération de nos affections dans une parfaite égalité, est le suprême devoir que la nature prescrit à l'homme.

LA vérité de cette proposition résulte nécessairement de nos précédentes observations.

Nous avons prouvé que chaque sentiment de la nature relatif à nos devoirs, étant exalté au de-là de ses bornes étouffe en nous, en

proportion de l'énergie que nous lui donnons, le sentiment de nos autres devoirs, & qu'il devient un vice; il est de-là évident que la modération de nos affections dans une parfaite égalité, est le suprême devoir que la nature nous prescrit; puisque son unique objet est de nous préserver du vice.

Mais jettons un coup-d'œil sur ce vaste Univers. Nous l'avons dit, c'est la loi du plus parfait équilibre, ou de la plus parfaite égalité entre la reproduction & la dissolution de tant d'être divers qui le composent, qui en maintient le merveilleux accord. Cette suprême loi qui produit encore la parfaite harmonie de tous les attributs divins, qui, étant tous infinis, sont également balancés l'un par l'autre, & par leur parfaite égalité constituent principalement l'essence de cet être infini en toutes choses.

Ainsi l'homme, à l'exemple de son créateur, doit régir par la même loi tous les mouvemens de ses affections, & les contenir dans le plus parfait équilibre.



CHAPITRE XXVII.

Que la justice n'est autre chose que la modération de nos affections dans une parfaite égalité.

NOUS avons dit ci-devant que la justice est une volonté constante de rendre à chacun ce qui lui est dû : or, nous ne pouvons rendre à chacun ce qui lui est dû, qu'en contenant toutes nos affections dans une parfaite égalité, &, lorsque nous les contenons dans cette parfaite égalité, nous sommes justes ; par conséquent la justice n'est autre chose que la modération de toutes nos affections dans une parfaite égalité.

En voici une autre preuve. Quelle est l'idée que l'on a eu dans tous les tems de l'homme juste ? Le juste est celui qui dans l'adversité comme dans la prospérité, dans le tumulte des passions, ou lorsqu'il les a subjuguées, ferme & inébranlable ; supérieur à tous les événemens, supérieur à lui même, conserve

toujours une ame tranquille & égale, & ne s'écarte jamais d'aucun de ses devoirs : c'est celui dont on a dit que l'égalité d'ame est le plus beau spectacle que la terre puisse présenter aux cieux. Tous les hommes reconnoissent donc que la justice n'est autre chose que la modération de nos affections dans la plus parfaite égalité.

CHAPITRE XXVIII.

*Que sans la justice il n'est point de vertus ;
ni de bonheur. Que le seul homme ver-
tueux & heureux est l'homme juste.*

Nous avons prouvé ci-devant que la justice consiste en la modération de toutes nos affections dans la plus parfaite égalité, & que, si nous ne savons les contenir dans cette parfaite égalité, elles deviennent des vices ; il est donc démontré que sans la justice, il n'est point de vertus.

En effet, placerons-nous au rang des vertus toutes ces brillantes qualités que les hommes

honorent, telles que la force, la puissance, le courage, l'intrépidité, la bienfaisance même & la générosité? Non, ce ne sont point des vertus, si elles ne sont empreintes du sacré caractère de la justice. Nous osons dire encore plus : les attributs même de la Divinité, sa toute-puissance, sa suprême intelligence, son ineffable bonté, nous ne saurions concevoir qu'ils fussent des vertus, si cet Etre infini en toutes choses n'étoit infiniment juste. Sans la justice, il n'est point de vertus.

Il en est de même du bonheur : il ne peut consister que dans une pleine & entière satisfaction, sans mélange de trouble & d'inquiétude : or l'on ne sauroit trouver cette pleine & entière satisfaction, que dans ce qui est bon, & rien n'est bon que ce qui est juste ; par conséquent sans la justice il n'est point de bonheur.

Il est donc encore démontré que nul homme n'est vertueux ni heureux, que l'homme juste.

Fin de la premiere Partie.



SECONDE PARTIE.

*OBSERVATIONS sur les devoirs
des Hommes, relativement au droit
des gens , & sur les loix qui ré-
gissent les Nations entr'elles.*

CHAPITRE PREMIER.

*Ce que c'est que le droit des gens. Du droit
des gens non écrit , & du droit des gens
écrit. Quelle est l'origine du droit des
gens écrit?*

AVANT de définir le droit des gens , il faut
expliquer ce que l'on entend par le mot *gens* :
il est synonyme avec les mots *peuple* , *nations*.
Un peuple , ou une nation est une société
d'hommes.

Le droit des gens est donc le droit respectif des nations , ou le droit qui les régit.

On le divise en droit non écrit & en droit écrit.

Le droit des gens non écrit est celui que les nations tiennent de la nature. Quel est le droit qu'elles tiennent de la nature ? Chaque homme , suivant les loix de la nature a droit à l'amour , à l'estime & à la bienfaisance de ses semblables , nous l'avons prouvé dans nos observations sur le droit naturel ; par conséquent chaque nation , suivant les mêmes loix , a droit à l'amour , à l'estime & à la bienfaisance des autres nations ; puisqu'une société d'hommes a nécessairement sur une autre société d'hommes , les mêmes droits qu'un homme a sur un autre homme.

Cependant ce droit tel que nous venons de le définir , est peu observé par les nations , parce que les hommes observent peu leurs devoirs ; mais , comme toutes choses doivent être régies par des loix , les nations ont substitué au droit des gens que nous avons défini un autre sorte de droit non écrit , que nous nommerons droit des gens subrogé, Ce droit

non écrit subrogé est celui que les nations policées se sont donné sans écrit, & qu'elles ont substitué aux loix de la nature.

Le droit des gens écrit est celui qu'elles ont acquis par des traités.

Tout peuple est indépendant d'un autre peuple : falloit-il des traités pour régler leurs droits mutuels ? Non ; la nature en avoit tracé les loix dans leur cœur ; mais l'amour-propre en eût bientôt effacé tous les traits : dès-lors la force ayant usurpé l'empire de la justice ; il fallut la balancer par des confédérations , & lui donner un frein par des traités , qu'elle n'osât enfreindre.

De-là naquirent bientôt le mien & le tien absurdes (1) source perpétuelle de divisions

(1) Rien n'appartient à l'homme que ses bonnes actions , & ce qu'il acquiert par son industrie : ses bonnes actions sont à lui à perpétuité , parce que l'homme moral ne meurt pas : ce qu'il acquiert par son industrie , il le perd par sa mort ; parce que , cessant d'exister comme être physique , il ne peut avoir aucun droit parmi ces êtres. Quant aux choses que la nature a créées pour l'usage de tous les mortels , il n'y a que l'amour-propre qui ait pu persuader l'homme puissant de se les appro-

138 OBSERV. SUR LES DEVOIRS

& de guerres : il fallut encore des traités pour en régler les limites.

On employa d'abord les signes & les monumens pour en conserver la mémoire , on en consigna ensuite la preuve en des écrits.

Telle est l'origine du droit écrit des nations.

Nous savons ce que c'est que le droit des gens non écrit, & leur droit écrit , nous en connoissons l'origine ; examinons les devoirs qui en résultent.

prier , d'en conserver la propriété par la force , & d'en disposer même après qu'il cesse d'être. Le droit de propriété sur ces choses n'a donc d'autre origine que la loi du plus fort , c'est-à-dire , l'abus de toutes les loix de la nature. Aussi est-ce à cette République toujours fatale au genre-humain ? est-ce à l'ambitieuse Rome que nous devons les notions les plus sublimes de ce droit , érigées en Législation ? Ce droit est maintenant celui de toutes les nations policées , il seroit dangereux d'en attaquer les principes : on peut seulement le simplifier.



CHAPITRE II.

Des devoirs respectifs des Nations , relativement à leur droit non écrit.

SI le droit des gens non écrit n'est autre chose que le droit de chaque nation à l'amour, à l'estime & à la bienfaisance des autres nations, comme nous l'avons dit dans le précédent Chapitre, il est par-là évident que leurs devoirs respectifs relativement à leur droit non écrit consistent à s'aimer, à s'estimer mutuellement, & être bienfaisantes les unes envers les autres.

Nous en avons d'autres preuves. Il est certain que la volonté générale des hommes qui composent une société, est ce qui constitue l'essence de leur société, & que leur volonté générale n'est autre chose que la réunion de leurs sentimens: or nous avons prouvé que tous les hommes ont reçu de la nature le sentiment d'aimer & d'estimer leurs semblables, & par conséquent d'être bienfaisans envers

eux ; il est donc de l'essence de toute société d'hommes qu'elles s'aiment & s'estiment mutuellement , & qu'elles soient bienfaitantes les unes envers les autres.

Mais refuse-t-on d'admettre cette preuve quelque évidente qu'elle soit ; on nous accordera du moins que l'amour mutuel des membres qui composent chaque société , en constitue l'essence : or c'est la nature qui a empreint en eux ce sentiment , & elle ne l'a pas borné aux individus avec lesquels ils doivent vivre en une société particulière : pourquoi donc l'essence de leurs sociétés seroit-elle bornée à l'amour mutuel des individus qui les composent , tandis que le sentiment qui en constitue l'essence , s'étend à tous les hommes ? Il est donc démontré sous tous les aspects possibles qu'il est de l'essence de toute société d'hommes , qu'elles s'aiment & s'estiment mutuellement , & qu'elles soient bienfaitantes les unes envers les autres , & que conséquemment la nature leur en a imposé le devoir.

Nous ajouterons une seule réflexion , c'est que tout sentiment acquiert d'autant plus de force & d'énergie que l'objet en est intéressant :

or une société d'hommes intéresse beaucoup plus qu'un seul particulier, par conséquent la nature exige bien plus fortement des nations qu'elles s'aiment & s'estiment mutuellement & qu'elles soient bienfaisantes les unes envers les autres, qu'elle ne l'exige de chaque individu de l'espèce humaine envers son semblable.

Les observations suivantes donneront encore plus de jour à cette vérité.

Nous prouverons que l'amour-propre qui détruit en nous tout sentiment d'amour, d'estime & de bienfaisance pour nos semblables, produit le même effet dans le cœur des peuples ; que leur gouvernement en contracte une infinité de vices ; que ces vices sont la seule cause de leurs guerres, & sont bientôt après celle de leur ruine.



CHAPITRE III.

De l'amour-propre des Nations , & des vices qu'il produit. Quel est le vrai patriotisme ?

ON se rappellera que nous entendons par amour-propre , un amour immodéré de nous , qui absorbe tous nos autres sentimens ; d'où il s'ensuit , comme nous l'avons prouvé dans nos observations sur le droit naturel , que celui qui s'aime excessivement , cesse d'aimer & d'estimer ses semblables , & d'être bienfaisant envers eux , & qu'il contracte un nombre infini de vices.

Ainsi toute nation qui donne l'effort à son amour-propre , cesse d'abord d'aimer , & d'estimer les autres nations , & d'être bienfaisante envers elles , & contracte bientôt tous les vices que l'amour-propre produit dans le cœur de chaque particulier. De-là cette ambition insatiable , ce ridicule orgueil , cette inflexible opiniâtreté des Souverains & des

Peuples , leur envie , leurs rivalités , leurs jalousies , leurs haines , leurs injustes prétentions uniquement fondées sur leur puissance , & l'abus qu'ils en font pour envahir tout ce qu'une nation plus foible ne peut soustraire à leur cupidité.

C'est l'amour-propre qui a armé tous ces Monarques avides , tous ces Peuples féroces , ces fléaux du genre-humain , la plupart si renommés sous le nom de Conquérans ; par qui , la terre a été si souvent dévastée : celle qu'ils habitoient leur suffisoit ; ils ne pouvoient avoir d'autre motif , de porter la désolation chez des Peuples qu'à peine ils connoissoient , que leur amour-propre.

Vous censurez , dira-t-on , ce qui a été dans tous les tems l'objet de l'admiration de tous les peuples , la force , la puissance , l'amour de la gloire , & même celui de la patrie. Quoi ! ces grands Monarques , ces fameux Conquérans , ces Héros , ces demi-Dieux qui ont étonné l'univers par leurs exploits , à qui on a prodigué tant d'éloges , & élevé de si superbes monumens , n'étoient-ils que des hommes vicieux ? Leur enthousiasme pour la

gloire & pour celle de leur patrie qui fut l'ame de leurs grandes actions, n'est-il donc pas une vertu ?

Nous censurons le vice. Quand est-ce que l'homme cessera de l'admirer ? Que ses passions l'aveuglent ! Quand cessera-t-il d'accorder au succès les honneurs & la vénération, qui ne sont dûs qu'à la vertu ?

Les exploits éclatans de ces illustres Conquérans de la terre ont été célébrés par les compagnons de leur victoire ; il ne faut pas être surpris qu'ils les aient exaltés jusques aux cieux, & qu'ils en aient voulu perpétuer la mémoire par les plus augustes monumens : il n'y a que les cris d'algresse des peuples vainqueurs qui soient parvenus jusques à nous : les plaintes, les cris de douleur, les gémissemens des peuples subjugués nous sont inconnus, ils n'ont osé élever leurs voix. L'homicide est-il donc une vertu, lorsque personne n'ose s'en plaindre ? Que par une infinité d'injustices & de crimes, le plus vil mortel s'élève au plus haut faite de gloire, il ne manquera ni d'admirateurs, ni de flatteurs pour faire son apothéose. Ainsi s'est formée

formée notre opinion sur ces illustres persécuteurs du genre-humain, que nous nommons héros ; car la plupart ne méritent pas le nom d'hommes.

Oui , l'amour immodéré national est un vice , & il est d'autant plus dangereux qu'il est plus séduisant par les éloges qu'on lui donne , & qu'il en impose par la puissance dont il est armé.

Mais le patriotisme ? Le patriotisme est une vertu , lorsqu'on fait le renfermer dans ses justes bornes , & cette vertu doit être d'autant plus chère à l'homme , qu'en servant sa patrie , il remplit en même tems deux devoirs : ce qu'il doit à ses semblables , & ce qu'il se doit à lui-même.

Tout citoyen doit se dévouer sans doute à sa patrie , & verser son sang pour elle ; mais doit-il l'aimer exclusivement à tout le genre-humain ? Non ; il en est de l'amour qu'on doit à sa patrie comme de l'amour que l'on se doit : il faut remplir ce devoir , mais ne pas négliger les autres.

Nous allons maintenant prouver que l'amour-

propre des nations est la principale cause de leurs guerres.

CHAPITRE IV.

Que l'amour-propre des Nations est la principale cause de leurs guerres. Des moyens de détruire ce vice.

L'AMOUR-PROPRE divise des êtres unis par le sang ; comment ne diviserait-il pas des nations , il est presque toujours la principale cause de leurs guerres ?

Lorsque ce sentiment domine au cœur de l'homme , il nuit à la société & à lui-même en proportion de son étendue ; de même il devient funeste aux nations dont il est le vice.

Un peuple qui s'estime plus qu'un autre , prend sur lui un ton de supériorité , que celui-ci ne supporte qu'alors qu'il est trop foible. Lui résister , c'est l'offenser , & la plus légère offense provoque sa haine , & arme son bras. Deux nations orgueilleuses ne peuvent vivre

en paix, il faut que l'une extermine l'autre, ou qu'elles reviennent toutes deux de leur égarement. Une nation dont le succès fert, pour ainsi dire, d'aliment à son orgueil, ne met plus de bornes à ses injustices, à moins qu'elle ne rencontre une force capable de lui résister. Tels sont les funestes effets de l'amour-propre national. Que de sang n'a-t-il pas répandu !

Non, ce ne sont pas les prétentions des Peuples & des Monarques, sur une étendue plus ou moins considérable de terres, qui ont été la cause de leurs guerres les plus sanglantes : les guerres même que de pareilles prétentions ont occasionnées auroient été bientôt terminées, si l'amour-propre & tous les vices qu'il produit, n'en avoient allumé le flambeau. Il n'y a point de peuple qui ne consentît de terminer de pareils différens par la médiation, s'il savoit faire taire son amour-propre.

Nous voyons au contraire toute la Grèce s'armer pour venger l'injure faite à l'un de ses chefs ; elle court les mers les plus orageuses, pendant dix ans ; elle soutient à ce

148 OBSERV. SUR LES DEVOIRS

sujet une guerre opiniâtre, réduit en cendres une capitale superbe, & disperse ses habitans.

Nous voyons deux Républiques puissantes que des pays immenses séparent, s'armer l'une contre l'autre par rivalité, par orgueil, ou ce qui est le même, par amour-propre, ne suspendre leur fureur que pour aiguïser leurs armes, & les reprendre bientôt pour assouvir leur haine par la ruine entière de l'une des deux.

Alexandre poussé par l'excès d'une ambition monstrueuse court l'univers, terrasse tout ce qu'il rencontre, & fait punir tout ce qui ose s'opposer à ses usurpations.

Combien d'hommes, les rivalités & l'orgueil des Marius & Sylla, des César & Pompée, des Auguste, Antoine & Lépide n'ont-elles pas fait périr ? L'histoire Romaine depuis la chute de la République, ne nous présente que le tableau effrayant d'un carnage continu, excité pour satisfaire l'ambition des Grands, qui par toute sorte de forfaits, aspiraient à l'Empire.

Ces Hordes même de barbares qui vinrent peu-à-peu saccager cet Empire Romain, ci-

menté par le sang des Peuples qu'ils avoient subjugués, étoient animées de la même rage de l'ambition. La nécessité ne les chassa pas de leurs pays; des millions d'hommes y vivent encore : c'est l'amour-propre qui ayant produit l'orgueil & l'ambition chez ces Peuples sauvages de même que chez nous, leur mit les armes à la main, & leur persuada que rien ne pourroit résister à leur force, à leur courage, & à leur férocité.

Maintenant même qu'est-ce qui retient les bras des Peuples les mieux policés, si ce n'est l'équilibre des forces de leurs voisins ? Il faut donc avouer que l'amour-propre joint à la force & à la puissance tient encore lieu de droit parmi les nations, & qu'il a été dans tous les tems la principale cause de leurs guerres ; puisque, si les forces de leurs voisins n'étoient pas égales, ils les subjugeroient.

Mais cet équilibre balance sans cesse & ne peut être immuable ; la paix dépend donc d'un bien foible soutien.

Au contraire, si l'amour que l'homme doit à son semblable, en étoit la base ; si les

hommes daignoient se regarder comme des freres ; si l'amour-propre, l'orgueil, l'opiniâtreté, l'ambition immodérée des Peuples n'abforboient en eux tout autre sentiment, ils vivroient dans la plus parfaite union, leurs différens seroient bientôt terminés, ils jouiroient d'une paix immuable.

Quel remede à tant de maux ? J'en essaierois un. Je voudrois que tout homme honnête reçût des marques de distinction, des encouragemens, des honneurs chez l'étranger. Je voudrois faciliter les mariages, le commerce, & toute sorte de correspondance entre les sujets de différens Souverains, donner des fêtes, y appeller les Peuples voisins ; je conseillerois encore, si cela étoit possible, une diete générale de tous les Peuples d'un même continent : j'insisterois même sur ce sujet, s'il n'avoit été traité par un Auteur célèbre dont la bienfaisance a tracé tout ce que l'on peut dire sur une matiere aussi importante. J'ordonnerois à tout Ecrivain de respecter dans leurs écrits les nations étrangères : je leur défendrois tout propos injurieux, & même équivoque, même en tems de rupture : j'im-

poserois à ce délit une plus grande peine que si on l'avoit commis contre l'Etat ; car on doit à autrui une justice plus exacte, plus prompte & plus rigoureuse qu'à soi-même ; & si c'est un délit d'injurier un particulier, c'en doit être un bien plus grand d'injurier une société d'hommes : je voudrois arracher du cœur de chaque Peuple jusqu'à la plus foible racine de leur prévention contre les autres nations, dont le germe est leur amour-propre.

Mais le moment de cette opération est encore loin : il faut auparavant que l'amour du bien général acquiere plus d'énergie dans le cœur de l'homme. Qu'il cherche à s'appercevoir que celui qu'il méprise, auquel il se croit supérieur, qu'il hait, qu'il veut subjuguier & faire périr, est doué des mêmes facultés que lui ; que le même principe de moralité, la même substance spirituelle répandue sur les hommes, les anime tous & forme leur essence ! Qu'il adopte enfin des maximes d'où il fait que son bonheur dépend !

C H A P I T R E V.

De l'Intolérance. Qu'elle prend sa source dans l'amour-propre des Nations, ou des hommes d'une même religion, ou d'une même secte.

C E n'est pas assez que l'homme veuille soumettre son semblable, & son égal, il faut encore qu'il subjugue sa raison : on auroit peine à le croire, si l'Histoire de tous les tems, ne nous en fournisoit une infinité d'exemples. Vouloir soumettre son semblable à son opinion, c'est l'absurdité la plus révoltante. Ce monstre qu'on nomme intolérance n'est pas entièrement étouffé.

La nature a doué tous les hommes de l'intelligence ; mais chacun est affecté diversement des différentes qualités des objets soumis à ses sens, suivant la maniere de les envisager, & la perfection plus ou moins grande des sens qui en apperçoivent les qualités.

De même chaque homme fait un usage

différent des sentimens innés dans son cœur : il les altere & les corrompt , ou les conserve dans toute leur pureté.

Nos opinions se forment d'ailleurs d'un enchaînement de raisonnemens successifs, que les circonstances où nous nous trouvons, amènent.

Il n'est donc pas surprenant qu'il résulte de-là une infinité d'opinions; mais il est singulier que les opinions que les uns ont embrassées, ils veuillent obliger leurs semblables à les adopter. C'est exiger qu'ils conçoivent ce qu'ils ne conçoivent pas; parce qu'ils n'ont jamais eu des idées, ni éprouvé des sensations qui aient pu le leur faire concevoir.

Il n'est pas douteux qu'il n'y ait bien des opinions fausses parmi les hommes, il suffit qu'ils apperçoivent mal un objet, pour qu'ils en tirent une fausse conséquence, & que de conséquences en conséquences ils se jettent dans une infinité d'erreurs. Mais peut-on les ramener à la vérité en les forçant de changer d'opinions? Non, notre opinion ne dépend pas même de nous, c'est-à-dire de notre volonté, elle ne dépend que de notre enten-

dement, dont elle est le produit; comment dépendroit-elle de la force qu'on exerce sur nous?

Il est encore des opinions accréditées chez les hommes sur la foi d'autres hommes, sans autre examen. L'homme est extrême en tout: à la faveur d'une vérité lumineuse qu'on lui a enseignée, & dont il a été frappé, il n'est point d'illusions dont on n'ait pu impunément le repaître. La force ne peut rien non plus sur ces sortes d'opinions qu'il a adoptées, parce qu'il croit que ce sont d'éternelles vérités, & que par son essence il est aussi attaché à ce qu'il croit vrai qu'à sa propre existence.

Que faut-il faire pour le détromper? Lui persuader qu'il se trompe: on éclaire la raison, on ne la subjugue pas. Il est un seul moyen de l'éclairer parmi tant d'opinions diverses, c'est de remonter aux premiers principes de ces opinions. Les premiers principes sont peut-être les seuls, dont on ait une preuve bien certaine: la force de cette preuve consiste en ce que tous les hommes les ont adoptés.

Celui qui mettroit dans un creuset toutes leurs opinions & en sépareroit les alliages, rendroit un grand service à l'humanité : encore n'auroit-il pas le droit d'user de force pour soumettre à l'évidence des vérités qui en résulteroient ; parce qu'il ne suffit pas qu'elles soient évidentes, il faut qu'elles le paroissent à celui qu'on veut persuader.

Nous avons dit que celui qui mettroit dans un creuset toutes les opinions des hommes, & en sépareroit les alliages, rendroit un grand service au genre-humain : ce travail est tout fait. Que l'on prenne parmi leurs opinions tous les points dont ils sont d'accord, il est certain que le produit fournira tout autant de vérités immuables.

Il en résultera certainement cette vérité, qu'il existe un Etre tout-puissant, auteur de toute chose, increé, éternel, que nous devons l'adorer & craindre ses jugemens. Il en résultera cette autre vérité, que tous les hommes sont de même nature ; qu'un seul & même esprit les anime, qu'ils sont doués de la même moralité, & qu'à cet égard ils ne sont qu'un seul & même être ; que par con-

féquent ils doivent tous s'aimer. Il en résultera encore que l'homme est un être libre, inférieur ou supérieur à tous les autres êtres, suivant l'usage qu'il fait des facultés dont il est doué; que conséquemment il doit sans cesse cultiver ses facultés pour se rendre digne du rang auquel il est appelé. Il en résultera enfin que l'homme étant mortel, & perdant tout à sa dernière heure, excepté le fruit de ses bonnes actions, il doit uniquement s'occuper de ses devoirs.

Voilà des vérités que personne n'a jamais contesté de bonne foi, que toutes les sectes admettent, que tous les hommes adoptent. Que chacun vienne maintenant y ajouter son opinion particulière : nous ne disons pas que ce qu'on y ajoutera ne soit qu'illusion. Au contraire, il y a des vérités révélées, qui sont d'un ordre surnaturel, & qu'on ne sauroit trop respecter, quoiqu'elles soient au-dessus de l'esprit humain : telle est la soumission que l'Être suprême exige des hommes : heureux sont ceux à qui il a daigné les révéler ! mais d'ailleurs, tous les hommes sont d'accord sur les vérités fondamentales qui doivent régler

leur conduite; ils sont d'accord sur ce qu'ils doivent à leurs semblables & à leur créateur, c'est-à-dire, sur les vrais principes de toute vertu; ils sont donc tous frères, il n'y a plus parmi eux de ces êtres à figure humaine qu'on méprisoit autrefois, qu'on ne se faisoit aucune peine d'égorger, pour en faire, disoit-on, des hommes, en les forçant d'adopter nos opinions. Nous ne craignons pas désormais d'embrasser ce sauvage, cet Iroquois, ce Nègre: le même esprit divin l'anime; c'est notre semblable: nos connoissances sont plus étendues que les siennes; mais elles ne diffèrent pas en ce qui est le plus essentiel. Eh bien! aidons-le à percer les ténèbres qui l'environnent, nous trouverons en lui les mêmes dispositions qu'en nous, & peut-être des talens supérieurs aux nôtres.

Qu'on ne pense pas que nous voulions déprimer le mérite du vrai zèle. Nous disons seulement que quelque attachés que nous soyons à ce culte que nous avons embrassé, nous ne devons pas être intolérans de celui d'autrui; nous ne devons pas regarder nos semblables comme nos ennemis, parce qu'ils

ne pensent pas comme nous. Il faut au contraire excuser leurs erreurs lorsqu'ils croient de bonne foi que ce sont des vérités ; il faut les respecter eux-mêmes, parce que nous devons le respect à un être aussi sublime que l'homme ; il faut encore les respecter, puisqu'ils sont d'accord avec nous sur les vérités les plus importantes.

C'est en un mot l'excès que nous blâmons en toutes choses ; ou, pour mieux dire, c'est l'amour-propre que nous censurons dans tous les effets qu'il produit : l'intolérance est le plus haut degré auquel il puisse être exalté ; puisque l'homme ne peut prétendre que son opinion doit prévaloir à celle de ses semblables, sans s'estimer infiniment plus qu'eux, & il ne peut entreprendre de les y soumettre, sans s'arroger un empire sur leur raison, & la moralité de leur être, dont ils ne doivent rendre compte qu'à leur créateur. Examinons maintenant combien l'intolérance a été funeste aux hommes.

C H A P I T R E VI.*Des funestes effets de l'Intolérance.*

QUE l'on parcoure l'histoire de tous les peuples, on sera surpris de voir sans cesse renaître du choc de leurs opinions, & de leur acharnement à les soutenir, les guerres les plus funestes : on frémissera de voir partout des supplices, & des bûchers allumés pour faire périr des hommes, dont le seul crime est de ne vouloir pas se soumettre à l'opinion de leurs juges.

Les Egyptiens réduisent les Juifs à la plus dure captivité, & les font périr, parce qu'ils ne croient pas à leurs Mages. Les Juifs à leur tour partagés en deux sectes, s'entredétruisent & se font une guerre implacable.

Les Grecs eux-mêmes, ces hommes si versés dans les sciences & si polis, étoient sans cesse divisés par des factions : ils se sont fait plus de tort par la mort d'un seul homme, modèle de sagesse, sacrifié à leur opinion, que les

peuples les plus cruels, lorsqu'ils ont sacrifié des millions d'hommes.

Que de partis, que de factions ont agité l'homme ! La République Romaine étoit sans cesse une mer orageuse que le vent de l'opinion bouleversoît à chaque instant.

Si l'ambition de ces fiers Républicains en les unissant n'eût armé leurs bras contre les autres peuples, ils se feroient bientôt entre-détruits. Etant au faite des grandeurs, ils n'ont cessé d'opprimer les Chrétiens, & de faire ruisser leur sang dans toutes les provinces de leur Empire.

Les Chrétiens à leur tour divisés en une infinité de sectes, ont égorgé des milliers de victimes. Ce continent ne suffisoit pas à la rage de ces hommes, qui, sous le voile de la religion cherchoient à assouvir leur barbarie, ils ont été chercher leur proie dans des pays les plus lointains, dont ils ont fait un désert ; cependant on a élevé des trophées à tous ces hommes sanguinaires : ce n'est que depuis peu qu'on a osé arracher le masque d'un vice aussi détestable, & enseigner aux hommes qu'ils doivent être humains : c'étoit autrefois

autrefois un crime que de censurer l'intolérance : on voyoit de sang-froid ce vice dangereux tout dégouttant de sang, du sang le plus précieux, du sang des Souverains, du sang de l'innocent, du juste : on l'érigeoit en vertu. C'en étoit fait du genre-humain ; la moitié sacrifioit l'autre à son opinion ; cette moitié se seroit bientôt divisée, même carnage, l'espece humaine auroit péri.

Est-il possible que l'attachement opiniâtre de l'homme à ses idées, à son sentiment, le porte à de pareils excès ? Oui, il produit le mépris & la haine ; & quand nous méprisons, ou que nous haïssons nos semblables, il n'est aucune cruauté que nous ne soyons prêts d'exercer sur eux.

Entrons dans ce village : deux partis le divisent, que l'objet de leur division est minutieux ; cependant il s'en est ensuivi un grand embrâsement. Entrons dans cette maison : un sujet encore plus minutieux a semé la discorde parmi deux freres, parmi deux époux. Que fera-ce si l'objet qui divise les hommes est plus important ? Si les deux partis sont plus nombreux ? Si c'est une nation qui soit

partagée d'opinion avec une autre nation ? Alors ce n'est plus, seulement de l'opiniâtreté, c'est la fureur, c'est la rage la plus effrénée qui animent l'une & l'autre faction : il ne faut pas être surpris qu'elles soient suivies de toutes les horreurs que la haine la plus envenimée peut produire.

L'amour-propre qui nous attache à notre opinion a plus fait périr d'hommes, a plus souvent armé les nations, qu'aucune autre passion humaine.

Venons aux autres maux qu'il produit. Celui qui est obstiné dans son opinion, ne peut s'éclairer des lumières des autres hommes : il abonde dans son sens, il ne soupçonne pas qu'on puisse penser autrement que lui, sans avoir perdu la raison : la passion l'aveugle, il ne distingue plus aucun objet, il conteste tout sans rien connoître, & au lieu de raisons pour fonder son opinion, il ne donne plus que des subtilités. C'est toujours l'imagination qui gagne dans les disputes scholastiques plutôt que la raison, qui peut seule nous faire découvrir la vérité. Il faut examiner de sang-froid, lorsqu'on veut s'instruire.

Si l'on confidéroit combien de millions d'hommes se font occupés d'inutilités pour soutenir une opinion plutôt qu'une autre sur les objets souvent les plus frivoles, on verroit que, tandis que cette opiniâtreté a fait périr la moitié du genre-humain, elle a absorbé les progrès de l'autre moitié des hommes dans les sciences, & dans la connoissance des vertus morales. La nature humaine devoit rentrer dans le néant, ou dans l'ignorance par ce fatal acharnement : il n'y a que la main bienfaisante du Tout-puissant, qui, par un prodige, ait pu en arrêter l'entiere destruction.

D'autre part, est-il possible que ces persécuteurs de tout homme qui n'embrasse pas leur doctrine, remplissent leurs devoirs? Non, leur amour-propre, comme nous l'avons dit, étouffe en eux tout autre sentiment ; ainsi plus de bienfaisance parmi les hommes ; ils ne peuvent être bienfaisans les uns envers les autres, dès qu'ils ne se tolèrent pas : plus de moyens d'accroître leurs connoissances, nous l'avons encore dit, ils ne sont occupés que d'une seule chose, c'est de leur opinion. Enfin quel tribut d'adoration présenteront-ils

à l'Eternel? Eleveront-ils vers cet Etre suprême leur cœur distillant le fiel sur leurs semblables? Leurs mains toujours prêtes à les frapper? Ils n'oseroient se présenter ainsi souillés de crimes au pied du trône de celui qui connoît les plus secrets replis de leur cœur, ou, s'ils osent s'y présenter, il rejettera leurs hommages, à moins que par un sincère repentir, ils ne réparent les fautes qu'ils ont commises.

Quel est donc cet excès de frénésie? Si l'on nous disoit qu'il existe sur la terre des peuples sauvages, assez barbares pour poignarder tous ceux qui ne suivent pas leurs rits, leurs usages, & leurs cultes, nous aurions peine à le croire. Eh bien! nous sommes nous-mêmes ces barbares : les peuples les plus sauvages sont donc moins cruels que nous. Pourquoi? Parce que, si la raison a fait quelques progrès parmi nous, l'amour-propre en a fait encore plus.

Nous avons prouvé que l'amour-propre des nations a été la principale cause de leurs guerres. Nous allons prouver qu'elle est toujours la principale cause de leur destruction.

CHAPITRE VII.

*Que l'amour-propre des Nations a toujours
été la principale cause de leur ruine.*

QUE peut-on attendre d'une nation qui se fait un mérite de sacrifier à l'amour-propre national tout sentiment d'amour envers ses semblables ? Peut-on espérer que les membres de cette société s'aiment mutuellement ? Non ; accoutumés à n'aimer qu'eux-mêmes sous le nom imposant de la patrie , ils n'aimeront pas leurs semblables ; habitués , sous ce vain nom , à être injustes , inhumains , cruels envers les autres nations , ils le feront également envers leurs concitoyens ; ils seront à la vérité parfaitement unis entr'eux pendant tout le tems que sous le voile du zèle patriotique , ils pourront exercer leur cruauté sur d'autres peuples ; leur intérêt l'exige ; mais dès qu'ils n'auront plus d'ennemis au dehors , leur amour-propre ne trouvant plus d'alimens chez les autres nations , ils deviendront entr'eux des ennemis

irréconciliables; ils déchireront le sein de cette patrie qu'ils feignoient d'adorer; car le même principe doit toujours produire le même effet.

Ces orgueilleux patriotes lisent dans leurs annales, que leurs aïeux n'ont pas crain de dévaster la terre, & de l'arroser de sang humain, pour assouvir leur ambition: ces sentimens reçoivent parmi eux les plus grands éloges; ils déclareront à leur tour la guerre la plus sanglante à tout ce qui résistera à leur avidité; & dès qu'ils n'auront plus d'ennemis à exterminer, ils s'entretueront, ils s'égorgeront, comme ils égorgeoient auparavant les ennemis de leur nation.

C'est ainsi que le Peuple Romain, après avoir soumis toute la terre, a fini par se détruire lui-même, & que tous les Empires des grands Conquérans se sont écrasés sous leur propre poids.

Nous n'ignorons pas que l'amour excessif de soi produit d'abord les plus heureux succès; mais ils sont peu durables. Ainsi, une société d'hommes toujours prête à tout sacrifier à l'intérêt de la nation, devient bientôt

florissante : elle s'accroît insensiblement des États de ses voisins, elle s'étend, elle jette des racines de toute part ; mais ces racines sont peu profondes, le vice qui les produit, les gangrène : le moment de sa plus haute élévation, est celui de sa chute.

Mais n'est-il pas possible qu'une nation préviene sa ruine en mettant des bornes à son ambition ? Non, cela n'est pas possible à un peuple libre ; parce qu'il est impossible qu'il change sa constitution.

Il n'en est pas de même d'un Etat monarchique. Chaque changement de Monarque produit un nouveau système de gouvernement : ce que l'un a acquis par son ambition, l'autre peut le conserver par sa sagesse ; mais si le même esprit de conquête anime les successeurs d'un prince ambitieux, leurs sujets devenant ambitieux, à l'exemple de leurs Souverains, ébranleront bientôt l'Etat, & causeront sa ruine.

Que l'on ne dise pas que le luxe a été la cause de la chute des Romains, & non leur ambition immodérée, ou leur amour-propre. Le luxe est un superflu de richesses ;

elles sont la principale force des Etats, bien loin d'être la cause de leur ruine. Il est vrai que la débauche énerve les hommes ; mais on la confond mal à propos avec le luxe, ils diffèrent beaucoup. Ces hommes orgueilleux se détruisirent eux-mêmes, lorsqu'ils n'eurent plus d'ennemis à combattre ; ce n'étoient pas des hommes éternés que les Romains de ce tems, c'étoient des ambitieux : les effets que leur ambition sans bornes avoit produit au dehors, il étoit nécessaire qu'elle les produisît à cette époque dans l'intérieur de l'Etat, puisqu'ils ne cessoient d'être dominés par la même passion.

Il est donc prouvé que toute nation dans le cœur de laquelle fermente un amour-national immodéré, doit nécessairement, lorsque son ambition est rassasiée au dehors, être entraînée par sa passion toujours agissante, à se détruire elle-même.



CHAPITRE VIII.

Réponse aux Objections.

ON me dira : il ne valoit pas la peine d'écrire pour nous apprendre que, si tous les peuples s'appliquoient à se prévenir par des bienfaits, ils vivroient tous en paix, & que leurs divisions & les guerres qui s'en ensuivent ne viennent que de ce qu'ils ne s'occupent que des moyens de s'entredétruire. L'amour immodéré de soi est sans doute le principe de ce perpétuel désordre, personne ne l'ignore ; mais c'est un mal de tous les tems, chaque peuple a toujours aspiré à s'aggrandir, sans être fort délicat sur les moyens ; & ceux qui ont voulu se contenir dans les bornes d'une juste défense, ont été bientôt les victimes de la délicatesse de leur sentiment, & la proie d'un usurpateur avide. La bienfaisance est une vertu privée, dont la pratique d'homme à homme fait les délices de la vie, mais de nation à nation elle est impraticable : peu de

170 OBSERV. SUR LES DEVOIRS
nation en ont fait usage. Une bonne politique
tendante toujours à acquérir, & soutenue par
des forces suffisantes est la seule chose qui
puisse rendre un gouvernement heureux, flo-
rissant & durable.

Nous savons que jusqu'à présent la bien-
faisance a eu peu de part au système de
gouvernement des nations, que la plupart
d'entr'elles n'ont cherché dans tous les tems
qu'à se prévaloir de la foiblesse de leurs voi-
sins, & à les affoiblir pour profiter de leur
dépouille. L'usage général, nous en conve-
nons, est contre nous; mais cet usage a tou-
jours été funeste aux peuples, on ne doit pas
nous l'opposer.

Nous convenons encore qu'il y a eu des
peuples bienfaisans qui ont été les victimes
de leur sentiment de bienfaisance; mais c'est
qu'ils n'ont mis aucune borne à leur bien-
faisance: or, lorsque nous disons aux nations
d'être bienfaisantes les unes envers les autres,
nous n'entendons pas leur prescrire de s'ou-
blier elles-mêmes, & de s'exposer avec une
aveugle confiance aux insultes de leurs voi-
sins: il est au contraire évident que le soin

de se conserver & de se défendre étant le principal devoir de l'homme, elles ne peuvent donner trop d'attention à le remplir.

Nous avons prouvé dans nos observations sur les devoirs de l'homme relatifs au droit naturel, que tous les sentimens de la nature ont des bornes qu'elle leur a prescrites, & qu'ils deviennent des vices, lorsqu'on les transgresse; ainsi la bienfaisance est un vice lorsqu'on en excède les bornes; par conséquent il est certain qu'un peuple qui tombera dans ce vice, périra de la main du méchant qui le premier abusera de ses bienfaits; parce que tout gouvernement vicieux est toujours prêt de sa chute.

Mais qu'une nation bienfaisante sache contenir sa bienfaisance dans les bornes de la justice: que par ses bienfaits, elle se fasse aimer, qu'elle se fasse respecter par la sagesse avec laquelle elle les répand, & redouter par sa puissance; une nation aussi sage n'acquerra rien par la force, elle ne l'emploiera qu'à se défendre; mais elle acquerra sans cesse de nouvelles forces par l'affluence des hommes de toutes les nations qui désireront de vivre

sous un gouvernement aussi juste, & par les alliances que ses voisins s'empresseront de contracter avec elle. Immuable parmi leurs révolutions, elles feront le principe de son aggrandissement. Ses progrès seront lents, mais solides; elle n'aura à craindre que le changement de sa constitution, au lieu que le vice destructif des autres nations est dans leur constitution actuelle.

Il faut empêcher, dira-t-on, qu'une nation voisine s'habitue à nous insulter; il faut s'en venger, il faut l'en punir, afin qu'elle n'y revienne plus: la gloire de la nation l'exige.

Voilà précisément ce qui oblige la nation qu'on veut humilier à renouveler ses insultes, lorsqu'elle en trouve l'occasion: on veut la maîtriser, la punir; on veut lui ôter par la force tout moyen de nuire, la tenir sous sa dépendance, & avoir la gloire de la dompter. Toute nation est libre, elle sent le poids qu'on veut lui imposer, elle fait de continuels efforts pour le secouer; il en résulte des guerres interminables. Une nation voisine s'est-elle oubliée à notre égard? Nous a-t-elle fait des

dégâts ? Nous a-t-elle offensés ? Tenons-nous-en à la simple défense & à la réparation des dommages qu'elle nous a faits. Si nous la repoussons avec avantage, elle n'y reviendra plus, elle craindra non-seulement de recevoir une nouvelle honte; mais elle apprendra à redouter nos forces, & à respecter notre bienfaisance; la vertu ne manque jamais de produire cet effet : c'est dans la vertu que consiste la vraie gloire.

Tel fut le système de gouvernement de ce Monarque bien-aimé, dont la mémoire sera toujours chère à la France, & en vénération chez tous les peuples. Henri-le-Grand n'eut pas plutôt rétabli la paix dans ses Etats, qu'il se fit admirer de tous ses voisins par ses bienfaits : il n'en fut pas moins redoutable. Nous pourrions citer des exemples plus récents; on en trouve aussi de plus anciens dans les fastes de l'Histoire.

La bienfaisance est une vertu, elle fait le bonheur des hommes, on en convient; mais on prétend qu'il faut la reléguer dans la condition privée, & qu'elle n'est pas praticable parmi les nations. J'avoue que je

n'en connois pas la différence : il est au contraire évident que ce qui est bon, utile & praticable entre un homme & son semblable, l'est également entre des hommes réunis en société, & une autre société d'hommes; à moins qu'on ne veuille dire qu'il faut bien plus se garder de la méchanceté de plusieurs hommes réunis en société, que de celle d'un seul homme, & nous sommes d'accord : j'ai dit en effet que, pour être bienfaisant, il ne faut pas s'oublier soi-même; & par conséquent une nation ne peut prendre trop de précautions pour se garantir des insultes des nations voisines.

En un mot, je ne crois pas que l'on me conteste que le gouvernement le plus juste au dedans & au dehors ne soit le meilleur de tous, &, j'ose dire, le seul qui soit bon : or la justice consiste uniquement à garder un parfait équilibre entre l'amour & l'estime que l'on se doit à soi-même, & l'amour & l'estime que l'on doit à ses semblables : lorsqu'on garde ce parfait équilibre, on est nécessairement bienfaisant sans excès; par conséquent tout gouvernement dont la base est une sage bien-

faifance envers les autres nations eft le meilleur de tous ; puifque c'eft le gouvernement le plus jufté : toutes les nations doivent donc être bienfaifantes les unes envers les autres. C'eft ce que nous avons voulu prouver.

CHAPITRE IX.

Du droit des gens non écrit , fubrogé aux loix de la Nature par les Nations policées.

LORSQUE la bienfaifance n'unit pas les hommes , ou lorsqu'ils n'aiment pas leurs femblables , car lorsqu'ils les aiment , ils font bienfaifans envers eux , leur union eft bien peu durable. Il ne refté parmi eux d'autre rapport que celui de leur intérêt , qui , au lieu de les unir , eft la caufe de leur défunion.

C'eft par cette raifon que la nature voulant créer l'homme fociable , a exigé qu'il fût bienfaifant ; ainfi , le droit des gens non écrit n'ayant d'autre objet que l'union des nations ,

elles ne peuvent avoir entr'elles d'autre loi non-écrite que celle de la bienfaisance.

Nous avons établi cette vérité ; mais nous avons ajouté que cette loi de bienfaisance imposée aux hommes par la nature, doit être restreinte dans les bornes de la justice. De-là les nations, sous le prétexte de garder entre elles la justice la plus exacte, ont abrogé la loi de la bienfaisance, qui n'étoit pas bien observée parmi elles, & se sont données de nouvelles loix ; mais ces loix ne peuvent être justes, puisqu'elles s'écartent de celles de la nature. Elles consistent à se rendre réciproquement & dans une juste mesure le bien & le mal qu'elles se font, & de conserver parmi elles la plus parfaite égalité.

Rendre le bien que l'on reçoit, c'est quelque chose ; mais ce n'est pas tout : il faut pour être juste, faire à ceux dont on n'a reçu aucun bienfait, tout le bien qui dépend de nous ; puisque la nature ne peut nous en avoir donné le pouvoir que pour l'exercer envers nos semblables.

Nous disons plus : l'on ne peut rendre le bien par le bien, sans la bienfaisance ; puisque
l'on

que l'on ne peut reconnoître un bienfait, si l'on n'en a point reçu; ainsi la loi qui se renferme dans le précepte de reconnoître les bienfaits qu'on a reçus, est une vraie chimere; puisqu'elle ne peut exister sans sa bienfaisance qu'elle exclut. Disons mieux, elle n'est qu'un prétexte pour nous soustraire au principal devoir que la nature nous a imposé. Aussi cette premiere partie de la loi que nous examinons, n'est-elle guere en usage parmi les peuples.

Mais la seconde partie de cette loi est évidemment injuste; car si c'est une mauvaise action de faire du mal à autrui, on lui fait également du mal, lorsque pour se venger, on lui rend celui qu'il a fait, & par conséquent on commet une mauvaise action; or toute mauvaise action est une injustice.

On me répondra que la punition est un acte de justice, puisque l'Etre souverainement juste punit les méchans. . . . Il est vrai que l'Etre souverainement juste punit les méchans; mais il en a le droit, parce qu'il est le souverain de tous les êtres: aucune Nation n'a ce droit sur les autres; il n'est donc

aucune nation qui puisse en punir une autre , sans s'arroger une supériorité qu'elle n'a pas , conséquemment sans être injuste.

Il en est des peuples de la terre comme de chaque citoyen d'un Etat : les citoyens sont tous égaux , ils peuvent se défendre ; mais ils ne peuvent punir sans attenter à l'autorité de leur souverain : de même les nations peuvent repousser l'offense & la faire réparer , & non punir & se venger sans attenter à l'autorité du souverain de tous les êtres ; car du moins les mêmes principes qui régissent les hommes dans un gouvernement , doivent régir les nations sous le gouvernement de l'Etre suprême. Toute nation qu'un orgueil excessif n'aveuglera pas , adoptera ces principes.

Mais cette loi que nous censurons établit une parfaite égalité parmi les peuples ; elle est donc juste ? Elle n'est pas juste , puisqu'elle attribue aux peuples un pouvoir qu'ils n'ont pas , & qu'elle les dispense d'un devoir auquel la nature les a soumis : cela est évident ; mais de plus elle n'est pas juste , parce qu'elle est nécessairement la source d'un

nombre infini d'injustices. Il n'est en effet aucune nation qui puisse apprécier avec justesse le bien & le mal qu'elle a reçu, si elle les apprécie par le sentiment de son amour-propre; puisque ce sentiment en proportion de son énergie, grossit toujours le mal & atténue les bienfaits reçus; d'où il s'ensuit que malgré cette loi de rendre le bien & le mal dans une parfaite égalité, si l'amour, l'estime & la bienfaisance que les hommes se doivent ne balance dans le système du gouvernement des nations, leur amour-propre, elles rendront toujours au centuple le mal qu'on leur aura fait, & à peine elles se rappelleront des bienfaits qu'elles auront reçus; donc elles commettront une infinité d'injustices.

Il faut contenir les peuples, ajoute-t-on, par la crainte d'un juste châtement..... Il faut au contraire les contenir par la plus vigoureuse défense, & par l'exemple de la plus grande modération. Tous les peuples sont égaux; nous l'avons dit, ils regardent le châtement comme une offense, qu'ils ne pardonnent pas; ils punissent à leur tour ceux

qui ont voulu les punir ; les guerres entr'eux deviennent interminables, elles ne finissent que par la ruine de l'une ou de l'autre nation, & souvent par la ruine de celle qui a voulu s'arroger le droit de punir.

C'est ainsi que lorsqu'on s'écarte des loix de la nature, on s'expose à une infinité de maux ; cependant quelques funestes que soient les effets du droit des gens non-écrit que les nations ont subrogé à celui que la nature leur prescrit, il a aussi produit quelques loix justes, mais insuffisantes pour maintenir la paix entre elles.

Il s'ensuit de la loi d'une parfaite égalité, dont toutes les nations reconnoissent la justice, qu'aucun peuple n'a droit d'exercer des pouvoirs sur les terres d'un autre peuple, à moins qu'ils n'aient établi entr'eux un droit commun à cet égard.

Aucun peuple ne peut non plus exercer aucun empire sur les sujets d'un autre Souverain ; cependant, si un étranger contracte des obligations, on le force de les remplir ; s'il commet un crime on le punit ; mais chaque nation exerce le même droit pour leur com-

mun avantage, & afin d'arrêter les progrès du crime ; ainsi le droit d'égalité n'en est point altéré.

Aucune nation ne peut traverser les Etats d'une autre nation, ou y faire passer des troupes sans son consentement, à moins que les deux nations voisines ne se soient accordées mutuellement le passage.

Il est au contraire permis à chaque sujet d'un Souverain, de voyager sur les terres d'une autre nation ; on ne peut l'en empêcher, à moins que l'on ne découvre qu'il a entrepris ce voyage dans le dessein de nuire.

Celui qui insulte un étranger doit être puni de même que s'il avoit insulté un citoyen.

Lorsqu'une rivière sépare deux Etats, la moitié en appartient à chacun de ces Etats, s'il ne concourt quelque titre particulier ; & si l'on fait des réparations ou des digues, il faut qu'elles ne soient pas offensives.

Toute digue qui tend non-seulement à conserver les possessions d'un peuple, mais encore à jeter l'eau sur l'autre bord, est offensive. Si elle ne tend qu'à conserver, on ne

considérera pas l'effet qu'elle peut produire sur l'autre rivage.

Toutes les nations ont droit de mouiller sur tous les rivages, & dans tous les ports, excepté en tems de guerre.

Les îles de la mer inhabitées appartiennent à la nation qui la première les occupe. Si elles sont habitées, il faut en laisser la libre possession aux nations qui les habitent, quelque facilité que l'on ait de les subjuguier. C'est une usurpation de se rendre maître des terres possédées par un autre peuple.

Les îles qui se forment sur une rivière appartiennent à la nation dont les terres en sont le plus voisines, à moins que la rivière n'appartienne par quelque titre particulier à l'une des deux nations riveraines.

Ce que nous disons des rivières, on doit l'entendre des fleuves, & même des torrens qui séparent deux Etats.

Aucune nation ne peut faire des ouvrages offensifs sur les frontières de ses Etats.

Les Envoyés d'une nation doivent être traités par le peuple chez qui on les envoie, avec les égards & le respect dûs au corps de

la nation : leur personne doit être sacrée ; quelque crime qu'ils commettent, il n'est pas permis de les punir, parce que les crimes sont personnels, & l'Envoyé représente la nation.

Il y a des nations qui ont établi chez elles le droit d'aubaine : il consiste à priver l'étranger de toute succession active & passive : ce droit est très-mal entendu ; on éloigne par-là tout mariage & tout commerce entre les nations : on perd le sujet qui laisse la succession, & l'on en recouvre aucun ; aussi tous les Souverains s'empressent-ils d'abolir ce droit : il a été presque par-tout supprimé.

Pour renfermer enfin dans un seul droit, tous ceux que les nations exercent les unes envers les autres, d'après la loi non-écrite d'une parfaite égalité, il nous suffit d'ajouter que tous les droits qu'une nation établit contre une autre nation, ou contre un particulier de cette nation, elle les établit contre elle-même ; puisque personne ne peut refuser de se soumettre à la loi qu'il a faite aux autres, par la raison qu'il en est l'auteur.

Ces loix quelque insuffisantes qu'elles soient,

pourroient maintenir pendant quelque tems la paix parmi les nations, si elles étoient bien observées; mais on ne peut conserver l'harmonie qui doit régner dans une famille sans l'amour mutuel des parens, & leur mutuelle bienfaisance; à plus forte raison, si les nations ne s'aiment pas mutuellement, si elles ne sont pas bienfaisantes les unes envers les autres, leur union ne peut être durable.

Il seroit bien plus agréable, plus aisé & plus utile à la société que les hommes de quelle nation qu'ils fussent se prévinsent par des bienfaits, plutôt que de s'occuper sans cesse des moyens de se nuire; qu'ils se pardonnassent leurs offenses, plutôt que d'en garder un perpétuel souvenir. Au lieu de cette contrainte qu'ils éprouvent en étouffant les sentimens de leur cœur; au lieu de cet amour-propre qui les agite sans cesse & qui ne les satisfait jamais, de cette haine qui pèse à leur cœur, lors même qu'ils la satisfont; au lieu de la discorde qui trouble tous les momens de leur vie; au lieu de leurs guerres continuelles qui font périr les uns, & abreuvant les autres de larmes, ils ne ressentiroient plus

qu'une peine bien douce, celle de ne pouvoir jamais être assez bienfaisans à leur gré, sentiment dont la douceur est le comble des délices de l'ame.

Les nations policées ont encore des loix non-écrites qu'elles observent pendant la guerre.

CHAPITRE X.

*Du droit non-écrit des Nations policées
en tems de guerre.*

QUEL est celui qui le premier a osé ensanglanter ses mains du sang de son semblable, & donner au genre-humain le funeste exemple d'une férocité aussi atroce? Est-il possible que l'horreur de son attentat n'ait pas aussi-tôt éteint en lui tout principe de vie? ce n'est pas un homme qui a produit un tel monstre, il a pris naissance dans les flancs d'un tigre furieux.

Cependant des millions d'hommes vont tranquillement s'égorger. Que ceux qui ex-

posent leur vie pour la défense de leur patrie soient des héros, j'y consens : ils méritent tous les éloges qu'on leur donne , puisqu'ils exposent leur vie , pour la conservation de celle de leurs concitoyens ; les autres ne sont que des assassins.

Quel excès de folie , ou , disons mieux, d'inhumanité ! On admire la force de ces peuples invincibles , sous la main de qui une foule de nations a péri , & l'on ne fait pas attention aux maux que ces nations subjuguées ont soufferts ; comme si c'étoit le plus haut faite du mérite & de la vertu , lorsqu'on peut faire beaucoup de mal , de faire tout le mal possible !

En effet , quel horrible spectacle le terrible fléau de la guerre ne présente-t-il pas ? Là ce sont des tas d'hommes renversés les uns sur les autres , ceux-ci expirans , ceux-là près d'expirer dans les douleurs les plus aiguës : ici ce sont des figures que l'on ne reconnoît plus ; les plaies dont elles sont couvertes , en ont effacé tous les traits : là des parties d'hommes , des têtes , des bras , des jambes séparées de leurs troncs ; & ce sont des hommes

qui ont ainsi maltraité, mutilé, défiguré leurs semblables ; & de plus ces hommes, ces barbares je les vois encore , non loin de-là , contempler d'un œil tranquille ce théâtre de leur fureur , se glorifier de leur inhumanité, s'en réjouir , & noyés dans la joie & dans le vin , en célébrer la fête.

Cependant parmi tous ces excès , les sentimens de la nature se font encore entendre , tellement ils sont puissans : elle a dicté aux nations des loix non-écrites qui adoucissent le fléau de la guerre ; mais qu'il est encore funeste ! Ces loix ont reçu la sanction de tous les peuples policés.

Il est défendu de donner la mort à l'ennemi qui se rend , & met bas les armes. On doit aussi épargner celui que l'on peut faire prisonnier. Cette loi nous rapproche des sentimens de la nature, suivant lesquels nous ne devons jamais excéder les bornes d'une juste défense. Il seroit à souhaiter qu'elle fût bien observée.

La guerre se fait de nation à nation , & non d'homme à homme ; ainsi il n'est pas permis de diriger ses coups sur un particulier

qui combat, à moins d'une mêlée où chacun se bat avec celui qu'il rencontre.

Il n'est pas permis non plus de faire assassiner aucun ennemi ; d'ailleurs toute ruse est permise.

Les prisonniers étoient autrefois esclaves : on ne connoît plus maintenant la servitude parmi les nations de l'Europe.

Il y a cette différence de l'esclave au prisonnier, que la personne & les biens de l'esclave appartiennent à son maître, il n'a même plus de volonté ; c'est l'état le plus opposé à celui de la nature : le prisonnier conserve tout, excepté la liberté de nuire à celui qui s'en est rendu maître.

On doit fournir aux prisonniers les alimens & les vêtemens.

Aucune nation ne doit faire la guerre sans l'avoir déclarée.

L'on ne doit excepter que le cas d'invasion, ou d'usurpation ; mais alors on ne fait pas la guerre, on se défend.

L'Envoyé d'une nation qui n'auroit pu sortir des Etats du peuple ennemi, doit être respecté.

La guerre en un mot n'a d'autre objet que de forcer les nations à se rendre justice sur les différends qui l'occasionnent : tout acte d'hostilité qui ne tend pas vers cet objet, est défendu, & doit être regardé comme un excès de barbarie.

Telles sont les loix que l'on observe dans les guerres qu'un motif d'intérêt suscite ; mais celles que la rivalité, l'ambition, la haine, l'intolérance allument, ne connoissent aucun frein ; ces guerres sont les plus cruelles, les plus funestes & les plus fréquentes.

Il semble cependant que l'esprit destructeur des nations, commence enfin à perdre de son énergie. Les hommes ont plus de répugnance à présent, qu'ils n'en avoient autrefois, à répandre le sang de leurs semblables : une cruauté aussi révoltante ne peut causer trop d'horreur.

L'on demande s'il y a des guerres justes. Je réponds qu'excepté le cas d'une juste défense, un homme n'a aucun droit sur la vie d'un autre : cette maxime décide la question.

Le code des loix des nations pendant la guerre est, comme on le voit, fort court :

l'on ne doit pas en être surpris, puisque dans le désordre de toutes choses, dans un abandon de tout devoir, il ne peut rester que peu de loix à observer..... Passons à l'examen d'une question plus intéressante.

CHAPITRE XI.

Y a-t-il des moyens de faire cesser les guerres parmi les Nations, ou de les rendre moins fréquentes?

CETTE question paroît problématique; car, si les guerres prennent principalement leur source dans l'amour-propre, l'orgueil & l'intolérance des nations, d'où leur haine dérive, il faut changer les hommes pour faire cesser les guerres, ou pour les rendre moins fréquentes.

■ Cependant il est certain, l'on doit en convenir, que ce changement est sur le point d'arriver. Le commerce des nations les a familiarisées ensemble, & les alliances des Souverains les ont rapprochées : il n'y a nulle

apparence que le fanatisme ose désormais rassembler des hommes sous ses étendards, les armer, & leur souffler sa fureur, ni qu'un orgueil absurde enfle la tête de quelques peuples, & leur persuade qu'ils sont faits pour commander à toutes les autres nations. Les hommes enfin se connoissent, ils voient qu'ils sont tous à-peu-près égaux, & qu'à le bien prendre, ceux qu'ils méprisoient valaient souvent plus qu'eux, le prestige est tombé, le voile est déchiré, ils reviennent tous aux premiers principes, ils découvriront la vérité, elle réglera leur conduite; à moins que l'amour-propre, prenant une nouvelle forme, ne les trompe encore, & ne les induise en de nouvelles erreurs, & de nouvelles guerres.

Il reste encore les guerres que l'ambition & les prétentions mutuelles des nations peuvent susciter. La poudre à canon a mis un frein à l'ambition : elle donne le plus grand avantage à un peuple attaqué; il n'est plus possible à aucun ambitieux, fût-il plus vaillant & plus intrépide qu'Alexandre & César, de surprendre, je ne dis pas un Royaume, mais une Province : une seule ville fortifiée

est capable d'arrêter ses exploits, & de faire échouer ses projets.

Comment pourroit-on prévenir les guerres d'intérêt, que les plus légères prétentions allument souvent entre les peuples? Rien ne feroit si aisé, si, comme nous l'avons dit, ils favoient vaincre leur opiniâtreté & leur amour-propre, & les sacrifier aux sentimens de justice, à laquelle tout Souverain doit rendre hommage; ou du moins, s'ils vouloient consulter leur vrai intérêt, & ce que les premiers principes de la raison dictent à tous les hommes.

L'on doit en effet convenir que le sort des armes est toujours douteux. Que le Souverain que l'on attaque soit foible, il lui est aisé de se fortifier par des alliances, & de balancer la puissance de son ennemi, il devient par-là son égal. La valeur des troupes, la prudence & l'activité du Général peuvent beaucoup; mais on trouve par-tout des soldats également exercés & courageux, & des habiles Généraux; on ne combat guere qu'à forces égales; c'est donc le hazard qui décide toujours du droit des nations qui se font

font la guerre. Et quand ce seroit la force, il n'y a point de force supérieure qu'une force plus supérieure encore ne puisse anéantir, & vouloir même exercer ses droits par elle, quand il est d'autres moyens à employer : c'est être injuste. Les confier au hazard, c'est être peu sage.

Mais qui a le droit de juger les différends des nations ? Personne : il faut donc qu'elles se fassent justice elles-mêmes ? Il faut qu'elles commencent par traiter, & que, si elles ne peuvent s'accorder, elles remettent à la médiation des peuples voisins, le différend qui excite leur querelle.

Quelqu'heureux que soit l'événement d'une guerre d'intérêt, il faut s'attendre à des pertes considérables. Ces millions d'hommes qui périssent dans une guerre opiniâtre, valent toujours mieux que le terrain contesté ; les Souverains sont puissans par le nombre de leurs sujets, & non par la grandeur de leur Royaume ; il est en effet reconnu qu'un terrain d'une lieue bien cultivé, & bien peuplé, vaut mieux qu'une terre en friche & peu habitée de cent lieues d'étendue.

On craint le jugement des hommes, & non les bisarres effets du hazard. Eh bien ! Si ces peuples aujourd'hui médiateurs & arbitres des droits de deux nations, étoient eux-mêmes soumis dans une autre occasion au jugement de ces nations, feroient-ils encore suspects ? Non fans doute ; il est donc certain qu'à tous égards les nations feroient mieux de soumettre leurs différends à la médiation & à l'arbitrage des peuples voisins, que de les confier au sort des armes : elles ne répandroient pas le sang humain, & le succès de leurs prétentions seroit beaucoup plus assuré que lorsque le hazard en décide.

Tout est d'ailleurs réglé par l'usage ou par des traités parmi les nations de l'Europe, il ne s'agit le plus souvent entr'elles que d'expliquer ces traités. Est-ce une bonne interprétation que celle du sort des armes ? C'est au contraire le germe de nouvelles divisions, & de nouvelles guerres. Le Souverain qui a obtenu par la force ce qui ne lui appartenoit pas, ne le possède jamais paisiblement ; il est obligé pour se maintenir dans son usurpation d'être toujours en un état de guerre.

On épie le moment qu'une foule d'ennemis l'accable , pour précipiter sa chute , & reprendre ce qu'il avoit usurpé.

Je fais que les Souverains ne peuvent se donner des loix qui leur imposent la nécessité de traiter de leurs prétentions , avant d'entreprendre aucune guerre ; ils attenteroient à leur indépendance ; ils s'exposeroient à bien des abus , ils ne seroient pas même liés par ces loix.

Aussi je me borne à dire que les Souverains qui ont des différends , doivent , pour épargner le sang de leurs sujets , essayer tous les moyens de conciliation , ne jamais se lasser de traiter , ni refuser aucune médiation : je propose ce plan comme un moyen de rendre les guerres d'intérêt moins fréquentes , & non comme le projet d'une loi à laquelle les Souverains puissent se soumettre.

Pour rendre ces guerres moins fréquentes , on pourroit , comme l'a dit un Auteur célèbre , régler dans le même continent l'étendue de pays que chaque peuple doit posséder , le fixer sur l'état actuel , de façon que nul Souverain ne pût s'aggrandir , ni perdre aucune

partie de ses Etats; l'on garantiroit ce traité par une ligne défensive : on pourroit aussi régler dans chaque Etat l'ordre des successions par des loix claires, que l'on conserveroit soigneusement. Mais quel sera le vaste génie capable de concilier tant d'intérêts divers, & de les fixer par un traité solennel & inviolable ? L'homme est d'ailleurs si inquiet qu'il peut-être en tarissant la source des guerres entre les nations, les divisions intérieures deviendroient plus fréquentes : le remède seroit alors pire que le mal. On doit toujours trembler lorsqu'on propose des changemens considérables dans un Etat.

Les Souverains emploient depuis quelque tems un moyen plus efficace pour éloigner le fléau de la guerre ; ils sont toujours armés, ils ont en tems de paix des forces suffisantes pour repousser les nations qui oseroient les attaquer. En effet, le moyen le plus propre d'éviter la guerre est d'être toujours prêt à la soutenir : un Souverain dont les Etats ne sont pas garnis de troupes, est sans cesse exposé aux invasions d'un injuste voisin, il a toujours à craindre qu'un Monarque ambitieux ne fai-

fisse ce moment de foiblesse pour le subjuguier; d'ailleurs les troupes sont encore nécessaires en tems de paix , pour contenir les citoyens dans leurs devoirs.

Ainsi l'homme est dans la nécessité d'être sans cesse armé , & telle sera toujours sa triste condition; parce qu'il existera toujours des ambitieux, des méchans , desquels il faudra bien qu'il évite les traits.

Ayons en tout tems beaucoup de troupes bien disciplinées, bien exercées, pour nous garder ; mais n'en ayons point pour attaquer: je ne dirois rien de trop si j'avançois que la dixieme partie des hommes valides d'un Etat devoit être employée dans tous les tems à le défendre , ou à des ouvrages publics , tandis que les autres travailleroient à nourrir les premiers : il y auroit moins de guerres, & moins de ces fainéans qui déshonorent l'humanité par leurs crimes. L'on ne sauroit trop en imposer aux hommes , si l'on veut faire regner la paix entre-eux.

Les alliances des Souverains sont un autre moyen de maintenir la paix entre les nations : elles forment une partie de leur droit écrit ;

198 OBSERV. SUR LES DEVOIRS
nous allons en parler dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XII.

Du droit écrit des Nations dérivant de leurs alliances.

Nous avons divisé le droit des gens ou des nations en droit non-écrit, & en droit écrit : après avoir parlé du droit non-écrit, il nous reste à diriger nos observations sur le droit écrit. Les alliances en font une partie.

Alliance & union sont synonymes ; ainsi l'alliance de deux nations est leur union relative aux objets exprimés dans leurs traités. Si leur alliance étoit entière & absolue, elles ne formeroient plus entre-elles qu'une seule nation.

Si rien n'est plus propre à faire respecter un peuple, & à contenir ses voisins, que d'avoir en tout tems des forces capables de repousser leur attaque ; chaque peuple acquiert par ses alliances les forces de ses alliés ;

rien n'est donc plus propre que les alliances à faire respecter un peuple, & à maintenir la paix avec ses voisins.

Il y a deux sortes d'alliances; les offensives & les défensives. Elles sont offensives lorsque plusieurs peuples se lignent pour soutenir les prétentions de chacun d'eux; elles sont défensives lorsqu'ils ne se lignent que pour se défendre contre les peuples qui les attaqueront. Elles sont encore offensives lorsque plusieurs peuples s'obligent de se fournir des troupes dans tous les cas où l'un d'eux portera la guerre chez l'étranger; elles ne sont que défensives, lorsqu'ils se bornent à fournir des troupes à leurs alliés, dans le cas où l'étranger portera la guerre sur leurs terres.

Les alliances offensives sont dangereuses, lorsque leur objet est de soutenir en commun les prétentions de chaque nation liguée. Il faudroit que les peuples eussent peu de moyens d'attaquer, & beaucoup de moyens de se défendre.

Est-ce donc un mal, qu'un Souverain trop foible pour faire valoir ses prétentions, trouve

des alliés qui unissent leurs forces aux siennes? Non, quand les prétentions de ce Souverain sont évidemment justes : ce n'est que dans le cas où, sous des prétextes frivoles, les nations se lignent pour envahir les Etats voisins, que les alliances offensives sont dangereuses.

Au reste les alliances des nations reçoivent toutes les modifications qu'elles veulent leur donner ; l'on ne sauroit rien fixer à cet égard ; elles peuvent stipuler tous les pactes qui sont à leur bienfaisance, & à moins que ces pactes soient contraires aux bonnes mœurs, elles les doivent exécuter dans la plus grande rigueur.

Bien plus, elles doivent même les exécuter de la manière la plus avantageuse & la plus favorable au peuple qui en réclame l'exécution.

Lorsque deux particuliers ont fait une convention, le droit écrit veut qu'on l'interprète de la manière la plus resserrée : la raison en est que celui qui en demande l'exécution devoit prévoir le doute que cette convention fait naître, & lui donner un sens

clair en la dictant ; puisque la loi ne peut suppléer la volonté des parties : toute obligation est d'ailleurs odieuse selon la loi ; parce que c'est une nouvelle chaîne que l'homme s'impose. Ce que nous disons d'une convention de particulier à particulier peut s'appliquer à la plupart des traités des nations sur leurs droits, comme nous le dirons bientôt, mais non à leur alliance ; parce qu'une alliance est un contrat d'union entre les hommes de diverses nations, qui les rapproche des loix de la nature ; puisqu'elle a voulu que tous les hommes vécussent dans la plus parfaite union ; un pareil acte est donc favorable ; aucune partie ne peut en éluder l'exécution sous aucun prétexte, on doit lui donner l'interprétation la plus étendue. En un mot les alliances font des obligations de bienfaisance mutuelle que les parties prennent ; ces obligations méritent donc la plus grande faveur ; en conséquence on ne fauroit les ranger dans la classe des autres conventions qui doivent être interprétées de la manière la plus étroite.

On comprend que nous parlons des alliances

défensives, & non des offensives : celles-ci sont odieuses ; & l'on doit en resserrer les dispositions.

Les obligations que l'on prend dans les alliances, sont perpétuelles ou pour un tems limité. Les alliances perpétuelles ne sont en usage qu'entre des petits Etats qui se soumettent aux mêmes loix ; on les nomme alors confédération. Ce sont divers peuples qui dans ce cas, ne sont plus à certains égards qu'un seul peuple, & n'ont qu'une seule volonté.

Les alliances perpétuelles entre des Etats considérables sont exposées à de fréquentes ruptures par la diversité d'intérêts entre les nations confédérées : il en est alors comme des amis qui se brouillent, ils deviennent des ennemis irréconciliables.

Les alliances que les Gouvernemens d'une grande étendue forment ensemble, ont ordinairement un tems ou un objet limité. Le terme étant expiré, ou l'objet cessant, elles cessent, si on ne les renouvelle pas.

Il y a enfin des traités exclusifs de toute alliance avec l'ennemi d'une nation, c'est-à-

dire des promesses de garder la neutralité : on ne peut dans ce cas favoriser directement ni indirectement l'une des nations belligérantes.

On demande s'il y a des cas où une nation peut forcer une autre nation de s'allier avec elle ? Sans doute , quand celle-ci a un intérêt commun , ou qu'elle recueillerait tous les avantages de la guerre que ses deux voisins se feroient ; mais dans ce cas il doit être permis au peuple qu'on veut forcer de s'allier avec une puissance belligérante , de tenter tous les moyens de concilier ces deux puissances avant de prendre des engagements.

On demande encore si un peuple peut rompre l'alliance qu'il a faite ? Il le peut , si le peuple avec qui il s'est allié a manqué à ses promesses ; mais ce n'est pas résoudre la question ; puisque dans cette hypothèse l'alliance a été rompue par celui qui le premier a manqué aux pactes qu'elle contenoit. Nous disons donc qu'il n'est permis sous aucun prétexte de rompre une alliance. Si des particuliers ne peuvent rompre leurs conventions, à plus forte raison les nations doivent-elles

204 OBSERV. SUR LES DEVOIRS
respecter les engagemens qu'elles ont pris.

Mais s'il survient des cas imprévus entre les peuples alliés, est-ce une raison de rompre leurs alliances? Oui, si ces cas imprévus occasionnent une guerre entre ces peuples; puisque deux peuples qui se font la guerre, ne peuvent plus être dans le cas de se fournir des troupes contre l'étranger.

Observons encore que l'alliance est, comme nous l'avons dit, une union d'amitié & de bienfaisance dont l'objet est de se prêter des secours mutuels: la guerre est l'état le plus opposé à une pareille union; ainsi toute alliance entre deux nations cesse, dès que la guerre les a désunies.

Passons aux autres conventions ou traités des nations.



CHAPITRE XIII.

Des Trêves.

LA guerre est, dans l'état actuel des choses, un mal nécessaire : pour en suspendre l'effet tandis qu'on traite de la paix, on a imaginé un état mitoyen; cet état est une suspension d'armes qu'on nomme trêve.

On fait ordinairement des trêves, lorsque deux nations belligérantes sont fatiguées de la guerre, ou lorsque leurs différens sont amenés au point d'être bientôt terminés par la voie de la conciliation.

La trêve a un tems limité, on n'en fixe aucun.

On y stipule quelquefois des conditions, & souvent l'on ne convient d'autre chose, si ce n'est de rester dans l'état où chaque nation se trouve à ce moment.

Tout acte d'hostilité doit cesser pendant le tems que la trêve dure; c'est le seul droit qui soit de l'essence de cette convention.

Les trêves sont quelquefois prorogées pendant long-tems.

Il y a des trêves marchandes : leur objet est la continuation du commerce entre les deux nations qui sont en guerre.

La guerre est l'état le plus nuisible à l'homme, & le plus opposé aux sentimens de la nature, puisqu'elle le presse de faire du bien à ses semblables, & cependant il ne s'occupe pendant la guerre qu'à lui faire du mal; il seroit donc à souhaiter, puisque l'on ne peut se garantir de ce fléau, que l'on fit souvent des trêves. D'ailleurs l'homme est toujours poussé vers le bien : la frénésie des passions n'est que momentanée, elle prend par accès; il s'ensuit que si l'on donne un moment à la réflexion, la passion s'éteint & ne se rallume que difficilement; & qu'ainsi, lorsque la fureur des armes est ralentie par une trêve, il est difficile de la ranimer : aussi est-il bien rare qu'une trêve ne soit suivie d'un traité de paix.



CHAPITRE XIV.*Des Traités de Paix entre les Nations.*

UN traité de paix entre des nations est ce qu'on nomme une transaction entre des particuliers.

L'on donnoit autrefois des ôtages pour en garantir l'exécution ; maintenant , au lieu d'ôtages , ces traités sont garantis par toutes les Puissances qui y ont quelque intérêt ; d'ailleurs l'exécution fuit de près les obligations qu'on y prend.

Un traité de paix entre Souverains est un lien sacré qu'ils ne peuvent rompre sous aucun prétexte , quand même ils auroient renoncé à un droit apparent , & que leur renonciation eût été l'effet d'une force irrésistible. La crainte des suites de la guerre , jointe au doute le plus léger , rend tout traité de paix valide , de même que la crainte d'un procès jointe au doute le plus léger sur le

droit d'un particulier, est une juste cause pour transiger entre des citoyens.

Cependant il n'est que trop vrai qu'un peuple qu'on a forcé à consentir un traité de paix injuste, se croit autorisé à le rompre, lorsque la foiblesse de son adversaire lui en fournit l'occasion; ainsi l'on ne sauroit être trop attentif lorsqu'on traite de paix, à ne pas se prévaloir des avantages du fort des armes au point de fouler son ennemi, & de le contraindre à consentir un traité injuste.

Le seul cas où une nation est fondée à contrevenir aux engagements qu'elle a pris dans un traité de paix, c'est quand elle s'est soumise à quelque servitude envers une autre nation; il est de l'essence de tout peuple d'être libre & indépendant, & de ne reconnoître que la supériorité du Souverain de tous les êtres: or, dès qu'un peuple s'est soumis à une servitude, il perd son indépendance, & par conséquent sa liberté, & comme la servitude est un état contre nature, il lui est permis de s'y soustraire, dès qu'il le peut.

Je n'entends parler ici que du cas où un peuple

peuple a été forcé de se soumettre à des charges envers un autre peuple sans rien recevoir en compensation de ces charges ; d'ailleurs s'il se soumet à quelque tribut pour obtenir la protection d'un autre peuple plus puissant ; s'il est incorporé dans les Etats de celui-ci ; si des Provinces obtiennent de leur Souverain l'établissement d'un Gouvernement séparé & indépendant, sous la charge d'un tribut ; dans tous ces cas un peuple ne peut rétracter ses engagements, il ne s'est pas imposé une servitude, ou du moins il a acquis des droits qui l'en indemnisent.

Si les Romains avoient accordé aux peuples qu'ils subjugoient les mêmes droits, les mêmes prérogatives, les mêmes prééminences dont ils jouissoient eux-mêmes ; si, au lieu de leur imposer des tributs, & de se décharger eux-mêmes des impôts, ils en avoient partagé avec eux la charge, ces peuples auroient chéri leurs vainqueurs : devenus Romains, ils leur auroient été étroitement unis, ils auroient été leurs plus zélés défenseurs, non-seulement contre les nations étrangères, mais contre les usurpateurs de l'Empire.

Une nation , nous le répétons , ne supportera le joug de la servitude qu'autant qu'elle ne pourra le rompre & s'en dégager. Tout tend à se remettre dans l'état de nature. Les hommes n'aiment que les liens qui les attachent à la vie , & quant aux autres , leurs efforts tendent sans cesse à les briser.

Quant aux traités de paix qui contiennent des cessions , ils sont également irrévocables , quoique , suivant les loix des nations qui ont fait ces cessions , leurs Etats ne puissent être aliénés : la raison en est que celui qui a fait une loi peut la révoquer ; il s'ensuit de là que toute nation peut déroger à la loi qu'elle s'est prescrite de ne pouvoir aliéner aucune partie de ses Etats. Lorsqu'il s'agit de terminer les querelles , tout est légitime , excepté l'aliénation de la liberté.

Tout traité de paix doit donc être étroitement exécuté ; mais doit-on l'interpréter de la maniere la plus favorable à celui qui en demande l'exécution ? Il s'agit ici de convention où chaque partie est présumée avoir voulu donner les bornes les plus étroites à ses obligations : il s'agit d'un contrat qui ,

au lieu de nous rapprocher des loix de la nature, nous en éloigne, puisque toute obligation est une nouvelle charge que nous nous imposons. C'est à celui qui fonde des prétentions sur un traité, à montrer que l'écriture en est claire, & ne laisse aucun doute : si elle n'a point ces qualités, ses prétentions ne sont pas légitimes ; car il n'est pas juste d'accorder une demande qui n'est pas parfaitement prouvée, & que ce qui est douteux, bien loin d'être prouvé, ne fournit pas même un commencement de preuve.

Les hommes ne peuvent juger de ce qui est incertain : envain ils subtilisent, ils errent toujours lorsqu'ils ne sont pas éclairés du flambeau de la démonstration ; & comme on ne peut juger que quand on est assuré de la vérité, il s'ensuit de-là qu'il en est aux yeux des hommes, d'une prétention équivoque ou douteuse, comme d'une prétention injuste ; ou du moins, il n'est pas mieux permis de soutenir l'une que l'autre, puisque l'on ne peut en connoître la justice.

Voilà des maximes que les premières lumières du bon sens éclaircissent, & que l'é-

quité dicte : envain l'on nous dira qu'elles ne sont pas suivies ; puisque l'on voit tous les jours des nations réclamer des droits douteux, & les soutenir avec opiniâtreté. Peu importe, nos maximes ne sont pas moins vraies ; oui, c'est une injustice de réclamer des droits douteux, puisque, comme nous l'avons dit, on ne peut en connoître la justice. Passons aux autres traités des nations.



CHAPITRE XV.

Des autres Traités des Nations.

LES nations peuvent faire entre-elles toutes les conventions que les particuliers font entre-eux.

Leurs plus fréquents contrats sont des échanges & des traités de commerce : nous ne nous occuperons que de ces deux sortes de conventions. Nous parlerons d'abord de leurs contrats d'échange : les mêmes regles qui régissent ces contrats s'appliquent à tous les autres actes qu'elles peuvent passer.

Il en est des contrats d'échange parmi les nations, comme de leurs traités de paix : il faut les interpréter d'une manière étroite ; parce que personne n'a droit d'exiger qu'on lui accorde une demande qui n'est fondée que sur un doute.

Cependant nous ajouterons ici une restriction que nous avons omise dans le Chapitre précédent ; c'est que l'interprétation qui a

été donnée par l'usage à une convention douteuse, doit être gardée aussi inviolablement que la convention elle-même; puisqu'un pareil usage est un témoignage non suspect de la volonté des parties lors de leurs traités.

Si les deux maximes précédentes étoient bien observées, rarement les traités des Souverains feroient naître des contestations parmi eux : on s'appliqueroit à leur donner plus de clarté; & dans le cas de différends, la lettre du contrat d'une part, & dans le doute l'usage termineroient leur contestation.

L'échange dans sa signification la plus étendue comprend presque toute sorte de contrats. Non-seulement l'on fait un échange lorsqu'on donne un immeuble, ou un meuble, pour un autre immeuble, ou pour un autre meuble; mais toute obligation mutuelle est un vrai échange, par lequel, en compensation d'une obligation que l'on prend, on acquiert des droits contre celui en faveur de qui on s'oblige. La vente même est un échange, puisque l'on donne un meuble ou un immeuble en échange de l'argent que l'on

reçoit. Tout contrat, excepté la donation dans laquelle le donataire reçoit sans rien donner, est un échange.

On ne donne cependant le nom d'échange & nous n'entendons ici sous ce nom que le bail d'un droit, ou d'un immeuble, pour un autre droit, ou un autre immeuble.

L'essence de ce contrat est l'égalité; mais les choses échangées entre deux nations n'ont point de valeur relative à d'autres effets mobiliers ou immobiliers, comme celles que des particuliers échangent, ou du moins, les convenances des parties contractantes constituent la principale valeur des effets échangés; & comme personne ne peut mieux en juger que les parties elles-mêmes, il s'ensuit que la lésion ne peut jamais autoriser les nations à rompre leurs traités d'échange.... Venons à leurs traités de commerce.

Un traité de commerce est un acte par lequel les nations se communiquent mutuellement des pouvoirs de négocier dans leurs possessions, ou leurs Etats respectifs, & d'y faire les établissemens que le commerce exige. Lorsqu'on donne à ce traité toute l'étendue

qu'il peut avoir, les nations se transfèrent mutuellement toutes leurs libertés, tous leurs droits, toutes leurs prérogatives; elles sont pleinement naturalisées dans leurs Etats respectifs, relativement à l'objet de leur traité.

Rien n'est plus avantageux au genre-humain que ces sortes de traités : ils rapprochent les hommes, & leur apprennent qu'ils sont tous parfaitement égaux : leur besoin mutuel raffermir le lien de l'amour qu'ils se doivent.

Il y a cette différence entre les traités qui régulent les droits des nations, & ceux qui régulent leur commerce, que la stabilité de ceux-là ne dépend pas des guerres qui surviennent entre-elles, & que ceux-ci au contraire sont rompus de droit, dès qu'elles sont en guerre; parce qu'un traité de commerce, est une convention qui les unit, & qui par conséquent ne peut, de même que leurs alliances exister pendant leur désunion.

Nous devrions desirer que sans aucun traité, le commerce fût libre sur toute la terre, du moins parmi les nations policées, rien ne seroit plus convenable & plus juste; car il

n'y a point de contrées qui aient été affectées principalement à l'habitation de tel homme , à l'exclusion d'un autre , & où il puisse être permis à l'un , ce qui est défendu à son semblable. L'homme est libre , quelle terre qu'il habite : l'industrie d'ailleurs est de tous les biens celui qui lui est le plus propre , & dont on peut le moins le priver ; pourquoi donc ne lui est-il pas permis de l'exercer sur toutes les parties de la terre ? Pourquoi l'abord même lui en est-il quelquefois interdit ?

Le commerce doit être sans doute régi par des loix ; mais c'est pour le protéger , & pour l'encourager , & non pour le resserrer , & y mettre des entraves ; il ne doit en recevoir d'autres que celles qui intéressent essentiellement l'Etat. Si c'est un bien , il faut le recevoir de toutes les parties du monde , & le porter dans tous les pays connus.

Les traités de commerce se font pour lever tous les obstacles que l'on pourroit trouver chez l'étranger , & pour réunir les divers intérêts des nations relativement à leur commerce ; aussi rien n'est plus favorable que ces

fortes de traités : il en est de même des alliances , auxquelles ils ressemblent parfaitement ; delà s'ensuit qu'on doit leur donner également l'interprétation la plus étendue , par la raison que nous avons déjà dite , que plus les hommes s'unissent étroitement , plus ils se rapprochent de l'état de nature , vers lequel on pense avec raison qu'ils sont toujours portés par un penchant invincible : d'après cette vérité , tout contrat d'union des nations doit être interprété de la manière la plus favorable à l'union qu'elles ont contractée.

Les nations peuvent encore acquérir par donation , par succession , & par prescription. Nous allons en parler dans le Chapitre suivant , & terminer par-là nos Observations sur les devoirs des hommes relatifs au droit des gens.



CHAPITRE XVI.

Des droits que les Nations ou leurs Souverains acquierent par donation, par succession, & par prescription.

L'ARTICLE des donations fera fort court. Une nation peut donner à une autre nation des droits en reconnoissance de services rendus, ou les lui accorder par bienfaisance; mais il y a peu d'exemples de pareils actes. Lorsqu'une nation demande à ses voisins des droits dont elle ne peut se passer, il faut pour faire accueillir sa demande qu'elle fasse de grands sacrifices, non-seulement en proportion de la valeur de la chose cédée, mais en proportion du besoin qu'elle en a.

Une nation peut encore accorder des droits à une autre nation plus puissante, pour acquérir sa protection; elle peut aussi réunir à celle-ci tous ses Etats, pour ne former avec elle qu'un seul & unique gouvernement; mais ce ne sont pas là des donations, ou des actes

220 OBSERV. SUR LES DEVOIRS
de libéralité , puisque la nation qui cède des
droits en acquiert d'autres.

Examinons maintenant quand est-ce qu'une
nation peut succéder à une autre nation , ou
un Souverain à un autre Souverain ? C'est
quand le droit de souveraineté est concentré
dans une seule personne , & qu'il est hérédi-
taire ; alors ce Souverain peut appeller à sa
succession une autre nation , ou un autre Sou-
verain , & leur transmettre ses Etats , & ceux-
ci acquierent sur les Etats auxquels ils succé-
dent , tous les droits du Monarque qui les a
appelés à sa succession. Nous en avons plu-
sieurs exemples anciens & modernes.

Il ne reste qu'une difficulté. Supposons
qu'une nation ait transmis à une seule per-
sonne le droit de souveraineté , & que ce
droit soit héréditaire , il reste à savoir si cette
nation jalouse des avantages qui résultent de
la résidence de son Souverain dans ses Etats ,
peut exiger que son successeur y réside.

Nous ne déciderons pas cette question :
chaque nation a ses loix fondamentales & ses
prérogatives ; mais quel que soit leur droit ,
la plupart des gouvernemens peu étendus

sont ordinairement réunis sans aucune difficulté à ceux du Monarque ou de la nation qui les a acquis par succession. Il en est de même des grands Etats auxquels un Souverain succède, lorsque leur réunion est avantageuse aux peuples, ou qu'ils craignent les armes de leur nouveau Souverain. C'est ainsi que les Romains réunirent à leur République les Etats de plusieurs Souverains auxquels ils succédèrent.

On acquiert encore par succession une partie des Etats d'une nation, lorsque le Monarque héréditaire de ces Etats les partage entre ses successeurs; mais ces partages ne sont plus en usage : l'affoiblissement de la Monarchie qui en résultoit, a fait adopter chez toutes les nations la maxime de l'indivisibilité de leurs Etats. Aucun Monarque ne les partage plus : ils sont inaliénables & indivisibles.

Tout ce qui nous reste à dire sur les droits que les Souverains & les nations acquièrent par succession, c'est que les nations & les Monarques qui recueillent ces successions, sont obligés de remplir toutes les conditions

qui leur ont été imposées par leur auteur ; à moins qu'elles ne fussent contraires au bien de l'Etat auquel ils ont succédé.

Quant à la prescription, nous nous bornerons à observer qu'une possession acquise par la force, ou par quelque autre voie illégitime, n'est guere propre à transmettre un droit bien solide ; cependant il faut respecter une possession qui remonte aux tems les plus reculés, quelle que soit son origine.

Nous aurions encore bien des choses à dire sur le droit des gens & les devoirs des hommes relativement à ce droit ; mais il suffit d'avoir indiqué les premiers principes d'un droit aussi variable que la volonté des nations qui l'exercent.

F I N.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

de la Première Partie.

<i>A V A N T - P R O P O S ,</i>	Page. 1.
<i>C H A P I T R E P R E M I E R . Ce que c'est que le droit naturel ,</i>	3.
<i>C H A P . I I . Que l'homme est un être moral & intelligent , que la nature lui a prescrit des devoirs relatifs à ces deux qualités ,</i>	6.
<i>C H A P . I I I . Quel est le principe de la moralité & de l'intelligence de l'homme ? Quels sont ses devoirs relatifs à ces deux qualités ?</i>	8.
<i>C H A P . I V . Des devoirs de l'homme envers l'Etre suprême. Qu'ils sont de droit naturel ,</i>	11.
<i>C H A P . V . Des devoirs de l'homme envers lui-même. Qu'ils sont de droit naturel ,</i>	15.
<i>C H A P . V I . Des devoirs de l'homme envers ses semblables. Qu'ils sont de droit naturel ,</i>	20.
<i>C H A P . V I I . Quels sont les principaux devoirs</i>	

<i>de l'homme, relativement à sa moralité & à son intelligence,</i>	29.
CHAP. VIII. <i>Quels sont les devoirs de l'homme relatifs au physique de son être,</i>	31.
CHAP. IX. <i>Du devoir de l'homme de se conserver. Que ce devoir est de droit naturel,</i>	32.
CHAP. X. <i>Du devoir de l'homme de se défendre. Que ce devoir est de droit naturel,</i>	34.
CHAP. XI. <i>Du devoir relatif à la propagation de notre espece. Que ce devoir est de droit naturel,</i>	36.
CHAP. XII. <i>Du devoir des pere & mere d'élever leurs enfans. Que ce devoir est de droit naturel,</i>	37.
CHAP. XIII. <i>Des droits mutuels de l'homme & de la femme vivans en société. Que ces devoirs sont de droit naturel,</i>	46.
CHAP. XIV. <i>Des devoirs des enfans envers leurs pere & mere. Que ces devoirs sont de droit naturel,</i>	52.
CHAP. XV. <i>Que l'homme est sociable par sa nature,</i>	60.
CHAP. XVI. <i>Des devoirs de l'homme en société avec ses semblables. Que ces devoirs sont de droit naturel,</i>	66.
CHAP.	

DES CHAPITRES. 225

CHAP. XVII. *Que l'accomplissement des devoirs dont nous venons de parler est toujours accompagné de plaisirs. Qu'il résulte de-là une nouvelle preuve que ces devoirs nous ont été prescrits par la nature ,* 77.

CHAP. XVIII. *Que l'homme est libre par sa nature ,* 84.

CHAP. XIX. *Comment les vices & les passions se forment dans le cœur de l'homme ,* 87.

CHAP. XX. *De l'oisiveté , & des vices qu'elle produit ,* 91.

CHAP. XXI. *De la débauche ou du libertinage ,* 102.

CHAP. XXII. *De l'amour excessif de nous ; ou de l'amour-propre , & des vices qu'il produit ,* 107.

CHAP. XXIII. *De l'amour excessif de nos semblables , & des vices qu'il produit ,* 113.

CHAP. XXIV. *Du Fanatisme ,* 119.

CHAP. XXV. *Que l'homme a reçu de la nature un sentiment de justice qu'on nomme conscience. Qu'il ne doit consulter que ce sentiment , & non sa raison , pour régler les affections de son cœur ,*

124.

CHAP. XXVI. *Que la modération de nos affections dans une parfaite égalité , est le suprême*

- devoir que la nature a prescrit à l'homme, 130.
 CHAP. XXVII. Que la justice n'est autre chose
 que la modération de nos affections dans une
 parfaite égalité, 132.
 CHAP. XXVIII. Que sans la justice il n'est point
 de vertus, ni de bonheur. Que le seul homme
 vertueux & heureux est l'homme juste, 133.

Seconde Partie.

- CHAPITRE PREMIER. Ce que c'est que le droit des
 gens. Du droit des gens non écrit, & du droit
 des gens écrit. Quelle est l'origine du droit des
 gens écrit? 135.
 CHAP. II. Des devoirs respectifs des Nations,
 relativement à leur droit non écrit, 119.
 CHAP. III. De l'amour-propre des Nations, &
 des vices qu'il produit. Quel est le vrai patrio-
 tisme? 142.
 CHAP. IV. Que l'amour-propre des Nations est
 la principale cause de leurs guerres. Des moyens
 de détruire ce vice. 146.
 CHAP. V. De l'Intolérance. Qu'elle prend sa source
 dans l'amour-propre des Nations, ou des hom-
 mes d'une même religion, ou d'une même secte,
 152.

DES CHAPITRES. 227

CHAP. VI. *Des funestes effets de l'Intolérance,*
159.

CHAP. VII. *Que l'amour-propre des Nations a
toujours été la principale cause de leur ruine,*
165.

CHAP. VIII. *Réponse aux Objections,* 169.

CHAP. IX. *Du droit des gens non écrit, subrogé
aux loix de la Nature par les Nations policées,*
175.

CHAP. X. *Du droit non écrit des Nations policées
en tems de guerre,* 185.

CHAP. XI. *Y a-t-il des moyens de faire cesser les
guerres parmi les Nations, ou de les rendre
moins fréquentes?* 190.

CHAP. XII. *Du droit écrit des Nations dérivant
de leurs alliances,* 198.

CHAP. XIII. *Des Trêves,* 205.

CHAP. XIV. *Des Traités de Paix entre les Na-
tions,* 207.

CHAP. XV. *Des autres Traités des Nations,* 213.

CHAP. XVI. *Des droits que les Nations ou leurs
Souverains acquierent par donation, par suc-
cession, & par prescription,* 219.

Fin de la Table.

ERRATA.

PAG.	s lig.	
	7	au lieu de sensible, lisez, sociable.
23		23 vif, lisez, vil.
50		16 aux notes, ôtez plus.
71		6 ayés, lisez, ayons.
110		1 en, lisez, n'en.
131		13 avant cette, lisez, c'est.
151		12 de cette opération, lisez, en.
151		15 chercher, lisez, tarde.
152		21 & 22, qu'il adopte, lisez, & adopter.
152		2 après égal, ajoutez, or son empire.
155		5 après soumettre, lisez, son semblable.
160		4 l'home, lisez, Rome.
160		20 des, lisez, les.
177		5 sa, lisez, la.
183		12 en, lisez, n'en.
212		8 car il, lisez, puisqu'il.

6024

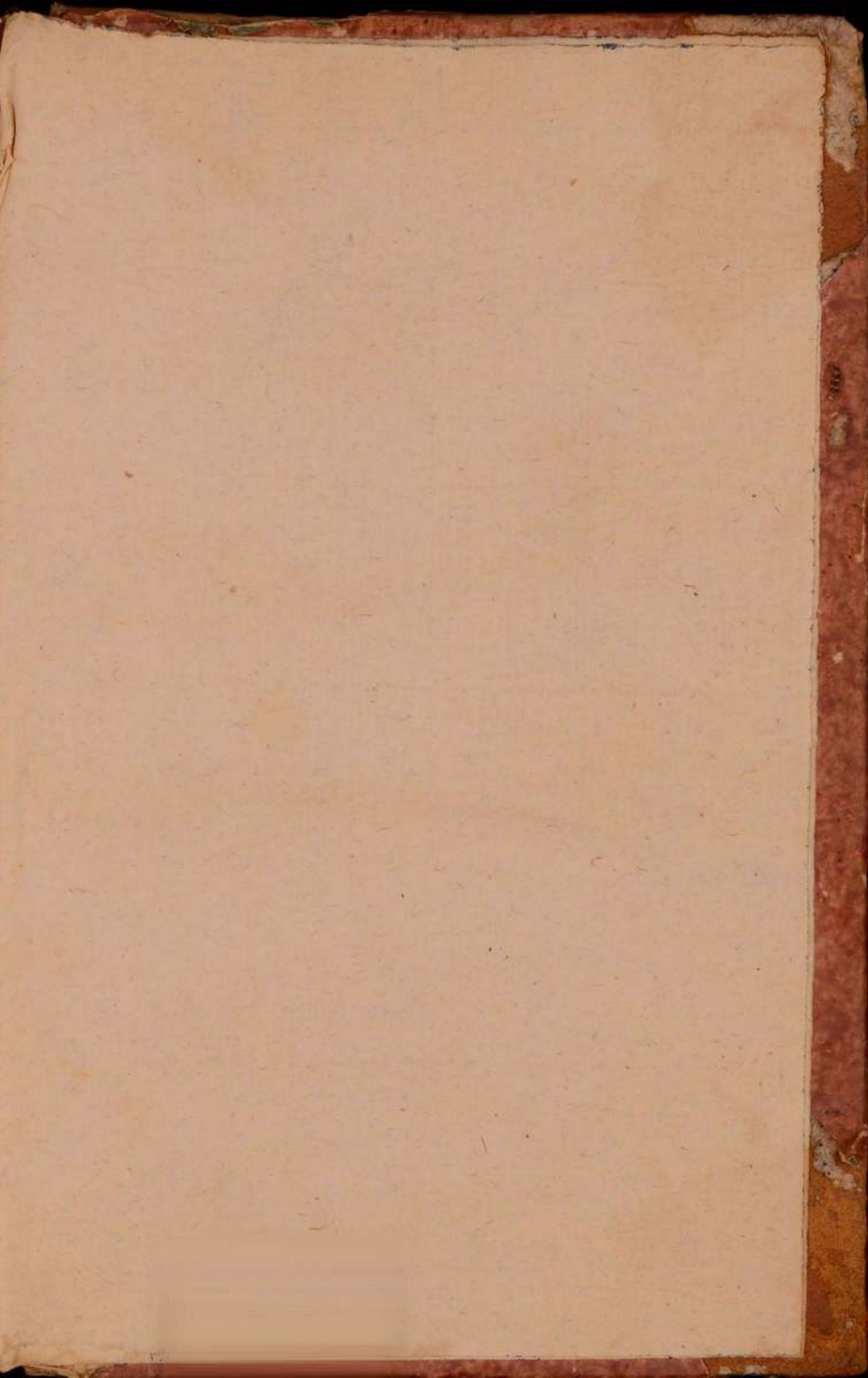
3-XI-42

R. UNIVERSITÀ DI PADOVA

FILOSOFIA E DIRITTO

DIRITTO COMPARATO

De l'Imprimerie de P. H.-D. PIERRES, Imprimeur Ordinaire
du Roi, &c. rue S. Jacques, 1784.





UNIVERSITY OF
FACULTY OF
LIBRARY
OF THE
FACULTY OF
LIBRARY

DEVOIRS

DE

DEVOIRS

UNIVERSITA DI PADOVA
FACOLTA DI GIURISPRUDENZA
Ist. di Filosofia del Diritto
e di Diritto Comparato

III

Q

146

L'homme est naturellement bienfaisant : la bienfaisance est de l'essence de son être, nous

deux propositions de cet Auteur. Ou il refuse d'accorder à l'homme la moralité & la perfectibilité, & dans ce cas, l'homme n'auroit été qu'un animal que l'instinct auroit guidé comme les autres animaux, & il auroit vécu en paix avec ses semblables, ainsi que tous les animaux de



l'avons prouvé. Quel est l'objet de sa bienfaisance? Son semblable; il faut donc qu'il s'en rapproche, il faut, pour lui faire du bien qu'il vive en société avec lui; la nature lui en a donc inspiré le sentiment, autrement elle feroit en contradiction avec elle-même, elle auroit créé l'homme bienfaisant, & l'auroit placé dans le monde, dans lequel il doit



l'essence de toutes
notre être :
l'objet ;
de moralité,
ciable.
es purement

as, & l'Etre sou-
peut être l'auteur
ours cette vérité
r sa nature ; puis-
faisance, d'où sa
encore dans ce
us expliquerons
créé bienfaisant,
le l'état de paix
re contraire aux